U d'/of OTTAWA
39003000994516

16·9·65

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pascalso00sour

PASCAL

LES CLASSIQUES POPULAIRES

Publiés sous la direction de M. Emile FAGUET

Prix de chaque volume, broché. 1 50
— — *cart. souple, tr. rouges.* 2 50

Chaque volume contient de nombreuses illustrations.

CHATEAUBRIAND, par A. Bardoux, membre de l'Institut, 1 vol.

LAMARTINE, par Edouard Rod, 1 vol.

ALFRED DE MUSSET, par Claveau, 1 vol.

VICTOR HUGO, par Ernest Dupuy, inspecteur général de l'Enseignement secondaire, 1 vol.

BÉRANGER, par Ch. Causeret, agrégé de l'Université, docteur ès Lettres, inspecteur d'Académie.

AUGUSTIN THIERRY, par F. Valentin, agrégé de l'Uoiversité, professeur au Lycée Buffon.

MICHELET, par F. Corréard, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.

THIERS, par Edgar Zevort, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

GUIZOT, par J. de Crozals, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

EMILE AUGIER, par H. Parigot, professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly, 1 vol.

MONTESQUIEU, par Edgar Zevort, recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.

LESAGE, par Léo Claretie, agrégé des Lettres, docteur ès Lettres.

VOLTAIRE, par Emile Faguet, professeur à la Sorbonne.

ANDRE CHÉNIER, par Paul Morillot.

BUFFON, par H. Lebasteur, professeur agrégé des Lettres au Lycée de Lyon, 1 vol.

J.-J. ROUSSEAU, par L. Ducros, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, 1 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par de Lescure, 1 vol.

FLORIAN, par Léo Claretie, professeur agrégé des Lettres, docteur ès Lettres, 1 vol.

CORNEILLE, par Emile Faguet.

LA FONTAINE, par le même, 1 vol.

MOLIÈRE, par H. Durand, inspecteur général honoraire de l'Université, 1 vol.

BOILEAU, par P. Morillot, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

RACINE, par Paul Monceaux, professeur de rhétorique, docteur ès Lettres, 1 vol.

RETZ, par Ch. Normand, docteur ès Lettres, 1 vol.

Mme DE SÉVIGNÉ, par R. Valbert-Radot, lauréat de l'Académie française, 1 vol.

BOSSUET, par G. Lanson, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, docteur ès Lettres, 1 vol.

LA ROCHEFOUCAULD, par Félix Hémon.

FÉNELON, par G. Bizos, recteur de l'Académie de Dijon, 1 vol.

LA BRUYÈRE, par Maurice Pellisson, 1 vol.

SAINT-SIMON, par J. de Crozals, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

RONSARD, par G. Bizos, 1 vol.

MONLUC, par Ch. Normand, docteur é Lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Condorcet, 1 vol.

RABELAIS, par Emile Gebhart, professeur à la Sorbonne.

MONTAIGNE, par Maxime Lanusse, docteur ès Lettres, professeur agrégé au Lycée Charlemagne.

LES CHRONIQUEURS, par A. Debidour, inspecteur général de l'Enseignement secondaire.
Première série : *Villehardouin ; — Joinville*, 1 vol.
Deuxième série : *Froissart ; — Commines*, 1 vol.

LA POÉSIE LYRIQUE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par L. Clédat, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.

LE THEATRE EN FRANCE AU MOYEN AGE, par Le Même, 1 vol.

SHAKESPEARE, par James Darmesteter, professeur au Collège de France, 1 vol.

DANTE, par Edouard Rod. 1 vol.

LE TASSE, par Emile Melchier, inspecteur d'Académie, 1 vol.

GŒTHE, par Firmery, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.

CERVANTÈS, par Lucien Biart, 1 vol.

HOMÈRE, par A. Couat, recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.

VIRGILE, par A. Collignon, professeur de rhétorique et maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy, 1 vol.

PLUTARQUE, par J. de Crozals, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.

DÉMOSTHÈNE, par H. Ouvré, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1 vol.

CICÉRON, par M. Pellisson, agrégé des Lettres, inspecteur d'Académie, docteur ès Lettres, 1 vol.

HÉRODOTE, par F. Corréard, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, 1 vol.

Tous les volumes parus ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

Portrait de Blaise Pascal, d'après Edelinck.

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

PASCAL

PAR

MAURICE SOURIAU

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie)

15, RUE DE CLUNY, 15

—

1898

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

566125

B
1903
.S68
1898
v. 2

AVANT-PROPOS

Une étude sur Pascal, si modeste qu'elle soit dans ses ambitions, présente une difficulté presque insurmontable en apparence : comment un critique littéraire, réduit à ses seules forces, pourrait-il juger un homme qui a été à la fois écrivain, savant, théologien? La meilleure façon de sortir d'un tel embarras, c'est de s'appuyer sur des spécialistes dont tout le monde reconnaisse l'autorité. Ainsi ai-je fait, regrettant seulement que les habitudes de cette collection ne me permissent pas de rendre à chaque auteur ce qui lui appartient dans ce travail, par des citations et des références. Je dirai donc d'une façon générale que je dois beaucoup aux maîtres dont les noms suivent, aux ouvrages dont je donne la liste, sans prétendre, bien entendu, dresser une bibliographie qu'on trouvera dans une des plus récentes éditions des *Pensées*, celle de M. Michaut.

MM.

BRUNETIÈRE. — *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, troisième série. Hachette, 1894.
COUSIN. — *Des Pensées de Pascal*. Ladrange, 1847.

MM.

Cousin. — *Jacqueline Pascal.* Didier, 1878.
Droz. — *Etude sur le scepticisme de Pascal.* Alcan, 1886.
Faguet. — *Les grands maîtres du XVIIe siècle.* Lecène et Oudin, 1888.
Faugère. — *Lettres, opuscules et mémoires de Mme Périer*, etc. Vaton, 1845.
Havet. — *Pensées de Pascal.* Delagrave, 1887.
Havet. — *Provinciales.* Delagrave, 1887.
Lanson. — *Histoire de la littérature française.* Hachette, 1895.
Michaut. — *Les Pensées de Pascal disposées suivant l'ordre du cahier autographe.* Fribourg (Suisse), librairie de l'Université, 1896.
Sainte-Beuve. — *Port-Royal.* Hachette, 1848.
Vinet. — *Etudes sur Blaise Pascal*, 3e édition, Sandoz et Fischbacher.

Bien d'autres écrivains sont encore cités dans le corps de l'ouvrage. On trouvera peut-être que j'ai abusé d'un certain genre de citation, en transcrivant souvent tel passage d'un poète qui me semblait rendre le mieux ma pensée. La critique scientifique et austère me le reprochera sans doute. Comment pourtant ne pas céder à cette tentation ? Comment, en simple prose, pourrait-on traduire tout ce qu'il y a eu de poésie dans l'âme, dans le cœur d'un de nos plus grands lyriques ?

La difficulté n'est pas là du reste. Quand il s'agit d'apprécier la valeur des travaux et des découvertes scientifiques de Pascal, un simple littérateur n'a qu'à se récuser et à passer la parole à un homme de science M. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, a, heureusement pour nous, jugé, avec toute la compétence requise, cette

partie de l'œuvre de notre auteur dans son *Blaise Pascal*. (C. Lévy, 1891.) Nul, que je sache, n'a protesté contre cette partie de l'étude de M. Bertrand, qui n'a pu être discutée que dans ce qui touche aux études religieuses.

C'est là le point délicat, pour un critique qui ne se réclame que de la science pure, dont les travaux n'ont rien eu de théologique, et qui pourtant se voit forcé de parler de choses qui touchent de très près à la théologie. A défaut de compétence, en effet, il serait imprudent de croire qu'il suffira de parler avec respect de ces questions-là pour ne choquer personne, car on risquerait encore de causer à autrui, par mégarde, ce qu'un théologien appelait « l'impression douloureuse et irritée d'un croyant dont on insulte les croyances en les dénaturant »(1). Il serait téméraire, par conséquent, quand il s'agit de nuances théologiques quelquefois très délicates, de s'en remettre à ses simples souvenirs de catéchisme. J'ai donc pris comme guide général un des meilleurs livres, je crois, qui aient été publiés depuis quelque temps sur ces matières : l'*Exposé de la Doctrine catholique*, de M. l'abbé Girodon. Cet ouvrage est déjà assez ancien, puisqu'il a paru chez Plon et Nourrit en 1884. Mais, en matière dogmatique, la date importe peu. Je l'ai choisi de préférence à d'autres parce que, visiblement, l'auteur, sans faire une étude en règle de l'Apologie de Pascal, s'en est

(1) Mgr d'Hulst. *Une nouvelle appréciation des Provinciales*, dans le *Correspondant* du 25 septembre 1890.

préoccupé à plusieurs reprises, le plus souvent du reste pour critiquer l'orthodoxie des *Pensées*.

Pour les questions de détail, pour les problèmes particuliers qui se posent à chaque instant dans le système de Pascal, je me suis appuyé sur les travaux suivants :

MM.

Le chanoine Jules Didiot. — *Pensées de Blaise Pascal.* Desclée et de Brouwer, 1896.

L'abbé Flottes. — *Etudes sur Pascal.* Vaton, 1846.

Le chanoine Guthlin. — *Les Pensées de Pascal.* Lethielleux, 1896.

Le P. Longhaye. — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle.* Retaux, 1895.

Le P. Longhaye. — *Pascal apologiste. Valeur utile des Pensées*, dans les *Etudes religieuses* de décembre 1891.

L'abbé Maynard. — *Les Provinciales et leur réfutation.* Didot, 1851.

L'abbé Maynard. — *Pascal, sa vie et son caractère*, etc. Dezobry, 1850.

Mgr Ricard. — *Les premiers jansénistes et Port-Royal.* Plon, 1883.

Le chanoine Rocher. — *Pensées de Pascal.* Mame, 1873.

Je ne parle pas ici des études jansénistes ou protestantes que j'ai citées et mises à profit. Par cette liste, si courte qu'elle soit, je veux simplement rassurer la conscience de certains de mes lecteurs, pour tout ce qui regarde la critique des *Provinciales* et des *Pensées*. Naturellement j'ai pu me tromper, surtout pour les questions les plus délicates, où la vérité est une affaire de nuance. Mais à coup sûr les

erreurs de ce genre qui peuvent se rencontrer dans mon livre ne sont pas tendancieuses, et ne peuvent porter que sur des points de détail, car cette étude a été écrite, je puis le garantir, dans cet esprit de neutralité scientifique dont la formule a été donnée depuis bien longtemps, sans que personne du reste puisse se vanter jusqu'ici d'avoir réalisé cet idéal : il n'y a là ni colère, ni passion, car je suis éloigné de pareils sentiments.

Tout l'effort de cette étude converge vers l'explication des *Pensées*, explication en partie nouvelle, autant qu'il est permis d'apporter du nouveau sur un auteur aussi étudié par tant d'esprits de nature et d'écoles différentes. La partie biographique essaie surtout d'établir les différents états d'âme par lesquels Pascal a passé avant de prendre sa position dernière. J'ai parlé de ce grand esprit avec admiration, mais sans fétichisme. Cette étude n'a pas la prétention de plaire à tout le monde : cela est impossible, surtout quand il s'agit de Pascal. Mais j'ai essayé de ne choquer personne, et d'écrire avant tout un livre de bonne foi.

PASCAL

PREMIÈRE PARTIE

PASCAL DANS LE MONDE

CHAPITRE I

L'ENFANCE, A CLERMONT (1623-1630).

Le 19 juin 1623 Blaise Pascal naît à Clermont-Ferrand dans la maison qu'ont décrite M. Bellègue de Bughas et M. Gonod. Ce dernier a publié sur la famille du grand écrivain à Clermont des recherches curieuses. C'est à lui que nous devons l'extrait de baptême qui va nous faire entrer dans le milieu familial où a grandi l'enfant sublime : « Le vingt-septième jour de juin 1623 a été baptisé Blaize Paschal, fils à noble Estienne Paschal, conseiller élu pour le Roi en l'élection d'Auvergne à Clairmont, et à noble damoiselle Anthoinette Begon. Le parin, noble Blaize Paschal, conseiller du Roi en la sénéchaussée et siège présidial d'Auvergne audit Clermont, la marrine, dame Anthoinette de Font-

freyde. » L'histoire paisible de cette famille, où allait se développer le génie le plus orageux du XVIIe siècle, ne compte que des dates : naissances et morts.

Etienne Pascal avait épousé Antoinette Begon en 1618; leur première enfant, Gilberte, naît le 3 janvier 1620, puis Blaise, puis, le 4 octobre 1625, Jacquette, ou Jacqueline.

En 1626, c'est la mère qui meurt à vingt-huit ans, figure à peine entrevue, et que nous voudrions pourtant connaître, puisque peut-être nous trouverions dans sa vie morale et intellectuelle l'explication de ce qu'il y a quelquefois d'incompréhensible chez son fils. Elle avait beaucoup d'esprit, dit le *Recueil d'Utrecht*, elle était très pieuse et très charitable. C'est sans doute quelque chose que ce renseignement, mais c'est bien peu. Si nous ne pouvons entrevoir la figure de celle qui n'a fait que passer et disparaître, nous devons observer que la tendresse maternelle a manqué bien vite à l'enfant. Est-ce faire une hypothèse téméraire que d'attribuer à cette absence de la mère ce qu'il y a d'un peu sec, de rigide même dans les affections et les effusions de Pascal? Il n'a pas connu cette détente, cette douceur, cette atténuation que l'exemple d'une mère fait aimer d'abord et pratiquer ensuite. Il n'a pas éprouvé ce charme qui, subi dans l'enfance, laisse dans l'âme de l'homme un inoubliable parfum, un coin de fraîcheur où l'âme humaine, endolorie et flétrie par la lutte, viendra puiser un peu de force et d'apaisement. Il n'a pas appris, auprès d'une mère qui, généralement, représente la douceur dans l'éducation de famille, il n'a pas appris l'indulgence, l'instinct de compassion pour ceux qui commettent des fautes, l'horreur pour les condamnations trop hâtives, tout ce que le poète nous a

fait comprendre dans sa pièce la plus tendre, la plus émue : *Date Lilia.*

Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : Attendons pour juger ;
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds, et le blâme a des ailes...
Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !...
Elle ! tout dans un mot ! C'est, dans ma froide brume,
Une fleur de beauté que la bonté parfume !
D'une double nature hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux !

Ce lis n'a pas fleuri longtemps auprès de Blaise : son parfum a disparu trop vite pour laisser quelque trace dans la mémoire, dans l'âme d'un petit être de trois ans.

Le père alors, resté seul, « s'applique plus fortement au soin de sa famille », comme le dit Mme Périer, en une formule qui résume bien ces affections fortes d'autrefois, si éloignées des miévreries de la tendresse moderne. Les sœurs de Blaise trouvent tout naturel que le père songe surtout à leur frère, parce qu'il est fils unique, et parce qu'il donne, dès l'enfance, des preuves d'une intelligence supérieure. Nous ne savons pas, dans l'extrême détail, comment le père entreprit de faire, à lui seul, l'éducation de son enfant : nous apprenons simplement de la sœur aînée que, poussé par son affection, Étienne Pascal refuse de confier son fils à un étranger, et prend la résolution de l'instruire lui-même, d'être son unique maître. Un mot de Blaise montre à quel point cette intimité intellectuelle avait renforcé l'autorité paternelle, en avait prolongé la durée ordinaire : après la mort de son père, songeant à tout ce

qu'il lui doit, Pascal estime que si cette mort était arrivée au moment où il avait déjà vingt-deux ans, il se serait perdu. Nous avons donc tout intérêt, pour mieux comprendre notre Pascal, à faire la plus intime connaissance possible avec ce père qui a eu la plus profonde et la plus durable influence sur la formation du caractère et de l'âme de l'auteur des *Pensées*. C'est d'abord et surtout un parfait honnête homme; il possède cet excès d'honnêteté qui, comme on l'a dit, est indispensable pour être suffisamment honnête. L'histoire de sa fortune est la meilleure preuve de son intégrité. Sa charge de second président à la cour des aides, achetée trente et une mille livres, un peu plus de cent vingt-six mille francs de notre monnaie, ne lui vaudra jamais l'aisance, car son fils est obligé de payer, après la mort du père, une dette de cinq cents francs, que le président n'avait pas pu éteindre en vingt ans, après avoir rempli en Normandie les fonctions d'intendant pour les tailles. Exactement scrupuleux pour lui-même, il n'admet pas que ses employés soient d'une probité moins rigide ; il interdit à ses domestiques de recevoir le moindre présent : son secrétaire, un parent qu'il avait fait venir de Clermont, ayant accepté un louis d'or, il le chasse, et ne veut plus en entendre parler. C'est l'homme du devoir, ne reculant devant aucun devoir. Quand, à Rouen, il se casse la jambe, c'est parce qu'il a voulu sortir, malgré le verglas, pour empêcher un duel. Ce n'est pas à un médecin qu'il s'adresse, mais à des rebouteux, dignes gentilshommes du reste, et jansénistes convaincus. Par eux, l'esprit de Port-Royal se communique pour la première fois à la famille Pascal, milieu bien disposé pour cette doctrine par ses qualités et par ses défauts, surtout par une tendance à voir du mer-

veilleux partout, à accueillir avec complaisance même des contes de sorcellerie. Il y a, au commencement de la vie de Blaise Pascal, une histoire de sorcière qui nous paraît peut-être plus bizarre qu'aux yeux du XVIIe siècle, comme le remarque M. Michaut, mais qui n'en est pas moins un document curieux sur l'état d'esprit du père, sur les dispositions héréditaires du fils. Cette anecdote, que Mme Périer n'a pas racontée, on ne sait trop pourquoi, nous est révélée par sa fille Marguerite, celle qui fut le premier et principal sujet dans le Miracle de la sainte Epine : Blaise n'avait qu'un an, lorsqu'il commença à languir, s'affaiblissant de plus en plus, victime, prétendaient les voisins, d'une femme que secourait sa mère, et qui lui avait jeté un sort. Le père fait venir la personne soupçonnée, et, par des menaces, lui arrache l'aveu de son crime : pour se venger d'Étienne Pascal qui avait refusé de solliciter pour elle en un procès, la sorcière a jeté un sort mortel sur l'enfant : il faut donc, pour le sauver, transporter le maléfice sur un être vivant. M. Pascal offre un cheval : la sorcière se contente d'un chat. Puis, avec neuf herbes cueillies avant le jour par un enfant de sept ans, elle compose un cataplasme magique : on le met sur le ventre du petit Blaise, qui sera guéri à minuit : l'enfant semble mort, tous pleurent, tous s'étonnent de la crédulité du grave magistrat qui, confiant dans les incantations de la sorcière, veille son fils, qu'il est seul à croire endormi : un peu après minuit, la vie semble reparaître, puis Blaise se réveille : tous les signes de son mal disparaissent peu à peu. Plus tard le père se repentira d'avoir trempé dans toutes ces diableries, nouvelle preuve qu'il y croit encore.

C'est là le fait le plus caractéristique du milieu où

se développe l'enfance de notre auteur. Mme Périer l'a résumée ainsi, avec un charme austère : « Dès que mon frère fut en âge qu'on lui pût parler, il donna des marques d'un esprit extraordinaire par les petites reparties qu'il faisait fort à propos, mais encore plus par les questions qu'il faisait sur la nature des choses, qui surprenaient tout le monde. Ce commencement, qui donnait de belles espérances, ne se démentit jamais ; car à mesure qu'il croissait, il augmentait toujours en force de raisonnement, en sorte qu'il était toujours beaucoup au-dessus de son âge. »

CHAPITRE II

LA JEUNESSE, A PARIS (1631-1639).

Pour développer à fond les remarquables dispositions de son fils, le père se décide à vendre sa charge, à s'installer à Paris avec tous ses enfants; ayant placé presque toute sa fortune en rentes sur l'hôtel de ville, libre de tous soucis, Étienne Pascal étend ses relations dans le monde des hommes de science, consacrant toujours le meilleur de son temps aux études de son fils. C'est en causant avec lui, en lui expliquant les causes des différents phénomènes de la vie familière, qu'Étienne Pascal aiguise l'intelligence de l'enfant, et développe en lui la curiosité scientifique. Un jour, à table, on frappe par mégarde avec un couteau un plat de faïence : un son retentit, qui se prolonge, et cesse aussitôt qu'avec la main on arrête les vibrations de ce corps. Pascal veut savoir pourquoi ce plat frappé fait entendre du bruit, et pourquoi la main arrête ce son. Il fait des expériences sur tout cela, et il en tire, n'ayant que douze ans, un Traité qui, nous dit sa sœur, « fut trouvé tout à fait bien raisonné. » Devons-nous partager cette indulgence familiale, et répéter les exclamations traditionnelles sur l'*effrayant* génie de l'enfant? Pour Pascal, plus que pour tout autre, pour Pascal qui n'a eu longtemps que des admirateurs ou des ennemis

également passionnés, il faut tâcher de mettre les choses le plus exactement possible au point. Sa grandeur réelle est si prodigieuse, qu'il ne sied pas d'exagérer la portée des anecdotes plus ou moins légendaires qui remplissent sa vie. M. G. Tissandier a déjà prouvé qu'il ne fallait plus lui attribuer l'invention de la brouette, connue dès le XIIIe siècle. Même pour la fameuse découverte de la trente-deuxième proposition d'Euclide par cet enfant de douze ans, il faut essayer de savoir à quoi s'en tenir. Tout le monde connaît cette histoire. Tâchons de résumer le récit un peu long de Mme Périer. Le père, inquiet de voir l'instinct puissant qui pousse son fils vers les sciences exactes à un âge où il devrait surtout s'occuper de latin, refuse de lui laisser entre les mains des livres de mathématiques; à ses questions sur la géométrie, il répond vaguement que c'est l'art de tracer des figures régulières, d'étudier leurs rapports de proportion ; il termine en lui défendant d'y penser davantage. Mais la curiosité de l'enfant, une fois éveillée, ne peut se calmer : dans la salle de récréation, il trace au charbon, sur les carreaux, des figures qu'il baptise à sa manière, ronds, barres, etc., jusqu'au jour où son père, entrant par hasard, le trouve si absorbé qu'il peut le surprendre dans son étrange divertissement ; il l'interroge, et constate, avec une sorte d'épouvante, que son enfant est en train d'étudier ce qui fait l'objet de la trente-deuxième proposition d'Euclide : l'angle extérieur d'un triangle est égal à la somme des deux angles intérieurs opposés, et la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. — Transporté par cette prodigieuse découverte, Étienne Pascal va vite trouver un de ses amis, et lui raconte, avec des larmes de joie, que son fils, partant d'axiomes et de définitions premières,

a retrouvé seul toute la suite des théorèmes, jusqu'au trente-deuxième.

Ce n'est pas aux littérateurs à essayer de juger la valeur du résultat obtenu par Pascal. Consultons M. Bertrand, dont le livre sur Pascal est pour nous le guide le plus sûr en matière scientifique. Pour M. Bertrand, Mme Périer a commis une erreur appréciable, en racontant que son frère avait retrouvé toute la suite de la géométrie à partir du point de départ, de l'axiome fondamental. Pascal cherchait à découvrir la somme des angles d'un triangle, ou à comprendre pourquoi ces trois angles font deux angles droits ; comme il est permis de le supposer, Pascal avait dû entendre énoncer devant lui les termes du théorème ; il pouvait de plus, sans s'appuyer sur des vérités déjà démontrées, arriver à la solution immédiate du problème, en considérant la rotation d'une ligne placée dans un plan. — A l'appui de cette explication, et pour ramener l'histoire de ce prodige à des proportions humaines, je rapprocherai de cette anecdote dont on parle toujours, celle-ci qui est moins connue, et que Garat nous raconte dans ses *Mémoires historiques sur le XVIIIe siècle :* Suard, esprit distingué, mais que personne, je pense, n'a jamais pris pour un homme de génie, enfermé dans une prison de l'île Sainte-Marguerite, essaie de se défendre de l'ennui mortel qui menace sa raison ; sans livres, sans connaissance de l'algèbre, se rappelant simplement qu'il a entendu prononcer ces mots : rapports, proportions, progression arithmétique, progression géométrique, il commence à scruter ces idées, surtout les analogies entre ces deux sortes de progression : il découvre que, mieux étudiées, elles permettraient de faire plus rapidement les calculs de longue haleine, et plus facilement

les opérations compliquées. Sorti de prison, revenu à Paris, il communique sa découverte à l'abbé de la Caille, qui lui répond : Vous alliez découvrir les logarithmes !

On comprend néanmoins l'admiration émue du père de Pascal, et l'empressement avec lequel il suit le conseil de son ami Le Pailleur l'engageant à ne plus résister à la vocation de l'enfant. Dorénavant Blaise a le droit de lire les éléments d'Euclide, pendant ses récréations. Bientôt il est admis aux réunions de savants qui ont lieu chaque semaine chez son père, ou ailleurs : chacun y apporte ses œuvres, discute celles des autres, examine les problèmes envoyés des pays étrangers ; et, dans cette Académie des sciences en formation, on demande soigneusement son avis à cet enfant prodige, car il découvre souvent des erreurs qui avaient échappé à tout le monde.

Voilà donc déjà, dans la formation intellectuelle et morale du jeune Pascal, deux éléments importants, dus au père : l'amour de la science, indomptable, cherchant à épuiser une question, à aller jusqu'au bout des problèmes, compatible avec une tendance au merveilleux, une propension à croire que des puissances surnaturelles traversent le cours normal de sa vie. Nous trouverons chez Étienne Pascal une dernière prédisposition, qui continue la caractéristique de Blaise, car celui-ci en a hérité de son père : l'esprit d'insubordination, de révolte contre l'autorité quelle qu'elle soit, quand elle paraît injuste Cet esprit éclate dans l'aventure qui met fin au premier séjour de la famille Pascal à Paris : à travers toutes les atténuations que les historiens de Port-Royal essaient d'apporter à l'affaire, et malgré le silence complet que Mme Périer observe sur ces

événements, il est facile de reconstituer l'histoire de la petite sédition dont Étienne Pascal doit être un des meneurs. En 1638, l'État fait une de ces banqueroutes partielles dont il est assez coutumier au XVIIe siècle : il retranche un des quartiers de rente sur l'hôtel de ville. Les intéressés, et l'on sait que M. Pascal est du nombre, se réunissent chez le chancelier Séguier : quelques-uns s'emportent, tous les autres les suivent, et soulèvent un tumulte qui, suivant la remarque naïve de Marguerite Périer, « fit de la peine aux ministres. » Le jour même, deux amis de Pascal sont envoyés à la Bastille; Étienne, craignant le même sort, disparaît, et se cache en Auvergne, laissant à Paris ses enfants, dont l'aînée n'a encore que dix-huit ans. On sait comment le talent de comédienne de Jacqueline, qui avait alors à peu près treize ans, valut au chef de la famille son pardon. Ce ne fut pas sans peine; Richelieu voulait voir une comédie jouée par des enfants : sa nièce, Mme d'Aiguillon, ayant fait demander à Gilberte le concours de sa petite sœur pour une représentation de l'*Amour tyrannique* de Scudéry, la jeune fille répondit fièrement que M. le Cardinal ne leur donnait pas assez de plaisir pour qu'ils pussent songer à lui en faire. L'esprit de contumace est bien dans cette famille ! Mieux conseillée, Gilberte cède : Jacqueline joue à ravir son rôle, puis demande si gentiment la grâce de son père qu'elle l'obtient, ainsi que la faveur d'être présenté au Cardinal à son retour. M. Pascal se rend à Ruel avec ses trois enfants, et l'impression que toute cette famille cause au ministre est si forte, qu'il promet de s'intéresser à ces enfants, d'en faire « un jour quelque chose de grand » ; en attendant, il nomme Étienne Pascal intendant pour les tailles en Normandie. Le Cardinal ne voyait là-dedans

que le bien de l'État : il voulait envoyer dans cette province troublée un homme énergique. Port-Royal y voit la main de Dieu conduisant cette famille « au lieu, dit Marguerite Périer, qu'il avait destiné pour lui procurer les moyens de le connaître, et de se donner entièrement à lui. »

CHAPITRE III

PASCAL A ROUEN (1639-1647).

A ce moment la piété solide du père et de tous ses enfants est encore compatible avec des préoccupations purement humaines. Blaise, qui a seize ans à son arrivée à Rouen, continue ses études scientifiques : il travaille à son *Traité des sections coniques*, et publie ses *Essais pour les coniques*. D'après sa sœur, le premier traité passait auprès des connaisseurs pour une création si forte que, depuis Archimède, on n'avait rien vu de tel : les amis de la famille insistaient pour qu'on l'imprimât, au moment où l'inventeur était encore aussi jeune : ils garantissaient du reste que l'ouvrage resterait toujours admirable. On a le droit de ne pas s'en tenir au jugement d'une sœur, et de se défier des admirations des amis de Pascal. D'après M. Bertrand, « les courbes étudiées étaient les sections de cône à base circulaire, c'est-à-dire la perspective d'un cercle. Après avoir démontré la propriété de l'hexagone inscrit, et par conséquent la condition pour que six points soient sur une même conique, Pascal, par un trait de génie, fait de ce théorème une définition : tous les autres, et tous ceux qu'on pourrait inventer, en sont des corollaires... Le beau théorème, devenu classique sous le nom d'hexagramme mystique, appartient sans contestation à Pas-

cal. » Voilà ce qui intéresse l'homme de science étudiant dans Pascal le savant. Voici qui nous intéressera peut-être davantage, nous qui cherchons surtout à suivre la formation intellectuelle de celui qui a écrit les deux œuvres les plus retentissantes que jamais laïque ait composées sur des sujets religieux. La piété de Pascal, au moment où il compose ces traités, avant qu'il ait eu la moindre connaissance du jansénisme, sa foi catholique est si forte, qu'il n'hésite pas à terminer ainsi ses *Essais pour les coniques :* « Si l'on juge que la chose mérite d'être continuée, nous essaierons de la pousser jusqu'où Dieu nous donnera la force de la conduire. » M. Michaut a remarqué que l'idée de finir un ouvrage de géométrie en s'inclinant devant la Providence, témoigne d'une foi vivante. En effet, tout en s'adonnant avec ardeur à la science, Pascal ne se livre pas tout entier à la curiosité scientifique : il fait deux parts dans sa vie intellectuelle : il applique strictement le conseil que lui a donné son père, de ne jamais confondre le domaine de la science et celui de la religion : il suit, dit Mme Périer, cette maxime : « que tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison, et beaucoup moins y être soumis. »

L'influence d'Étienne Pascal est encore prépondérante à ce moment, et se retrouve à l'origine des principales découvertes de son fils : c'est en travaillant pour son père, que Blaise cherche et trouve sa machine arithmétique. On connaît généralement l'histoire de cette invention. Pascal explique, dans une lettre au chancelier Séguier, comment il a été amené à construire cet appareil : c'était, dit-il, « pour me soulager dans les grands calculs où j'ai été occupé depuis quelques années en plusieurs affaires qui dépendent des emplois dont il

vous a plu honorer mon père pour le service de Sa Majesté en la haute Normandie. » M. Bertrand pense qu'on a eu tort de vanter cette machine à calculer comme une preuve de génie ; que le problème était facile, et qu'il ne fallait pas être un Pascal pour en trouver la solution. Pourtant on ne connaît pas, je pense, dans l'histoire des découvertes mécaniques dues à la réflexion et non au hasard, quelque chose qui se rapproche de l'ingéniosité de cette invention d'un jeune homme de dix-neuf ans. Il suffit en effet de suivre la description que Diderot en a donnée dans l'*Encyclopédie*, à l'aide des figures qui y sont jointes, pour se rendre compte que, si l'idée était simple, il fallait encore la trouver ; que, si l'usage de la machine est commode, cela tient à la complication des rouages qui ont dû demander plus d'un effort même au génie de Pascal : d'après son *Privilège*, il en avait fait plus de cinquante modèles, tous différents pour les détails, quoique construits d'après le même principe. — Mais enfin, admettons que la machine arithmétique soit une découverte assez peu importante dans l'histoire générale des sciences ; il faut reconnaître d'autre part qu'elle est fort intéressante pour la biographie morale de Pascal : elle est pour lui l'occasion de deux manifestations où éclate son caractère. La grandeur de son génie s'allie avec certains accès de vanité qui semblent des petitesses chez un pareil esprit. Pascal dénonce au monde, avec un mépris, une ironie, au moins inutiles, l'étrange entreprise d'un ouvrier horloger de Rouen, « lequel, sur le simple récit qui lui fut fait de mon premier modèle, eut assez de hardiesse pour en entreprendre un autre, et qui plus est, par une autre espèce de mouvement ; mais comme le bon homme n'a d'autre

talent que celui de manier adroitement ses outils, et qu'il ne sait pas seulement si la géométrie et la mécanique sont au monde, aussi (quoiqu'il soit très habile en son art et même très industrieux en plusieurs choses qui n'en sont point), ne fit-il qu'une pièce inutile, propre véritablement, polie et très bien limée par le dehors, mais tellement imparfaite au dedans qu'elle n'est d'aucun usage. Toutefois, à cause seulement de sa nouveauté, elle ne fut pas sans estime parmi ceux qui n'y connaissent rien. L'aspect de ce petit avorton me déplut au dernier point, et refroidit tellement l'ardeur avec laquelle je faisais alors travailler à l'accomplissement de mon modèle, qu'à l'instant même je donnai congé à tous mes ouvriers, résolu de quitter entièrement mon entreprise. » La citation est longue, mais instructive : fougue, résolutions prises *ab irato*, caractère autoritaire, une partie du cœur de Pascal nous est révélée là. C'est encore à l'occasion de la machine arithmétique qu'une autre passion dominante chez Pascal va nous apparaître : la conscience de sa valeur, absolue ou comparative, de sa supériorité sur ceux qui l'entourent : il ne consent à traiter d'égal à égal qu'avec les puissances royales : encore fait-il remarquer à la reine Christine, en lui envoyant la machine à calculer, que sa royauté, à lui Pascal, étant intellectuelle, a sur les pouvoirs politiques tout l'avantage qu'ont les esprits sur les corps : « J'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré ou de puissance ou de connaissances. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, passer pour des souverains. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et le pouvoir des Rois sur leurs sujets n'est, ce me semble, qu'une

image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, ce qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune. » Les rois reçoivent rarement de pareilles lettres ; jamais on n'a fait plus superbe commentaire des vers de Charles IX à Ronsard :

Tous deux également nous portons des couronnes...

Pascal parle avec le noble et légitime orgueil de l'inventeur qui trouve des choses utiles, ou du savant qui perfectionne les découvertes d'autrui. Dans ce dernier cas, il imagine des conséquences fécondes, plus utiles que la découverte première, et qui avaient échappé au véritable inventeur. C'est l'histoire de ses travaux sur l'expérience de Torricelli. A la suite du savant italien, dont, au début, il ignore le nom, et dont il ne connaît les travaux que par l'intermédiaire du père Mersenne, Pascal étudie la légendaire horreur de la nature pour le vide : il s'aperçoit peu à peu qu'il n'y a là qu'une formule vide de sens ; il passe de la pesanteur de la colonne d'air à l'étude de l'équilibre des liquides, et découvre ainsi, dit M. Bertrand, un principe riche en conséquences pratiques et glorieuses. Il publie et dédie à son père ses *Expériences touchant le vuide*.

C'est là sa première rencontre avec la Société de

Jésus, et du même coup sa première bataille. Le P. Étienne Noël, dans une assez longue lettre, discute les expériences de Pascal et leurs conclusions avec plus de courtoisie que de science approfondie. La réplique de Pascal est un curieux document sur l'état de ses convictions religieuses à cette époque, comme aussi sur son âpreté dans une discussion purement scientifique. Pascal nous y apparaît en plein équilibre, avec une sorte d'allégresse intellectuelle, de fierté juvénile, de confiance dans la puissance de la raison. Il rejette les arguments tirés de l'histoire des sciences, le poids des noms les plus fameux, parce que « sur les sujets de cette matière, nous ne faisons aucun fondement sur les autorités ». Il n'admet pas que, dans le domaine du raisonnement, on puisse invoquer une autre puissance que la raison : « Nous réservons pour les mystères de la foi, que le Saint-Esprit a lui même révélés, cette soumission d'esprit qui porte notre croyance à des mystères cachés aux sens et à la raison. » Il ne pense pas que l'on doive mêler Dieu aux discussions de physique, par exemple affirmer, comme son adversaire, que le vide du tube barométrique n'est *ni Dieu ni créature :* « Les mystères qui concernent la divinité sont trop saints pour les profaner par nos disputes ; nous devons en faire l'objet de nos adorations, et non pas le sujet de nos entretiens : si bien que, sans en discourir en aucune sorte, je me soumets entièrement à ce qu'en décideront ceux qui ont droit de le faire. » Si le fond de sa doctrine est parfaitement sérieux, rien n'est plus curieux que la forme. Sans vouloir forcer les choses, ni anticiper sur les événements, sans faire de cette lettre une première ébauche des *Provinciales*, il est permis de souligner le ton d'ironie aiguë que Pascal prend spontanément ; et

pourtant pareille discussion ne paraît guère prêter au persiflage. Le P. Noël ayant eu le malheur de commencer un raisonnement par ce mot : *présupposons*, etc., il fait bon voir avec quel acharnement malicieux Pascal s'empare de cette malencontreuse formule, et la ressert à son auteur. On le voit, dès le premier jour, expert en cette escrime qui peut devenir meurtrière, prompt à profiter des maladresses de son adversaire : « La période qui précède vos dernières civilités, dit-il en terminant lui-même, définit la lumière en ces termes : *la lumière est un mouvement luminaire de rayons composés de corps lucides, c'est-à-dire lumineux ;* où j'ai à vous dire qu'il me semble qu'il faudrait avoir premièrement défini ce que c'est que *luminaire*, et ce que c'est que *corps lucide*, ou *lumineux :* car jusque-là je ne puis entendre ce que c'est que lumière... Voilà, mon Père, quels sont mes sentiments, que je soumettrai toujours aux vôtres. » Commencée sur ce ton, la discussion pouvait s'envenimer. Indigné des procédés de son adversaire, Blaise Pascal se renferme dans un silence méprisant, et c'est son père qui met fin à cette première polémique, par une lettre où se trouve un passage curieux, qui montre jusqu'à quel point Étienne Pascal connaissait son fils et les ressources ignorées encore de ce prodigieux esprit : « Certainement, mon Père, quoique je ne sois pas assez heureux pour avoir le bien de votre connaissance, je ne puis vous dissimuler que vous l'avez été beaucoup (c'est-à-dire : très heureux) d'avoir entrepris, à si bon marché, de vous commettre en style d'injures contre un jeune homme qui, se voyant provoqué sans sujet, je dis sans aucun sujet, pouvait, par l'amertume de l'injure et par la témérité de l'âge, se porter à repousser vos invectives, de soi

très mal établies, en termes capables de vous causer un éternel repentir. » Le jansénisme n'aurait-il pas déjà passé par là ?

C'est en 1646, en effet, que Port-Royal apparaît pour la première fois dans la vie morale de la famille Pascal. Depuis cinq ans, Gilberte, l'aînée, avait épousé son cousin, Florin Périer, conseiller à la Cour des aides de Clermont. Il ne restait plus que Blaise et Jacqueline auprès du père qui, en 1645, avait été nommé conseiller d'État, en récompense de ses bons et loyaux services comme intendant des tailles. Cette famille en était donc arrivée à un de ces rares moments de plein bonheur qui sont les époques de l'histoire d'un foyer, à ces moments de bonheur que Bossuet a comparés à des clous d'or qui brilleraient sur un mur, et qui, détachés, remplissent à peine le creux de la main. Quoique nul historien de Port-Royal n'ait voulu nous faire connaître les joies de cet intérieur, nous pouvons nous figurer ce que devait être l'existence commune de ces trois êtres exceptionnels : Étienne, magistrat et fonctionnaire justement considéré, savant estimé, père exemplaire ; Blaise, que nous commençons à connaître ; enfin cette Jacqueline qui se contente alors d'être une délicieuse jeune fille, instruite sans pédanterie, spirituelle sans préciosité, pieuse sans excès, gaie, très jeune-fille ; autour d'eux un groupe d'amis respectueux, au milieu desquels on entrevoit Corneille.

A ce moment une première crise éclate : nous la connaissons suffisamment par le récit de Marguerite Périer. Étienne Pascal, après l'accident dont j'ai déjà parlé, est soigné pendant trois mois par les deux gentilshommes jansénistes : ils guérissent le père assez lentement pour avoir le temps de « convertir » le fils, comme on

disait à Port-Royal, c'est-à-dire qu'ils transforment cet excellent catholique en janséniste fervent : ils prêtent au jeune homme des livres de piété, ils lui font faire la connaissance du curé de Rouville, Guillebert, docteur en Sorbonne, et zélé port-royaliste : « Quand ils l'eurent gagné à Dieu, dit Marguerite Périer, ils eurent toute la famille ; » en effet, Blaise, entré dans les idées nouvelles avec l'ardeur passionnée qu'il apporte à tout ce qu'il entreprend, convertit son père d'abord, puis sa sœur Jacqueline qui, du coup, renonce à la vie du monde, et commence par refuser un conseiller au parlement de Normandie, en attendant qu'elle puisse entrer à Port-Royal. C'est sur sa sœur que Pascal s'exerce à cette impérieuse prise de possession de l'âme féminine qu'il pratiquera plus tard sur d'autres : il s'attaque cette fois à un esprit de sa trempe, et presque de sa valeur ; sa victoire lui coûte plus d'un effort : il y a là une lutte que l'abbé Besongne et le *Recueil d'Utrecht* nous racontent à peu près de la même façon, mais trop rapidement : Pascal a de la peine à prouver à sa sœur qu'on ne peut vivre à la fois pour le siècle qu'elle aime encore, et pour la dévotion qu'elle commence à connaître ; que l'Évangile défend d'aimer à la fois le monde et Dieu. A force d'opiniâtreté, il y parvient. A la fin de la même année, Pascal remporte un nouveau et plus difficile triomphe, car il réussit à convertir également son beau-frère et Mme Périer, gens plus calmes, venus tous deux à Rouen après la naissance de leur fille Marguerite, la filleule de Pascal, la future miraculée. Un vent d'enthousiasme souffle sur toute cette famille : Blaise, touché le premier, a su communiquer aux siens cette flamme qui le dévore : une vocation nouvelle s'ouvre en lui : le prosélytisme s'est emparé de son cœur. Du

premier coup, il se sent comme investi de la charge des âmes. Maître de sa famille, il commence à promener autour de lui ses yeux ardents.

Juste au moment où sa foi déjà si vive est pour ainsi dire retrempée dans le jansénisme, où cet amour de la vérité qui s'était jusque-là porté plutôt vers les sciences, vient de se tourner sur les choses de la foi, et de se transformer en esprit de conquêtes religieuses, un pauvre capucin défroqué, Jacques Forton Saint-Ange, protégé du procureur général du parlement de Rouen, attire sur lui l'attention du redoutable penseur. Cette affaire a déjà été racontée par V. Cousin et par Sainte-Beuve ; j'emprunte les détails qui suivent à l'étude plus précise que M. Urbain a fait paraître là-dessus, en 1895, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*. Je tâcherai de mettre surtout en lumière le rôle que Pascal joue en cette histoire, et les conséquences que nous en pouvons tirer pour l'étude de son caractère, laissant de côté le fond même du débat, qui intéresserait plutôt des théologiens. Autant que j'en puis juger, c'est un esprit aventureux, voire téméraire, que ce Saint-Ange ; il ne craint pas le paradoxe en matière religieuse ; il aime à étonner ses auditeurs. Il est si sûr de la bonté de sa méthode que pour démontrer le mystère de la Trinité, la foi lui semble à peine nécessaire, la raison lui paraît suffisante. A ces affirmations, qui scandalisent Pascal et ses amis, Du Mesnil et Auzout, Saint-Ange mêle des vues étranges sur la fin du monde, les expériences sur le vide ; naturellement on parle aussi de la grâce, et Saint-Ange se fait fort de réunir, par un éclectisme assez élastique, ce qu'il y a de bon dans les deux systèmes ennemis. Il renouvelle toutes ses témérités dans un entretien qui a lieu devant un docteur en

Sorbonne, l'abbé Le Cornier. Il les développe du reste moins comme des opinions dogmatiques que comme des propositions intéressantes dans une conversation particulière. Alors, tandis que l'abbé Le Cornier cherche à ne rien ébruiter de tout cela, à ne pas soulever d'affaire, à laisser à ces théories plus ou moins saugrenues leur caractère de causeries imprudentes, Pascal, qui prend la chose à cœur, et ses amis, crient bien haut dans tout Rouen qu'un ancien religieux soutient les propositions les plus condamnables ; qu'il vient d'être nommé par l'abbé de Saint-Ouen à une cure dont l'abbaye peut disposer ; et, en effet, après avoir expliqué sa conduite à l'ancien évêque de Belley, Camus, qui supplée l'archevêque de Rouen, F. de Harlay, en résidence en son château de Gaillon, Saint-Ange est accepté : il va voir son archevêque, et revient, se croyant sorti du mauvais pas. Mais Pascal veille : lui aussi, il fait le voyage de Gaillon, et se plaint à l'archevêque qui interdit à Camus « d'étourdir l'affaire ». Saint-Ange est obligé d'écrire une déclaration expresse de ses opinions. Camus envoie aussitôt à l'archevêque ce document, désirant avant tout « ôter toute occasion à ceux qui la cherchent de continuer une altercation si fâcheuse, de laquelle ne peut à son avis sortir aucune édification ». Les implacables jeunes gens ne sont pas de ce sentiment : ils retournent à Gaillon protester contre cette explication insuffisante, cette rétractation où les formes ont été violées. L'archevêque écrit de rechef à Camus, lui reprochant de pallier tout, et de laisser de simples laïques être les maîtres de cette affaire, contre toute hiérarchie, parce qu'ils veulent aller au fond des choses. Il lui retire l'instruction du procès, la confie à un de ses vicaires généraux : celui-ci, de concert avec Étienne

Pascal, devra surveiller la rétractation formelle que signera Saint-Ange. Le 4 avril 1647, l'archevêque se déclare satisfait : le 30 avril, Blaise, plus difficile à contenter, signe avec ses amis une déclaration où il attaque encore la doctrine de Saint-Ange. Celui-ci ne garde pas rancune à Pascal d'un pareil acharnement, si nous en croyons Mme Périer : « Il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avaient causé cette affaire... Aussi était-il bien certain qu'on n'avait eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autre vue que de le détromper par lui-même, et l'empêcher de séduire les jeunes gens qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement. » Et c'est fort heureux, surtout pour la mémoire de Pascal, car ces sortes de procès finissent quelquefois tragiquement. M. Grandier rappelle que, quatre ans auparavant, un arrêt du parlement de Rouen met fin à l'affaire de Louviers en ordonnant qu'un malheureux vicaire sera brûlé vif sur la place du Vieux-Marché. — La critique se montre quelquefois indulgente pour cette page de la vie de Pascal. M. Nourrisson estime que, quoique les laïques n'aient pas charge d'âmes, il faut tenir compte à Pascal de sa ferveur récente et de l'impétuosité de ses convictions. M. Michaut invoque une circonstance plus atténuante en remarquant que si Pascal se montre ici persécuteur, c'est pour la même raison qui le poussera plus tard à une espèce de martyre : la haute idée qu'il se fait de ses devoirs. On peut ajouter ceci : là où l'abbé Le Cornier prêche la modération, où Camus pense que le mieux est de ne pas sévir, où l'archevêque finit par accorder son pardon, Pascal, plus ecclésiastique que l'Église, ne s'arrête pas, et se fait le champion de la

querelle de Dieu. En 1647, à vingt-quatre ans, il pense déjà ce que sa sœur écrira quatorze années plus tard : « Saint Bernard dit : Qui peut trouver mauvais que je crie, moi qui suis une petite brebis, pour tâcher d'éveiller mon pasteur que je vois endormi, et prêt à être dévoré par une bête cruelle ? » Le zèle de Pascal, dès le premier jour, ignore la prudence, condamne les concessions. L'ardeur qui l'enflamme le consume. Nous touchons ainsi au dernier trait qui va donner à cette figure sublime son expression complète : victime de l'excès récent de ses émotions religieuses, en même temps que de l'extrême application de son esprit aux études les plus absorbantes, depuis son enfance, Pascal va connaître, jeune encore, tous les tourments physiques : la maladie s'abat sur lui.

Surmené de cœur et de cerveau, Pascal est atteint d'une paralysie des membres inférieurs : il ne peut plus marcher qu'avec des béquilles ; un froid glacial envahit ses jambes ; pour tâcher de ramener un peu de chaleur aux extrémités, on lui fait porter des chaussons trempés dans l'eau-de-vie. Son estomac est si délabré qu'il ne peut plus supporter que des liquides chauds, versés goutte à goutte ; et pourtant, pour le guérir de maux de tête intolérables, les médecins le forcent pendant trois mois à se purger tous les deux jours, par conséquent à avaler à petites doses des remèdes, déjà nauséabonds par eux-mêmes, chauffés par surcroît : « ce qui, nous dit sa sœur, était un véritable supplice, qui faisait mal au cœur à tous ceux qui étaient auprès de lui, sans qu'il s'en soit jamais plaint. » Au contraire, de ses douleurs Pascal tire une doctrine, d'une hauteur qui n'étonne pas chez ce penseur, mais aussi d'une sérénité à laquelle il nous a moins habitués : il la

développe dans le plus beau de ses petits traités, sa *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.* C'est une des rares œuvres de Pascal que le jansénisme n'ait pas envahies, quoique déjà cette doctrine ait pénétré dans sa vie morale. Il n'y a, ce semble, sauf deux ou trois expressions un peu fortes, que la pure doctrine catholique, dans ces pages qui semblent arrachées à l'*Imitation :* le problème redoutable de la grâce n'est pas encore posé, au sens de Jansénius. Pascal parle en fidèle orthodoxe : « Je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Écritures sacrées, ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance tout extraordinaire de votre grâce. » Le coup d'œil qu'il jette sur son existence a la sévérité d'un chrétien, et non la rigueur d'un port-royaliste : « Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes sacrements, par le mépris de votre parole et de vos inspirations, par l'oisiveté et l'inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, et pour faire pénitence des fautes qui

se commettent tous les jours, et qui même sont ordinaires aux plus justes ; de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire. » Ces pensées étant purement chrétiennes, c'est donc seulement le zèle avec lequel il les exprime, qui présente quelque chose de rare. Dans cette *Prière*, on entend des cris que seule la bouche de Pascal a poussés : « Seigneur, prenez mes affections, que le monde avait volées. » On sent là comme les battements du grand cœur de Pascal : « O Dieu, qui faites mourir nos corps, qui à l'heure de la mort détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde ! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur ! » Et surtout, ce mot qui est la profession de foi de toute cette vie, cet éclair qui illumine ce qui dans ses *Pensées* pourra nous sembler obscur : « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente ! » Il y a là comme un premier aveu de la vanité de ses efforts, de ses travaux, de la science elle-même. Et pourtant ce puissant esprit est tellement saturé de science, qu'il pose un véritable problème à Dieu, qu'il en établit rigoureusement les conditions : « Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en chrétien. Je ne demande pas d'être exempt de douleurs, car c'est la récompense des saints ; mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre esprit ; car c'est la malédiction des Juifs et des païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance ; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude

de maux sans consolation ; car c'est un état de judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et la douleur de la nature pour mes péchés, et les consolations de votre esprit par votre grâce ; car c'est le véritable état du christianisme. » Rigueur du raisonnement, cris du cœur, élans de l'âme, n'est-ce pas déjà ce qu'il y aura de plus émouvant dans les *Pensées*, mais ici avec quelque chose de plus accessible pour le commun des mortels ? Pascal entrevoit que le principal obstacle qui empêche une âme tiède d'arriver à la foi, c'est l'indifférence, la méconnaissance de son véritable état, l'illusion du bonheur, car, dit-il, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité, cette extrême faiblesse « qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères ». Ces différentes idées viennent à l'appui d'une théorie générale : la santé est dangereuse pour le salut ; la maladie est un bienfait de Dieu à sa créature, si elle sait l'accepter et en profiter. On voit jusqu'où le stoïcisme chrétien de Pascal s'élève, et de combien il dépasse la sagesse antique en héroïsme : à la bravade, « douleur, tu n'es qu'un mot », qui ne supprime rien à la réalité de la chose, Pascal substitue cet aphorisme qui contient toute une doctrine de la vie : douleur, tu es un bien ! C'est pourtant cette maladie, dont il aurait voulu tirer un pareil parti, qui dompte un instant ses aspirations vers l'idéal de la perfection chrétienne.

Les médecins, voyant le danger qu'il court, lui interdisent toute espèce d'application d'esprit, et lui ordonnent de se divertir : « Mon frère, dit Mme Périer, ut de la peine à se rendre à ce conseil, parce qu'il y voyait du danger : mais enfin il le suivit ; il s'imagina que les divertissements honnêtes ne pourraient pas lui nuire ; et ainsi il se mit dans le monde. »

CHAPITRE IV

RETOUR A PARIS. SCIENCE ET VIE MONDAINE. CONVERSION FINALE (1648-1654).

Revenu à Paris après un court séjour en Auvergne, Pascal continue ses études sur le baromètre ; il est retardé quelque temps, malgré l'originalité de son esprit, par la toute-puissance d'une formule : l'horreur de la nature pour le vide. Même en apprenant que Torricelli explique la montée du mercure par la pression de l'air, Pascal ne se rend pas encore, comme l'a remarqué M. Bertrand. Il lui faut les expériences de la tour Saint-Jacques et du Puy de Dôme, pour conclure à l'action de l'air, la colonne barométrique baissant au fur et à mesure que l'atmosphère se raréfie. Ces choses sont connues. Ce qui nous intéresse surtout ici, c'est de savoir comment Pascal s'est comporté dans les questions de priorité, toujours délicates, surtout en une pareille découverte. Pour ce qui regarde Torricelli, la bonne foi de Pascal n'a jamais été contestée. Pour Descartes il n'en est pas de même, et l'on peut se demander si Pascal a toujours scrupuleusement fait connaître les directions qu'il avait pu recevoir de Descartes, à un moment où il tâtonnait encore. Leur première discussion sur ce problème nous est rapportée

sommairement par Jacqueline dans une lettre du 25 septembre 1647, où elle raconte l'entrevue entre ces deux grands esprits, qui ne paraissent pas éprouver beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Pascal, qui appelait autrefois les circonférences des ronds, et les lignes des bâtons, n'a pas non plus créé pour ses premières machines pneumatiques de termes spéciaux : il les appelle tout bonnement des seringues : « On se mit sur le vide, écrit malignement Jacqueline, et M. Descartes, avec un grand sérieux, comme on lui contait une expérience, et qu'on lui demanda ce qu'il croyait qui fût entré dans la seringue, dit que c'était de sa matière subtile : sur quoi mon frère lui répondit ce qu'il put. » Roberval, qui assiste à la scène, voyant Pascal fatigué, reprend la discussion avec chaleur : Descartes répond un peu aigrement « qu'il parlerait à mon frère tant que l'on voudrait, parce qu'il parlait avec raison », mais non avec Roberval, parce qu'il avait des idées préconçues. Puis on se sépare, assez mal satisfaits les uns des autres. — M. Nourrisson, qui cite cette lettre, attribuerait, dans l'expérience capitale du Puy de Dôme, la part la plus considérable à Descartes, qui en aurait donné l'idée à Pascal : ce dernier n'aurait que le mérite d'avoir étudié les lois de la pesanteur de l'air, une fois ce phénomène bien établi par l'expérience qu'il devrait à Descartes. M. Bertrand, qui a fait une étude plus approfondie de la question, avec plus de compétence que M. Nourrisson, résume ainsi la situation des deux parties qui réclament chacune la propriété de cette découverte : on trouve dans Descartes des textes qui paraissent lui donner raison, et qui prouvent sa bonne foi : on peut croire également à la bonne foi de Pascal, qui, dans sa lettre à M. de Ribeyre,

revendique hardiment l'entière propriété de cette expérience. Ce qui lui appartient bien en propre, sans nulle contestation, c'est la conséquence la plus utile dans ses applications, et la plus ingénieuse en même temps, du principe qu'il n'a pas trouvé seul, mais dont seul il a vu l'importance : la presse hydraulique ; l'exposé de cette découverte paraît à M. Bertrand une des plus admirables pages de Pascal ; après avoir décrit un certain nombre d'expériences prouvant que les liquides exercent sur les vaisseaux qui les contiennent une pression proportionnelle à la hauteur et non à la largeur de la colonne liquide, Pascal poursuit ainsi : « On voit par tous ces exemples qu'un petit filet d'eau tient un grand poids en équilibre : il reste à montrer quelle est la cause de cette multiplication de force ; nous allons le faire par l'expérience qui suit. Si un vaisseau plein d'eau, clos de toutes parts, a deux ouvertures, l'une centuple de l'autre : en mettant à chacune un piston qui lui soit juste, un homme poussant le petit piston égalera la force de cent hommes, qui pousseront celui qui est cent fois plus large, et en surmontera quatre-vingt-dix-neuf. Et quelque proportion qu'aient ces ouvertures, si les forces qu'on mettra sur les pistons sont comme les ouvertures, elles seront en équilibre. D'où il paraît qu'un vaisseau plein d'eau est un nouveau principe de mécanique, et une machine nouvelle pour multiplier les forces à tel degré qu'on voudra, puisqu'un homme par ce moyen pourra enlever tel fardeau qu'on lui proposera. Et l'on doit admirer qu'il se rencontre en cette machine nouvelle cet ordre constant qui se trouve en toutes les anciennes, savoir : le levier, le tour, la vis sans fin, etc. qui est, que le chemin est augmenté en même proportion que la force. Car il est vi-

sible que, comme une de ces ouvertures est centuple de l'autre, si l'homme qui pousse le petit piston l'enfonçait d'un pouce, il ne repousserait l'autre que de la centième partie seulement : car comme cette impulsion se fait à cause de la continuité de l'eau, qui communique de l'un des pistons à l'autre, et qui fait que l'un ne peut se mouvoir sans pousser l'autre, il est visible que quand le petit piston s'est mu d'un pouce, l'eau qu'il a poussée poussant l'autre piston, comme elle trouve son ouverture cent fois plus large, elle n'y occupe que la centième partie de la hauteur. De sorte que le chemin est au chemin, comme la force à la force ; ce que l'on peut prendre même pour la vraie cause de cet effet : étant clair que c'est la même chose de faire faire un pouce de chemin à cent livres d'eau, que de faire faire cent pouces de chemin à une livre d'eau. »

C'est ainsi que Pascal agrandit en tous sens le champ de la science qu'il va bientôt dédaigner, tantôt tirant des découvertes d'autrui des conséquences imprévues, tantôt lançant dans la circulation une théorie qui rendra possibles à d'autres des travaux de premier ordre : par exemple, son calcul des probabilités nous a valu, dit M. Bertrand, le livre de Bernouilli, et l'admirable théorème qui le termine.

Il faut ajouter que, sans dédaigner la spéculation pure, Pascal a une tendance marquée à chercher les applications pratiques de ses théories ; qu'il ne dédaigne rien de ce qui est utile ; qu'il semble même avoir une préférence pour ce qui peut servir. C'est Pascal qui a découvert le système d'épellation en usage maintenant dans l'enseignement primaire, d'après cette lettre, citée par Cousin, où Jacqueline demande quelques explications à son frère sur cette méthode nouvelle :

« Je vois bien comment on peut apprendre à lire, par exemple *Jésus*, en faisant prononcer : *je-é-ze-u.* » Des premières notions les plus rudimentaires du savoir humain, jusqu'aux découvertes qui illustrent un siècle, Pascal a parcouru tout le cycle de la science, génie véritablement surhumain, ne touchant à l'humanité que par certaines faiblesses : le savant n'a pu dépouiller toutes les petites misères de l'homme ; il n'aime pas à partager sa gloire avec autrui : il parle de Descartes avec une espèce de dédain qui sent fort la jalousie ; il se moque volontiers de la *matière subtile*. Surtout il déteste les contradictions, il repousse les critiques avec une véhémence passionnée. C'est ainsi que, en 1651, il se trouve une seconde fois en conflit avec la Société qu'il avait d'abord rencontrée dans son affaire avec le P. Noël.

Dans le prologue de thèses soutenues au collège des Jésuites de Montferrand, devant M. de Ribeyre, premier président de la Cour des aides de Clermont, on avait accusé Pascal d'essayer de s'attribuer les découvertes de Torricelli. Pascal écrit aussitôt à M. de Ribeyre une lettre qu'il compte publier. Il est curieux de voir avec quelle netteté Pascal établit son innocence, avec quelle habileté il sépare du reste de son ordre le Père qui l'avait pris à partie, avec quelle hauteur, quel dédain, il accable son imprudent adversaire, prouvant l'ignorance du Père sur les choses les plus connues : ainsi Pascal a publié des traités sur les matières enseignées par le religieux au Collège de Montferrand, traités que tout le monde a lus : « Je crois, remarque-t-il, que ce bon Père est le seul entre les curieux de toute l'Europe qui n'en a point eu de connaissance, je ne sais par quel malheur, si ce n'est qu'il fuie le commerce et la communication des savants, pour des raisons que je ne

pénètre pas. » M. de Ribeyre, très contrarié d'être compromis dans une querelle qui menace de devenir fort retentissante. essaie de calmer Pascal, d'étouffer l'affaire, d'empêcher que la lettre ne soit imprimée : peine perdue. Pascal s'est vu attaquer dans sa probité de savant ; c'est, à ce moment, le coup le plus sanglant que l'on puisse lui porter, celui qu'il ne pardonnera jamais ; c'est ce qu'il explique au premier président, en termes si élevés qu'on y sent à la fois un ressentiment particulier, et une doctrine générale, bonne à suivre pour tous : « Je vous conjure, Monsieur, de considérer, pour ce qui me regarde, que parmi toutes les personnes qui font profession des lettres, ce n'est pas un moindre crime de s'attribuer une invention étrangère, qu'en la société civile d'usurper les possessions d'autrui ; et qu'encore que personne ne soit obligé d'être savant non plus que d'être riche, personne n'est dispensé d'être sincère : de sorte que le reproche de l'ignorance, non plus que celui de l'indigence, n'a rien d'injurieux que pour celui qui le profère ; mais celui du larcin est de telle nature, qu'un homme d'honneur ne doit point souffrir de s'en voir accusé, sans s'exposer au péril que son silence tienne lieu de conviction. »

On entend un écho de cette rancune dans le fragment d'un *Traité du vide*, écrit à la même époque ; Pascal semble bien confondre dorénavant dans une égale animadversion son adversaire de Montferrand et la Société tout entière. A un moment où la pensée de Pascal n'est pas définitivement cristallisée en la forme qu'il lui donnera plus tard dans l'*Apologie*, à une époque où il admet encore les joies et les triomphes de la raison, on voit se former lentement en son esprit une antipathie générale contre les Jésuites ; en attendant qu'il les

attaque au nom de sa religion, il voit en eux des ennemis de sa doctrine scientifique ; et déjà, dans l'année où nous sommes, en 1651, les deux choses commencent à se confondre. Pascal pense alors que l'on doit s'appuyer sur le raisonnement en matière de science, et sur l'autorité en matière de foi : « L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences ; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie. Cependant le malheur du siècle est tel, qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie, inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination et reçues avec applaudissement ; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoiqu'en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues ; comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes était de devoir, et que celui que l'on porte aux plus anciens des Pères était seulement de bienséance. » Pascal n'oubliera rien de ces premières polémiques, puisque, en 1654 ou en 1655, dans son *Traité de l'Esprit géométrique*, peu de temps avant les *Provinciales*, nous le verrons revenir sur ses démêlés avec le P. Noël, et traiter sa définition de la lumière de simple absurdité.

Au point où nous sommes arrivés, l'orage ne fait que commencer : il s'amasse lentement, retardé

par les divertissements au milieu desquels vit Pascal ; son activité n'est pas encore concentrée sur une seule affaire : il s'occupe de science, et d'autres choses encore ; il se fait vulgarisateur, conférencier mondain ; en avril 1652, Loret le rencontre chez Mme d'Aiguillon, au Petit Luxembourg,

Auquel beau lieu, que Dieu bénie,
Se trouva grande compagnie,
Tant duchesses que cordons bleus,
Pour voir les effets merveilleux
D'un ouvrage d'arithmétique,
Autrement, de mathématique,
Où, par un secret sans égal,
Son rare auteur, nommé Pascal,
Fit voir une spéculative
Si rare et si persuasive
Touchant le calcul et le jet,
Qu'on admira son grand projet.
Il fit encor, sur des fontaines,
Des démonstrations si pleines
D'esprit et de subtilité,
Que l'on vit bien, en vérité,
Qu'un très beau génie il possède,
Et l'on le traita d'Archimède.

Il semble à ce moment assez refroidi dans sa ferveur janséniste qui éclatait encore dans sa lettre du 17 octobre 1651 à Mme Périer, sur la mort de leur père. Ce deuil même ne paraît pas avoir eu sur son cœur le long effet que l'on supposerait.

Peut-être s'est-il appliqué avec fruit toutes les raisons qu'il énumère dans ce « discours bien consolatif à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur ». Peut-être le temps avait-il fait son œuvre d'apaisement : « Si je l'eusse perdu il y a six ans, dit Pascal en finissant, je me

serais perdu, et quoique je croie en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sais qu'il m'aurait encore été nécessaire dix ans, et utile toute ma vie. » Très probablement, si Étienne Pascal avait vécu dix ans de plus, nous n'aurions ni les *Provinciales* ni les *Pensées ;* la biographie de notre Pascal serait plus riche en découvertes scientifiques ; magistrat comme son père, il eût fait souche d'honnêtes gens : tout bien balancé, ne nous plaignons pas, puisque nous avons ainsi le plus étincelant de nos pamphlets, les plus beaux cris de désespoir qu'ait poussés une âme religieuse.

Son père mort, Pascal va suivre seul, sans guide, la voie logique de son génie et de son tempérament. Les enfants se partagent la succession paternelle, dans les conditions que nous connaissons maintenant grâce à M. Barroux.

M. Bertrand s'est montré un peu sévere pour l'esprit qui a dicté les différents actes notariés, les six donations distinctes qui se succèdent du 19 au 26 octobre 1651 ; il y voit un subterfurge pour tourner la loi religieuse qui interdit autre chose que l'échange, et qui défend le prêt à intérêt. Respecter la loi en la tournant n'est pourtant pas le propre de Pascal. De son côté, Jacqueline, qui ne songe plus qu'au couvent, sacrifie sa fortune à son frère bien-aimé.

Pour lui, il pense alors très délibérément au monde, au grand monde même, où le va faire pénétrer presque de plain-pied sa liaison avec le duc de Roannez. De celle-là je ne parlerai guère, le duc ayant été le disciple, et Pascal le maître, maître impérieux. Mais c'est à M. de Roannez que Pascal a dû le plus étrange commerce de son existence, celui qui a eu peut-être

le plus d'influence sur sa vie morale, en le détournant de ses études scientifiques, je veux dire son amitié avec le chevalier de Méré.

Bayle avait déjà affirmé, sans en donner de preuves, que Pascal n'avait pas abandonné la science pour le jansénisme, par scrupule religieux, mais par préférence pour les études morales qu'il avait appris à mieux apprécier, « sur les discours d'un homme du monde. » On sait maintenant que ce mondain était le chevalier de Méré ; lui-même a raconté tout au long le curieux épisode de ce voyage en Poitou, où le duc de Roannez avait emmené dans son carrosse Méré, Miton et Pascal. Le chevalier nous trace de Pascal mondain le portrait suivant, un peu étrange au premier abord, et qui semble plutôt une caricature : « Le duc de Roannez a l'esprit mathématique, et, pour ne se pas ennuyer sur le chemin, il avait fait provision d'un homme entre deux âges, qui n'était alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de lui. C'était un grand mathématicien, qui ne savait que cela. Ces sciences ne donnent pas les agréments du monde, et cet homme, qui n'avait ni goût ni sentiment, ne laissait pas de se mêler en tout ce que nous disions, mais il nous surprenait presque toujours et nous faisait souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de M. du Vair, et nous rapportait les bons mots du lieutenant criminel d'O. Nous ne pensions à rien moins qu'à le désabuser ; cependant nous lui parlions de bonne foi. Deux ou trois jours s'étant écoulés de la sorte, il eut quelque défiance de ses sentiments, et ne faisant plus qu'écouter ou qu'interroger pour s'éclaircir sur les sujets qui se présentaient, il avait des tablettes qu'il tirait de temps en temps, où il mettait quelques observations. Cela fut

bien remarquable, qu'avant que nous fussions arrivés à Poitiers, il ne disait presque rien qui ne fût bon, et que nous n'eussions voulu dire, et, sans mentir, c'était être revenu de bien loin. »

On est tenté de se récrier d'abord, et de se refuser à reconnaître Pascal dans ce pédant, malgré la prestesse avec laquelle le mathématicien de l'histoire dépouille son pédantisme, et la rapidité avec laquelle il s'assimile à ce milieu nouveau. Pourtant il suffit d'avoir rencontré quelque jeune scientifique débutant dans le monde, pour reconnaître cette assurance d'abord tranchante, à laquelle succède vite, chez les plus spirituels, la prudence, la défiance, et enfin une adaptation plus ou moins prompte au ton de la société. De plus, n'est-il pas naturel que ce fils de magistrat prenne pour le type du brillant causeur un lieutenant criminel ? Enfin la candeur avec laquelle ce profane témoigne sa joie d'avoir découvert l'esprit mondain ou l'esprit de finesse ; l'aveu qu'il fait du petit ressentiment qu'il avait d'abord éprouvé pour ceux qui lui dessillaient ainsi les yeux, et lui révélaient une lumière nouvelle, tout cela, c'est du pur Pascal : « Je vous en voulais un peu de mal, mais à cette heure que j'y suis accoutumé, elle me plaît, elle m'enchante, et quoique je regrette le temps que j'ai perdu, je suis beaucoup plus aise de celui que je gagne. Je passais ma vie en exil, et vous m'avez ramené dans ma patrie. Aussi vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé ! — Depuis ce voyage il ne songea plus aux mathématiques qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration », ajoute Méré ; il se fait peut-être quelque illusion sur la profondeur de la révolution qu'il a causée dans l'âme de Pascal, puisque celui-ci écrira encore,

après cette aventure, des traités sur l'équilibre des liquides, sur la pesanteur de l'air, sur le triangle arithmétique, etc. N'importe, Pascal est ébranlé : il entrevoit des problèmes dont la solution échappe à l'esprit géométrique. Méré du reste va se charger de faire son éducation, suivant son habitude, car il y a du pédagogue chez le brillant chevalier, et ce pédagogue parle quelquefois aussi doctement, aussi sévèrement qu'un Malherbe. Nous avons de Méré une lettre à Pascal, dont le ton autoritaire, cavalier, même dédaigneux, paraît risible à Leibniz, et nous semble renverser les rôles entre le peu connu Méré et Pascal ; il la faut pourtant citer, car en somme elle montre sur quel point l'influence de Méré s'est exercée, et combien elle a été utile à Pascal : « Vous souvenez-vous de m'avoir dit une fois que vous n'étiez plus si persuadé de l'excellence des mathématiques. Vous m'écrivez à cette heure que je vous en ai tout à fait désabusé. Je ne sais pourtant, Monsieur, si vous m'êtes si obligé que vous pensez. Il vous reste encore une habitude que vous avez prise en cette science, à ne juger de quoi que ce soit que par vos démonstrations qui le plus souvent sont fausses. » Puis, lui rappelant qu'un grand esprit comme lui devrait dominer la science et ne s'en pas rendre l'esclave, Méré entreprend de discuter la théorie de Pascal sur l'infini de petitesse, sur les merveilles qu'il prétend y découvrir pour terrasser notre imagination : on sait que Pascal, demandant à ses anciennes études scientifiques des procédés inconnus généralement des moralistes ordinaires, voudra dans les *Pensées* frapper l'homme d'épouvante, en le montrant suspendu entre deux infinis ; peut-être a-t-il simplement transporté dans le manuscrit de l'*Apologie* une

page qu'il avait écrite depuis longtemps, et dont il avait déjà discuté les idées avec Méré : quoi qu'il en soit, voici d'abord cette page de Pascal : « Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?

« Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes, dans leur petitesse, que les autres dans leur étendue. »

Voici maintenant ce que le chevalier de Méré pense de ces étonnantes conceptions : il demande à ce magicien, qui veut en somme séduire notre imagination, comment lui-même, Pascal, peut imaginer nettement ce que serait ce monde renfermé dans la cent millième partie d'un grain de pavot? comment il y pourrait retrouver les mêmes proportions de grandeur que celles qui, dans le monde réel, distinguent le soleil d'un ver luisant, les mêmes différences de vitesse entre un boulet lancé par un canon, et l'allure d'une tortue? Comment on pourrait concevoir, dans ce microcosme, des batailles comme celle d'Arbelles, où le vaincu avait deux cent mille chevaux et huit cent mille fantassins, sans compter les chariots? Bayle trouve que cette argumentation de Méré ressemble plutôt à une plaisanterie qu'à un raisonnement. Et pourtant la plaisanterie n'est-elle pas quelquefois la meilleure des réfutations? Méré n'a pas tort de répondre à Pascal que les raisonnements du géomètre sur l'infini dans les dimensions linéaires, n'ont rien à voir avec la vie, et que du même coup l'esprit géométrique est dangereux pour les spéculations morales. Dans ses rêveries de moraliste scientifique, Pascal imagine des choses qu'il n'a pas contrôlées, qu'il suppose donc sans les prouver, et que j'ai le droit de repousser provisoirement au nom du bon sens, ce bon sens qui est du reste le meilleur criterium des doctrines morales. Qu'un Pasteur me révèle réellement une merveille inconnue jusqu'à lui, des micro-organismes dont il prouve l'existence et dont il démontre l'utilité possible, j'admire, et je m'incline ; je souris comme Méré, quand Pascal, me promenant d'humeurs en gouttes, et de gouttes en vapeurs, veut me faire voir dans la patte d'un ciron un univers vivant où je retrouverais un nouvel infini de

petitesse. C'est bien là s'enliser dans la science, ainsi que Méré le reproche à Pascal. Si l'influence du chevalier n'a pas été omnipotente sur l'auteur des *Pensées*, si elle n'a pas été assez forte pour lui faire sacrifier le système que Pascal développe dans le morceau des deux infinis, elle a été pourtant bien puissante, puisque, s'il fallait en croire le P. Daniel, ce serait Méré qui aurait engagé l'auteur des *Provinciales* à transporter la querelle du domaine de la grâce sur le terrain de la morale ; puisque, assurément, dans sa lettre à Pascal, Méré lui conseille nettement de renoncer à ses études scientifiques sur les lois du monde sensible, du monde matériel : « Il y en a un autre invisible, et c'est dans celui-là que vous pouvez atteindre à la plus haute science. » Les termes mystérieux de ce conseil ne doivent pas nous faire supposer que l'épicurien et sceptique Méré pousse Pascal à se tourner immédiatement vers les études religieuses ; il se contente de préconiser ces sciences morales, où l'esprit de finesse, naturel à Pascal, aiguisé encore par sa vie mondaine, lui permettra de faire de nouvelles découvertes.

De ses conversations avec Méré, avec Miton, le type de l'honnête homme, ainsi que l'on disait au XVIIe siècle, de l'homme du monde, comme nous dirions maintenant, nous n'avons plus que des échos un peu lointains, mais qui, grâce au don de concentration que possédait Pascal entre tant d'autres, ont gardé une précision telle, que nous retrouvons aisément tout le thème qui dut être développé entre ces interlocuteurs, si différents d'esprit, et qui mettaient l'idéal de leur vie dans des voies si diverses. Quand Pascal nous dit : « Miton voit bien que la nature est corrompue, et que les hommes sont contraires à l'honnêteté ; mais il ne sait pas pourquoi ils

ne peuvent pas voler plus haut, » n'avons-nous pas là, en raccourci, toute une discussion entre Miton-Philinte et Pascal-Alceste ?

PASCAL

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile :
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

MITON

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

C'est justement ce flegme raisonneur de Miton qui met Pascal si fort en colère : « Reprocher à Miton de ne pas se remuer, quand Dieu le reprochera. » Pascal essaye de trouver chez son souple adversaire le défaut de la cuirasse ; et l'autre se dérobe, avec bonne grâce. En face du parfait chrétien, le parfait mondain prétend bien n'être pas coupable de toutes les énormités dont on l'accuse ; et Pascal s'acharne dans la discussion, avec une insistance qui doit sembler un peu lourde à Méré : « Le moi est haïssable ; vous, Miton, vous le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable. — Point, car en agissant, comme nous le faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr. — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le MOI que le déplaisir qui nous en revient. Mais

si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours. En un mot, le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre du tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir : car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice : et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui haïssent l'injustice ; vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi ; et ainsi vous demeurez injuste, et ne pouvez plaire qu'aux injustes. »

Voilà, même encore dans les *Pensées*, la trace de ces conversations mondaines ; elles parurent si intéressantes à Pascal, qu'il en gardait le souvenir dans sa vie janséniste, quelque dix ans après. Je me suis laissé aller au plaisir de développer un peu longuement ce point, ce moment de la vie mondaine chez Pascal, d'abord parce qu'il est peu connu, Port-Royal et la famille ayant tiré un voile sur ces années d'erreur ; ensuite, parce que c'est une des époques capitales de la vie de Pascal, où, avant la transformation définitive, il évolue encore ; enfin, parce que c'est avec une espèce de sympathie profonde et respectueuse pour ce douloureux génie, que nous aimons à nous arrêter un instant avec lui, à cette étape de sa vie où, tout en restant un croyant ferme, un chrétien pratiquant, Pascal échappe au cauchemar janséniste, où il connaît les joies paisibles de l'activité intellectuelle, où son histoire, toujours austère, semble presque tourner au roman, où, comme l'a dit le poète, sa vie a connu l'illusion de l'amour :

Elle eut sa fleur aussi ; c'était un lis candide
Qui tendait aux rayons naissants du jour splendide,

Comme une blanche coupe, un pur calice ouvert ;
L'Aurore lui prêtait son charme et son prestige,
Et lui ne demandait qu'à balancer sa tige
Et verser ses parfums sur le vallon désert.
Oui, l'amour a fleuri dans cette vie austère,
L'amour humain, Pascal ; ton cœur a touché terre.
Toi qu'appelait d'en haut la voix du Dieu jaloux,
Comment ! te voilà pris au piège d'un sourire,
Et devant la Beauté qui t'engage et t'attire,
Comme un simple mortel, tu tombes à genoux !
Quelle était cette femme, assez noble, assez belle,
Pour soumettre à son joug ce cœur fier et rebelle?
Les hommes ici-bas jamais ne le sauront.
L'image fugitive à peine se dessine ;
C'est un fantôme, une ombre, et la forme divine,
En passant devant nous, garde son voile au front.

En effet, on ne saura peut-être jamais le nom de la femme que Pascal a aimée, et ce n'est du reste que d'un intérêt secondaire ; mais que Pascal ait aimé, c'est là l'important, et l'on n'en saurait plus douter après la discussion sur ce sujet, entre MM. Gazier, Havet et Janet, dans la *Revue Bleue* de 1877. N'avons-nous pas même un document pour l'histoire de ce roman dans le *Discours sur les Passions de l'Amour?* Toutes les probabilités sont pour que ce Discours ait été réellement écrit par Pascal, mais on n'en a pas une certitude absolue. Aussi n'en citerai-je rien, malgré l'intérêt de l'ensemble et de certains détails, malgré l'intérêt supérieur encore qu'il devrait à la signature de Pascal, s'il était authentique. Même en admettant que ce Discours soit de lui, qu'il constitue une confession personnelle, et non une étude abstraite, il faudrait simplement en conclure, avec M. Sully-Prudhomme, que nous ne devons pas pour cela modifier notre impression générale sur Pascal, ni convertir ce qu'on peut appeler sa vie mondaine en une

existence galante. Pascal a aimé, et cela suffit pour nous, qui cherchons surtout à établir une biographie psychologique. Aucun des mouvements de l'âme humaine ne lui a été inconnu ; mais la passion elle-même n'a pu être chez lui que noble et grave. Ce que nous appelons vie mondaine chez Pascal, ce qui semble chez lui divertissement et même déréglement, paraîtrait peut-être, chez un véritable mondain, recueillement, retraite, austérité. En effet, au moment où nous le voyons mêlé au brillant entourage du duc de Roannez, quel est l'auteur dont il aime à parler, dont Méré lui reproche d'admirer l'esprit et l'éloquence ? C'est Du Vair, celui que M. Faguet a nommé le Bossuet du XVIe siècle, et qui, de fait, était un véritable stoïcien catholique, Du Vair dont il serait bon qu'on étudiât l'influence profonde sur Pascal, puisque ce moraliste, presque inconnu maintenant, a su parler avec une grandeur qui annonce Pascal, disant par exemple dans un discours d'ouverture du Parlement d'Aix : « L'homme à la vérité est le plus excellent de tous les ouvrages de Dieu, et comme un abrégé de toutes ses autres merveilles. Mais qui le considérera à part, en solitude, et destitué du secours des autres, trouvera que c'est la plus misérable et chétive créature qui soit au monde, et qui à peine se peut maintenir un seul jour en son être, et se défendre des nécessités, périls et calamités auxquels il est sujet. » Pascal, admirateur de Du Vair, ne s'écarte pas du catholicisme, même dans sa période mondaine. Mais on voit combien il paraît loin encore du jansénisme. Il le prouve bien nettement par l'opposition marquée qu'il fait à la vocation religieuse de sa sœur Jacqueline, par le refus où il s'obstine de lui laisser

prendre sur la fortune restée indivise entre eux, une dot convenable pour entrer à Port-Royal. La résolution bien arrêtée de Jacqueline est plus forte que ces oppositions; le 3 janvier 1652, elle annonce son départ à Mme Périer, qui est venue retrouver son frère et sa sœur dans la maison où leur père est mort ; elle la prie de prévenir Blaise, qui se retire dans sa chambre, plein de chagrin. Le lendemain matin Jacqueline quitte la maison de famille sans voir personne. Le 7 mars de la même année, elle somme son frère de venir assister à sa prise de voile. Désormais, pour cette âme ardente et passionnée, il n'y a plus, en dehors de la préoccupation personnelle de son salut, qu'un désir : amener son frère à cette vie religieuse où il l'avait poussée la première, convertir celui qui l'avait convertie : « Comme mon frère la voyait souvent, dit Mme Périer, elle lui en parlait souvent aussi ; et enfin, elle le fit avec tant de force et de douceur, qu'elle lui persuada ce qu'il lui avait persuadé le premier, de quitter absolument le monde ; en sorte qu'il se résolut de quitter tout à fait les conversations du monde, et de retrancher toutes les inutilités de la vie, au péril même de sa santé, parce qu'il crut que le salut était préférable à toutes choses. » Au moment où Pascal s'apprêtait à renoncer au monde pour se consacrer entièrement à Dieu, où il éprouvait déjà le dégoût du siècle, sans goûter entièrement la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui, eut lieu le fameux accident du pont de Neuilly. Port-Royal en a peut-être exagéré l'influence sur l'esprit de Pascal, pour transformer en un fait providentiel un simple accident. Le *Recueil d'Utrecht* nous raconte qu'un jour de fête Pascal, était allé, selon son habitude, faire une promenade au pont

de Neuilly, dans un carrosse à quatre ou à six chevaux : les deux chevaux de flèche prennent le mors aux dents, et se précipitent dans le fleuve ; les traits se rompent : la voiture n'est pas entraînée. Pascal, sauvé d'une façon aussi inopinée, dut faire plus d'une réflexion sur la brièveté de la vie, sur les morts subites et sans préparation. A une âme déjà ébranlée, il suffit d'un léger choc pour la décider tout à fait. L'accident est du 8 novembre 1654 ; quinze jours après éclate la crise morale qui décide de l'entrée de Pascal dans le monde janséniste. Après sa mort, on trouva, cousu dans la doublure de son habit, un écrit fait en double, sur parchemin et sur papier, où Pascal avait voulu garder pour lui-même le témoignage matériel d'une nuit d'extase ; pendant deux heures, il éprouve la certitude, la joie et la paix. Sur cet écrit, qu'il décousait et recousait pieusement chaque fois qu'il se faisait faire un nouvel habit, en dessous d'une croix entourée de rayons, on lit cette prière enflammée : « L'an de grâce 1654, lundi, 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au martyrologe, veille de saint Chrysogone, martyr, et autres, depuis environ dix heures et demie du soir, jusques environ minuit et demi, feu. Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants. Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. Dieu de Jésus-Christ. *Deum meum et Deum vestrum*. « Ton Dieu sera mon « Dieu. » Oubli du monde et de tout, hormis Dieu. Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile. Grandeur de l'âme humaine. « Père juste, le monde ne « t'a point connu, mais je t'ai connu. » Joie, joie, joie, pleurs de joie. Je m'en suis séparé. *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ*. Mon Dieu, me quitterez-vous? Que

je n'en sois pas séparé éternellement. « Cette est la « vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et « celui que tu as envoyé. Jésus-Christ. » Jésus-Christ. Jésus-Christ. Je m'en suis séparé. Que je n'en sois jamais séparé. Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile. Renonciation totale et douce. » On n'est pas très sûr de l'authenticité des deux lignes finales : « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur. Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. *Non obliviscar sermones tuos. Amen.* » A coup sûr, ces mots, « soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur », contiennent bien le programme moral que Pascal va essayer de suivre dorénavant.

DEUXIÈME PARTIE

PASCAL ET PORT-ROYAL

CHAPITRE I

L'INFLUENCE DU MILIEU

Grâce à ses fréquentes visites à Port-Royal, Pasca allait se trouver dans son véritable élément, dans un milieu propre à développer certaines tendances de son esprit, à satisfaire son ardent amour de la logique, à le forcer à aller lui-même jusqu'au bout de sa pensée. Il y entre de plain-pied, trouvant à son arrivée M. de Saci pour lui prêter le collet, comme on disait entre jansénistes, et causer avec lui.

L'Entretien de Pascal avec M. de Saci, qu'on le lise dans l'édition Havet, ou dans le nouveau texte que M. Gazier en a donné en 1895 dans la *Revue d'Histoire littéraire*, cet Entretien ne peut plus être considéré comme la clef des *Pensées*, puisqu'il date de 1654, à un moment où Pascal n'a pas encore été amené à s'occuper un peu de théologie, et beaucoup de controverse; où le caractère janséniste n'a pas encore mis sur lui son empreinte. Cet entretien si curieux, si précieux, est

pour Pascal un point de départ, et non pas un point d'arrivée.

Il contient comme le nœud de sa vie spirituelle : c'est le testament du philosophe chrétien passant en revue ses idées, avant de leur dire adieu, et c'est aussi, pour ainsi dire, les vœux que va prononcer le nouveau port-royaliste. Il revient une dernière fois sur ses lectures profanes, et, avec cette originalité géniale qui est sa marque propre en tout, qu'il s'agisse d'un détail minime ou d'une découverte de premier ordre, Pascal songe à ce que nul penseur avant lui n'avait osé (1) : il se demande si, en choquant l'un contre l'autre les deux systèmes les plus puissants qu'ait enfantés l'esprit humain, on ne pourra pas, de leur ruine réciproque, tirer quelque profit pour un catéchumène. Tous les coups que se portent Épictète et Montaigne dans le combat où Pascal les engage, profiteront en fin de compte à la religion, qui seule peut expliquer le mystère de la nature humaine : « Il me semble que la source des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création; de sorte que l'un, remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, a traité la nature comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe; au lieu que l'autre, éprouvant la misère présente et ignorant la première dignité, traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable, ce qui le précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ainsi, ces deux états, qu'il fallait connaître

(1) Il y a en effet des différences capitales entre le système de Pascal et celui de Lamothe-Levayer. Cf. Jacques Denis, *Sceptiques ou Libertins de la première moitié du XVII*e *siècle*, p. 49 et suiv.

ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, d'orgueil ou de paresse, où sont infailliblement tous les hommes avant la grâce, puisque s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité... C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que l'un, connaissant les devoirs de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et que l'autre, connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté ; d'où il semble que, puisque l'un est la vérité, l'autre l'erreur, l'on formerait en les alliant une morale parfaite. Mais, au lieu de cette paix, il ne resterait de leurs assemblages qu'une guerre et qu'une destruction générale : car l'un établissant la certitude et l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme et l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que la fausseté l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leur défaut, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Évangile. » En écoutant cet ingénieux paradoxe qui tendrait à faire sortir la religion de la philosophie, M. de Saci croit rêver : il plaint cet homme qui, devant lui, se pique, se déchire aux épines de son opinion ; mais c'est le dernier effort de Pascal pour tirer de la pensée purement humaine quelque chose d'utile. Comme il le propose à M. de Saci, Pascal va détourner ses yeux des lumières qui ne lui viendront pas de son directeur : il renonce à Montaigne, à ses pompes et à ses œuvres. De son admiration première pour l'auteur des *Essais*, à la haine qu'il finit par concevoir pour cet ancien maître de sa pensée, il y a un état d'âme particulier que j'expliquerai par cette comparaison :

Au pied d'une montagne, dans une vallée humide et grasse, vivent, livrés à la vie animale, les hommes charnels. Par dédain pour cette existence brutale, voici qu'une petite troupe se détache, et commence à gravir les hauteurs, cherchant un air plus pur, un horizon plus large, voulant gravir jusqu'à la vérité. Arrivés dans la région des prairies, des sources et des bois, quelques pèlerins s'arrêtent en souriant, et déclarent que cet effort leur suffit : ils se trouvent à une élévation suffisante au-dessus des fanges d'en bas. Ils ne veulent pas se fatiguer à grimper jusqu'à un sommet peut-être inaccessible, où peut-être on trouverait une déception, car voilà la région des nuages qui va commencer, et l'on ne verra plus rien. Alors les esprits qui cherchent la certitude reprennent l'ascension ; quelques-uns s'égarent dans le brouillard, et s'y trouvent fort bien : il y a là de curieux effets d'illusion, et leur imagination peut créer à plaisir des formes dans cette brume : ce sont les philosophes. Réduits à un petit nombre, les dogmatiques tentent un effort énergique, suprême, pour trouver sur la cime, dégagée des nuées, la lumière rayonnante. Dans cette montée dernière, il y a quelquefois des accidents : quelquefois aussi du faîte rêvé, redescendent les vainqueurs qui, la figure radieuse, disent à ceux qui furent moins forts et moins confiants : nous avons vu la lumière ! Ils traversent la région des nuages, sachant qu'ils perdraient leur temps s'ils cherchaient à convaincre ceux qui aiment les mirages de la brume. Ils dépassent aussi la région des prairies élevées, où se sont confortablement installés les libertins qui ne veulent ni monter ni redescendre. Ils continuent leur route pour aller retrouver les charnels, qui se laisseront plus facilement persuader. — Et c'est peut-être alors

ce que rêve Pascal, songeant à l'*Apologie* qu'il écrira dans la suite ; mais il n'a plus que du mépris pour ces sceptiques qui avaient fait avec lui une partie du chemin vers la vie pure.

Si l'on peut admettre que Pascal projette une démonstration du catholicisme au moment de l'Entretien, c'est-à-dire vers 1654, il ne faut pas oublier qu'il écrira les *Pensées* du milieu de 1657 jusqu'à sa mort ; que ces huit années, de 1654 à 1662, ont pu et dû modifier son projet, puisqu'elles ont profondément altéré un esprit toujours très attentif à se tenir au courant des événements, et qui de plus, malgré l'autonomie du génie, n'a pas pu ne pas subir l'influence du milieu de Port-Royal, cet extraordinaire microcosme où se sont développées les passions les plus hautes et les plus emportées, depuis le renoncement absolu jusqu'aux vanités de l'esprit de corps, les servitudes et les grandeurs de la pensée embrigadée, l'humilité sans réserves devant Dieu, l'orgueil sans limites devant toutes les autres puissances.

Cette cité mystique dont Pascal va devenir le défenseur plutôt que le véritable citoyen, n'est pas faite pour calmer son génie troublé, pour élever son esprit jusqu'à la méditation sereine. Jurieu, qui n'est pourtant pas un modèle de douceur évangélique, reproche aux port-royalistes de se croire tout permis contre leurs adversaires, de venger leurs injures personnelles sous prétexte de défendre Dieu outragé : de tous les saints, dit-il, il n'y en a jamais eu de plus désespérément vindicatifs que les jansénistes. L'*odium theologicum* sévit à Port-Royal, aussi bien qu'au Gésu, concentré contre un seul ordre, les Jésuites. Ce n'est pas impunément que Pascal respire l'air de cette maison : certes, on y met en usage presque toutes les vertus chrétiennes ;

on tâche même d'atteindre à la charité. Certes, chacun essaie, suivant la formule consacrée, de dépouiller le vieil homme, de mépriser toutes les petitesses humaines, de ne vivre que pour la vie future, et de mourir au monde. Pourtant les solitaires n'ont pas si bien dépouillé le vieil homme, qu'ils n'aient gardé une dernière trace de la misère humaine : ces chrétiens, qui veulent réaliser la perfection religieuse, ont une imperfection ; l'armure de ces soldats du Christ a un défaut : ils écrivent beaucoup, ils écrivent trop, et dans leurs livres, on trouve souvent ceci : ils se laissent glisser insensiblement de l'amour de la vérité à la haine de ceux qui sont dans l'erreur, de l'admiration pour Jansénius à l'exécration pour Loyola. Ils sont en proie à une idée fixe : ils sont hantés par leur horreur des jésuites. C'est l'erreur de ces excellents esprits, c'est leur caractère propre, et comme la marque de fabrique des produits de Port-Royal. Quelqu'un qui les a pratiqués prétend que même dans leurs conversations particulières il est toujours question des jésuites, et qu'ils n'en parlent jamais *que la gorge ne leur enfle*. Si l'on conteste le propos d'un adversaire, il faut bien accepter comme un document irrécusable les lettres de Racine à Nicole et à ses défenseurs : Racine joue là un peu le rôle de l'enfant terrible qui va nous révéler les petites misères de la famille janséniste : « Croyez-moi, leur dit-il, en mot de la fin, retournez aux jésuites : ce sont là vos ennemis naturels. »

Je sais bien que les jansénistes ont à se plaindre gravement de leurs adversaires. Le même Racine, une fois rentré dans le giron de Port-Royal, reproche aux jésuites d'attaquer les solitaires par tous les moyens, même par des caricatures, où l'on aperçoit Jansénius,

en habits pontificaux, avec des ailes de démon, foudroyé par le Pape, ou encore par des comédies, jouées dans leur collège de Paris, où l'on voit le même Jansénius enlevé par des diables; ils répandent enfin le bruit que, dans un sabbat, Arnauld a prononcé un discours dont le diable a été très content.

Certainement il est dur d'apprendre que des frères ennemis prient la Vierge d'obtenir que les jansénistes, s'ils persévèrent dans leur erreur sur la grâce, soient seuls exclus de la rédemption. Lorsqu'on annonce que Saci va sortir de la Bastille, qui va supplier le roi de rapporter l'ordre d'élargissement? Son confesseur, à qui, dit Fontaine, « il convenait si peu d'être du nombre de ceux dont le prophète dit que la bouche est un sépulcre qui ne s'ouvre que pour exhaler une odeur de mort, et pour engloutir les vivants. » Et le même Fontaine prétend que si la Société veut garder M. de Saci dans cette prison, c'est, on s'en est vanté, pour savoir où le trouver quand on voudra « lui faire sentir un feu plus chaud que le soleil ».

Si le témoignage d'un janséniste peut paraître suspect, on en croira plus naturellement les jésuites eux-mêmes. Ils tentent contre leurs adversaires ce qui devait paraître le plus odieux à ceux-ci, la persécution du silence. Le P. Chérot nous raconte que la grande préoccupation du P. Paulin, le confesseur du roi, est de faire interdire le séjour et les chaires de Paris à tout prédicateur suspect de favoriser les doctrines de Port-Royal. Ses efforts s'étendent jusqu'à la province, et sont couronnés de succès.

La Société, fière de son érudition, témoigne un certain dédain pour les jansénistes qui consacrent moins le temps aux humanités. C'est par le mépris que les

jésuites procèdent vis-à-vis de leurs adversaires : un Père donne à deux chiens, qui avaient déchiré sa robe, un sobriquet qui leur reste : les deux Jansénistes.

Coups en face, ou par-derrière, piqûres d'épingle ou blessures profondes, tout cela est dur à supporter. Il est plus dur encore d'être obligé de pardonner chrétiennement, même du bout des lèvres. La Mère Angélique donne le bon exemple, n'admet pas qu'on se plaigne des ennemis de Port-Royal, et répète souvent : prions Dieu pour eux et pour nous. — Fontaine, qui pratique ce précepte avec une réelle abondance de cœur par moments, prétend que, dans le for de leur conscience, les solitaires éprouvent une véritable tendresse pour les jésuites. Il est bien difficile de discuter pareille assertion. Mais, si nous ne pouvons juger les sentiments intimes de ces messieurs, nous avons leurs paroles, leurs écrits et leurs actes. Les port-royalistes se soulagent quelquefois de la contrainte qu'ils s'imposent, par un procédé assez bizarre : quiconque discute quelqu'un ou quelque chose de Port-Royal, est un possédé du démon, conscient ou inconscient. Quand on attaque Saint-Cyran, après la conversion de Le Maître, c'est que, dit Fontaine, le démon a ouvert beaucoup de bouches contre lui. Ce procédé de discussion nous paraît maintenant un peu vif : je dois dire qu'il était d'un usage courant au XVIIe siècle : les jansénistes manient cette arme avec une dextérité sans égale. Leur apologiste le plus modéré, Fontaine, causant avec un jésuite, entend distinctement « le sifflement du serpent qui lui parlait par le bon Père, quoique celui-ci ne s'en aperçût pas ». On peut dire, sans exagération, que Port-Royal redoute l'Enfer, ou tout au moins le Purga-

toire, pour ses ennemis, comme revanche de leurs triomphes terrestres.

Ses adversaires ont su mettre en effet le Louvre dans leur jeu. Aussi les jansénistes ne séparent-ils pas, dans leur animadversion, la Société de la royauté, parce qu'en fait elles forment corps contre eux. Nous savons maintenant, grâce au P. Chérot, avec quelle habileté le P. Paulin réussit à mettre Louis XIV du côté de sa Compagnie, à en faire un adversaire personnel et irréconciliable de Port-Royal, ennemi d'autant plus dangereux qu'il ne se déclare pas encore, croissant, écrit son confesseur à Mazarin, en sagesse et en dissimulation. L'œuvre a été prise de haut, indirectement d'abord : c'est par la reine-mère que le religieux agit au début sur l'enfant-roi ; il fait ramasser par des affidés de province toutes les maladresses, tous les petits scandales jansénistes : prédications emportées, exagérations dans la direction des consciences, pénitences ridicules ou publiques, querelles de ménage, tout lui est matière à historiettes dans ses audiences particulières avec la reine, qui les rapporte au roi. Louis XIV est ainsi élevé dans le mépris de ces énergumènes, puis, chose plus grave, dans une aversion absolue pour ces frondeurs de son pouvoir. On a bien soin de lui faire remarquer que ces messieurs sont au mieux avec le cardinal de Retz. Les amis de Port-Royal eux-mêmes sont forcés de reconnaître qu'on a été d'une généreuse imprudence en accueillant les courtisans désabusés ou disgraciés. Arnauld est obligé de se disculper, dans une lettre publique, du bruit qui court qu'il est favorable à Fouquet. Les jansénistes s'efforcent, tant qu'ils peuvent, de détruire l'effet de ces rumeurs ; ils font assaut de zèle avec les plus bruyants serviteurs du roi Ils vont

même un peu trop loin, comme il arrive aux enthousiasmes suspectés : ils prétendent que, pendant la Fronde, les ecclésiastiques qui tiennent pour eux ont toujours refusé l'absolution aux ennemis du roi ; pouvaient-ils faire plus ? Et comment ose-t-on, après cela, animer Louis XIV contre eux ? Arnauld écrit directement au roi pour protester contre ceux qui tâchent « de faire peur de trois ou quatre écrivains de Port-Royal à un prince qui fait trembler toute l'Europe ».

Si, malgré tous ces appels faits à la reconnaissance ou à l'orgueil du roi, l'orage éclate, la conduite de Port-Royal devient plus édifiante que jamais, en apparence tout au moins : dans le coup qui les frappe, ils ne veulent voir que l'intention, qui est bonne chez le roi, « le désir louable, dit Fontaine, qu'il a de maintenir la pureté de la foi. » En fait, c'est bien Louis XIV qui porte au parti janséniste les coups les plus sensibles : c'est lui qui, à la demande du P. Paulin, presse Rome de censurer les cinq propositions tirées de l'*Augustinus*. Stylé par son confesseur, animé par un instinct sûr qui lui fait deviner chez les port-royalistes cet esprit de rébellion qui paraît incontestable à des critiques désintéressés comme H. de Balzac et Renan, le roi n'aime pas Port-Royal, qui le lui rend bien au fond. Si la maison témoigne un zèle de commande pour la personne même de Louis XIV, elle se soulage en attaquant le Louvre avec une sorte d'emportement. Les jansénistes se défient de l'entourage du roi, parce qu'on y prête trop facilement l'oreille aux calomnies ; parce que, suivant Racine qui la connaissait bien, la Cour suppose volontiers le mal surtout chez ceux qui la blessent par le contraste de leur vie réglée et de leur morale austère. Port-Royal juge la Cour de haut, avec un mépris trans-

cendant : il suffit de lire dans Besongne le chapitre intitulé « Condescendance de M. de Saint-Cyran envers la Cour », pour en avoir la preuve : c'est d'un dédain souverain. Le ton change lorsque les circonstances s'aggravent : quand le démon ne sait plus qu'inventer pour lutter contre la foi, il use de la force ouvertement : il emploie l'autorité de la Cour, qui est toujours, dit Fontaine, sa dernière ressource ; voilà le Louvre transformé par les jansénistes en *ultima ratio* du diable.

Pascal ne peut donc pas apprendre de ses nouveaux amis le respect des pouvoirs, surtout de la puissance ecclésiastique. Lorsque M. de Harlai, archevêque de Paris, chasse, le 17 mai 1679, de Port-Royal-des-Champs, les novices et les solitaires, comment M. de Saci juge-t-il l'événement? « avec une humilité qui venait du fond du cœur », dit Fontaine. Certes il aurait été très flatté si Dieu lui avait envoyé un ange pour lui enjoindre de quitter Port-Royal : au lieu d'un ange, Dieu s'est contenté d'un archevêque. M. de Saci respectera donc, en cet archevêque, Dieu lui-même ; et pourquoi ? « Lorsque les rois, dit M. de Saci, envoient des lettres de cachet par quelque valet de pied, c'est le roi que l'on honore et à qui l'on obéit, et non à ce valet de pied qui apporte l'ordre. » Après l'ironie, la vengeance, la vengeance comme Port-Royal la comprend et la pratique, de compte à demi avec Dieu : les jésuites ne peuvent plus se plaindre d'être présentés comme des suppôts du diable sur cette terre, car ils sont mis en fort bonne compagnie : quand on offre à M. de Saci de le faire sortir de la Bastille s'il consent à signer, il rejette avec force, dit Fontaine, « cette tentation où le démon avait trouvé le secret de lui parler par son évêque. » Et cela n'est pas un mot malheureux, un

lapsus, c'est une théorie soutenue plus d'une fois : Port-Royal aime à opposer la conduite de Gondi comme archevêque de Paris à celle de ses successeurs, dans leurs rapports avec le jansénisme : ceux-ci, il les représente rendant compte à Dieu des torts qu'ils ont eus, « et dont ils voient encore les suites, parce qu'ils n'y ont pas remédié. »

Port-Royal professe un certain dédain pour la hiérarchie ecclésiastique, une froideur glaciale pour la papauté. Sans rendre, comme l'a fait l'abbé Maynard, les contemporains et amis de Pascal responsables du schisme de 1790, on peut reconnaître que leur attitude vis-à-vis de Rome a quelque chose de singulier dès le XVIIe siècle. Pour Racine (avant la réconciliation, bien entendu), la caractéristique de Port-Royal, c'est une certaine familiarité dans la façon dont on y traite le Pape. Celui dont on parle le plus souvent dans la maison, c'est le pape Honorius, qui, d'après les port-royalistes, aurait été surpris par les monothélites. Pour le Pape régnant, Port-Royal ne lui refuse pas, le cas échéant, une demi-génuflexion, mais il parle surtout des bornes de son autorité. L'infaillibilité du Pape n'est pas reconnue par tous les jansénistes, notamment par le meilleur ami de Pascal, par Domat. L'excommunication même ne fait pas également trembler toutes les religieuses. N'est-ce qu'une opinion personnelle, ou ne serait-ce pas la doctrine même du couvent, que nous trouvons dans une lettre de Jacqueline Pascal à la Sœur Angélique de Saint-Jean : « Peut-être on nous retranchera de l'Église? Mais qui ne sait que personne n'en peut être retranché malgré soi, et que, l'esprit de Jésus-Christ étant le lien qui unit ses membres à lui et entre eux, nous pouvons bien être privés des marques,

mais non jamais de l'effet de cette union, tant que nous conserverons la charité? » On craint le schisme moins avec « l'Église de la terre » qu'avec « l'Église du ciel ». Portant dans les affaires de la conscience les procédés de la chicane, Port-Royal est toujours prêt à en appeler de Rome à Jésus. Un jour, l'archevêque de Paris refuse de laisser célébrer la messe pour une religieuse au lit de mort, et ne permet pas qu'on lui administre les derniers sacrements : elle meurt; le couvent charge la défunte de représenter l'Ordre entier au tribunal de Jésus-Christ; on met entre les mains du cadavre ce billet qui semble à Racine une « belle procuration » : — *Dites à Jésus-Christ : Seigneur, il est temps que vous agissiez. Ils ont dissipé votre loi.*

S'ils ont contre eux toute la chrétienté, ces messieurs sont bien convaincus qu'ils ont Dieu pour eux. Aussi éprouvent-ils pour le reste du monde une pitié très spéciale, d'une aristocratie spirituelle : un curé, devenu janséniste, ouvre les yeux tout à coup sur l'impureté de son troupeau ; quand il le voit réuni autour de lui, le dimanche, dans son église, il éprouve une sorte de stupeur : — Qu'est-ce que la plupart des assemblées des chrétiens, s'écrie-t-il, sinon la réunion de tous les vices, *sentina vitiorum?* — Aussi faut-il s'évader de ce bourbier au plus vite. Quant à guérir ces malheureux, c'est un soin que Port-Royal laisse au clergé. Le jansénisme ne fait de conversions pour ainsi dire qu'au second degré : quand l'Église a amené un incrédule à croire, c'est une conquête chrétienne, mais ce n'est pas une conversion au sens où l'entend Port-Royal. Qu'un catholique déjà convaincu devienne janséniste, voilà une véritable conversion. Ces élus sont peu nombreux, mais les solitaires peuvent s'en consoler, en

trouvant que c'est une *figure* de ce qui nous attend au ciel. Port-Royal est sur terre une image du Paradis désert que ces messieurs imaginent là-haut. Fontaine n'hésite pas à le proclamer « la plus sainte maison qui fut peut-être dans l'Église ». L'esprit de corps sévit à Port-Royal, sous la forme d'une admiration intense pour tout ce qui touche au parti. En apparence, sans doute, on ne pourra leur reprocher de dire

Que nul n'aura d'esprit, hors eux et leurs amis,

car ils sont très complimenteurs. M. de Saci donne l'exemple, lui qui admire tout de parti pris, jusqu'à la *Pucelle* de Chapelain. Mais les port-royalistes, à côté de cette politesse générale, ont une façon spéciale de parler des ouvrages de leurs partisans, même au point de vue profane, qui touche à la vanité d'auteur. Les ouvrages d'Arnauld, si peu lus maintenant, *éclairent*, disent-ils, tout le siècle. Saint-Cyran est mis sans balancer très haut au-dessus de Richelieu. Quelquefois même les solitaires ne laissent pas à leurs amis le soin de pousser leur éloge jusqu'à l'hyperbole. Le Maître, renonçant au barreau pour se mettre sous la direction de Saint-Cyran, trouve que sa conversion était aussi difficile que l'abdication d'un roi : ce prodige lui semble même présenter quelque chose de miraculeux. Il n'hésite pas à déclarer à Fontaine, qui s'empresse d'en prendre note, que ce miracle « est plus grand et plus rare que celui de rendre la vue aux aveugles et la parole aux muets ». Ces messieurs passent, tout au moins dans leur milieu, pour des temples vivants, séjours du Saint-Esprit. On a, dans le monde janséniste, une façon spéciale de prononcer ce mot : *Monsieur !* Ils disent : *Monsieur* Arnauld,

Monsieur Le Maître, comme les catholiques disent : *saint* Pierre, ou *saint* Paul. C'est la canonisation janséniste. Ces nouveaux saints font même des miracles. Port-Royal vit dans une sorte d'atmosphère miraculeuse : ses habitants cherchent des miracles partout. Les pures rencontres du hasard deviennent la trace manifeste du doigt de Dieu : Saint-Cyran, enfermé à Vincennes par Richelieu, apprend que le ministre vient de mourir le 4 décembre : il y voit une marque spéciale de la protection de Dieu sur lui-même, car c'est ce jour-là que l'on célèbre la fête de saint Cyran. Dieu, si nous en croyons les port-royalistes, les comble de ses miracles même dans le détail de la vie domestique : Fontaine nous apprend que c'est la Providence qui se charge de placer à la maison des Champs tous les gens de service, jardiniers, menuisiers, serruriers, vitriers, cordonniers, jusqu'aux portiers et charretiers. Il faut lire encore dans Besongne « le miracle des pièces de cinq sols converties en demi-louis, et celui appelé de la farine » ; les différents chroniqueurs de Port-Royal nous rapportent nombre de faits analogues. Encore prétendent-ils ne pas les connaître tous, à cause du soin avec lequel les religieuses font le silence sur toutes ces merveilles. On peut concevoir quelque orgueil, quand la Providence s'intéresse à vous d'une façon aussi particulière et aussi constante : on ne s'en fait pas faute à Port-Royal. On pourrait dire des solitaires ce que l'archevêque de Paris disait des religieuses : ils sont purs comme des anges, et orgueilleux comme des démons.

La vraie caractéristique de ce milieu extraordinaire n'est pas encore là. Je la trouve surtout dans le plus épouvantable régime que l'on ait jamais inventé

pour torturer la pauvre machine humaine, corps et âme. Réfugiés dans leur Port-Royal comme dans l'asile suprême de la vertu, ils jettent sur la vie humaine un regard épouvanté, et voici, peint par un solitaire relativement modéré, Nicole, dans son traité *De la Crainte de Dieu*, le tableau sinistre de ce qu'on aperçoit du haut des murailles de la forteresse janséniste : « Le monde entier est un lieu de supplices, où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la justice de Dieu ; et si nous voulons nous le représenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste, plein de tous les instruments de la cruauté des hommes, et rempli, d'une part de bourreaux, et de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Représentons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces misérables, qu'ils les tourmentent tous, et qu'ils en font tous les jours périr un grand nombre par les plus cruels supplices ; qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie ; mais que ceux-ci même, n'en étant pas assurés, ont sujet de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voient souffrir à tous moments à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en distingue. Quelle serait la frayeur de ces misérables ! Et néanmoins la foi nous expose bien un autre spectacle devant les yeux ; car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent et affligent tous les hommes en mille manières, et qui les précipitent presque tous, premièrement dans les crimes, et ensuite dans l'enfer et dans la mort éternelle. »

Pour échapper à ces dangers qui sont le lot de la race humaine, les élus jansénistes pratiquent un régime tellement austère qu'un esprit moderne hésite à le juger.

Bien entendu aucune des petites joies de la vie, même les plus innocentes en apparence, ne pénètre dans la maison. Tout ce qui semble une concession au corps est rigoureusement supprimé : Le Maître, pendant les hivers les plus durs, installe un gros morceau de bois près de sa porte : quand il ne peut plus résister au froid, il prend sa bûche, monte et descend l'escalier, jusqu'à ce qu'il soit réchauffé. On serait tenté de sourire, mais vite on redevient sérieux quand on constate que les port-royalistes se tuent littéralement à force d'austérités. Ce même M. Le Maître fait tout ce qu'il peut pour arriver à un véritable suicide : la seule chose dont s'étonne son historien, Fontaine, ce n'est pas qu'il soit mort si vite, mais bien qu'il ait pu résister si longtemps à des mortifications qui l'épuisent ; et pourtant, il est encore dépassé dans cette voie par M. de Baudri d'Asson : le chroniqueur de Port-Royal représente ce dernier comme faisant la joie des anges par les raffinements de sa pénitence : « On peut dire qu'il s'est tué lui-même, ajoute Fontaine, et quoiqu'il fût fort grand et robuste, il ne laissa pas de venir bientôt à bout de se consumer à la fleur de son âge. » Mêmes efforts chez les religieuses, et mêmes résultats : le peintre attitré de Port-Royal, Philippe de Champaigne, ne nous a pas laissé de portrait plus émouvant que celui de la fille de Robert de Laï, dessiné par Fontaine : sa ferveur religieuse l'a rendue sèche, maigre, décharnée comme un squelette : elle fait peur ; à trente ans elle en paraît quatre-vingt-dix. — Ce mépris du corps va fort loin, et crée un état d'âme très éloigné des convenances habituelles ; on serait tenté de trouver assez singulière une demande que les religieuses adressent le plus naturellement du monde à M. Singlin.

Comme celui-ci avait refusé de laisser ouvrir le corps de M. de Rebours, son ami, dont on voulait envoyer le cœur à Port-Royal-des-Champs, les religieuses lui répondent qu'elles se résignent, dans l'espoir qu'elles seront plus heureuses à l'égard de Singlin lui-même, dans le cas où Dieu les affligerait « jusqu'à joindre ce rude coup à tous les autres ». Cet esprit de prévoyance nous semble s'éloigner du bon sens ordinaire, et la demande nous paraît bien indiscrète. Mais c'est que nous jugeons Port-Royal du dehors, en profanes, et que nous avons devant nous un monde nouveau, qui vit de sa vie propre, d'après des lois surhumaines, ou inhumaines, comme on voudra. Les recherches désintéressées, la curiosité sereine de la science, ne sont plus pour les Saint-Cyran et les Le Maître qu'un piège du démon, une tentation, la plus dangereuse du monde. Les solitaires doivent concentrer leur esprit uniquement sur les deux dogmes les plus terribles, dont Port-Royal a exagéré encore le côté inquiétant : leurs prières quotidiennes, leurs exercices journaliers roulent sur la prédestination et sur le petit nombre des élus.

Au prix de cet effrayant ascétisme, ils n'osent aspirer tout au plus qu'aux flammes du purgatoire, au bienheureux purgatoire, comme dit M. de Saci.

Les solitaires vont de la crainte religieuse jusqu'à la névrose. L'équilibre est rompu : les signes de désordre nerveux apparaissent, ainsi qu'il en arrive forcément chez des êtres humains, qui ne sont ni anges ni bêtes, et qui se soumettent trop longtemps à un système de torture morale, près duquel les différentes Terreurs politiques, où l'on n'a à craindre que pour sa vie ou celle des siens, sont des régimes supportables. On parle quelquefois de la Terreur Blanche, souvent de la Terreur

Rouge : voici maintenant à Port-Royal la Terreur Noire.

L'abbé Maynard, qui trouve un excès pharisaïque dans cet éternel tremblement, cite cette péroraison d'une lettre de Pascal à Mlle de Roannez : « Je finis donc par ces paroles de Job : J'ai toujours craint le Seigneur comme les flots d'une mer furieuse et enflée pour m'engloutir. » C'est le pur esprit de Port-Royal, sur lequel plane un deuil éternel. A distance encore, cette maison nous fait éprouver comme un froid sépulcral. L'hermitage est triste, avoue un des leurs ; mais en revanche, dit-il, les hermites sont remplis d'une sainte joie. — Soit, mais cela dépend du sens que l'on donne aux mots, et cette joie est lugubre, surtout chez ceux qui mènent le troupeau. Saint-Cyran, en sa qualité de directeur ayant charge d'âmes, est dans un continuel et visible tremblement. Singlin conseille à ses pénitents de trembler toujours devant Dieu, et leur recommande l'exemple d'une personne très pure et très sainte qui lui disait en pleurant : La seule pensée que, si je lui suis infidèle, Dieu me regardera avec un visage irrité, me fait mourir. Il comprend que, pour échapper à cette colère, les âmes se précipitent volontairement dans l'enfer. M. de Saci passe sa vie à recueillir, dans saint Augustin et dans l'Écriture, les passages effrayants. Grâce à cette anthologie spéciale, il réalise l'idéal de Saint-Cyran et de Singlin : il est si pénétré de la crainte de Dieu, qu'on le voit dans un perpétuel tremblement. Aussi n'échauffe-t-il guère les âmes : Fontaine avoue que son abord froid glace tous les cœurs. A côté d'eux, Le Maître répand par son exemple un véritable effroi : au sortir d'une maladie où il a pu faire à loisir son examen de conscience, voyant la masse de péchés anciens et nouveaux qu'il doit expier,

il est effrayé et devient effrayant ; un de ses frères va le visiter : « Quand, dit M. Fontaine, il vit M. Le Maître dans cette espèce de tombeau où il était enseveli tout vivant, et dans un air lugubre de pénitence qui l'environnait, il en fut tout saisi. » Lorsque les saints de Port-Royal vivent dans un pareil désespoir, on juge ce que doivent tenter de faire les simples solitaires qui essaient de se régler sur de pareils modèles. Si les cèdres tremblent de la sorte, dit un de leurs dévoués disciples, que deviendront les simples arbrisseaux ? Il y a là comme une émulation de frayeur. C'est à la chapelle surtout que leur effroi redouble. A force de vivre dans de pareilles transes, ils en arrivent à imaginer que cet état est non seulement le lot du chrétien sur la terre, mais encore le partage des élus dans le ciel ; que, au paradis même, on éprouve une terreur plus forte encore qu'ici-bas ; car voici comment Arnauld prétend consoler et rassurer un mourant qui tremble : « La crainte n'est pas seulement le commencement de la sagesse, mais aussi sa perfection : c'est une grande misère que de ne pas craindre. Je ne saurais vous la souhaiter ; et vous ne pourriez point la désirer vous-même, sans renoncer au ciel, où l'on craint en un sens encore plus que sur la terre. » Les port-royalistes poussent si loin la crainte de Dieu, que les mots ordinaires me semblent impuissants à rendre cet état d'âme.

Dans ces organismes usés par un pareil surmenage de la conscience et du cœur, il suffit de la moindre chose pour amener des désordres nerveux ; à chaque instant les solitaires éclatent en sanglots. Ils suivent l'exemple de M. de Saci qui ne peut guère célébrer la messe sans répandre des larmes : son existence à Port-Royal est noyée de pleurs.

Dans toutes ces ténèbres, ne verrons-nous pas se glisser un rayon de lumière ? Sur ce calvaire qu'ils gravissent à genoux, n'y aura-t-il pas pour ces messieurs une station où ils puissent se reposer ? Vinet, qui éprouve une haute sympathie pour Port-Royal, reconnaît qu'on y sait aimer, que l'amour de Dieu est le trait caractéristique de cette maison, le résultat essentiel de tout cet ascétisme. Il faut bien en effet qu'il y ait, au fond, quelque chose de grand dans cet effort, pour que, à distance, dégagées de la poussière du combat, les silhouettes des amis de Pascal paraissent d'une taille surhumaine ; pour que leur mémoire ait conquis le respect même des incrédules. On serait tenté de répéter, comme un jugement définitif sur ces athlètes vaincus, le mot de Mme Elisabeth : « théologie à part, à laquelle je ne comprends rien, c'étaient de bien saintes gens que tous ces solitaires. » Du Port-Royal, tel que nous le font connaître ses divers historiens, se dégage un parfum d'honnêteté religieuse qui explique l'influence de cette maison sur le XVIIe siècle, et surtout sur Pascal.

Cette influence ne saurait être exagérée, quoi qu'en ait dit le chanoine Guthlin, qui montre Pascal échappant, à force de grandeur personnelle, à ce qu'il pouvait y avoir à la fois d'étroit et de tyrannique dans l'école dont il s'était fait l'élève. Sans doute, et nous le verrons plus en détail dans l'étude des *Pensées*, Pascal a réagi en partie contre ce milieu : l'homme de génie transforme toujours, au moins partiellement, ce qu'il s'assimile : seulement Pascal n'a pas réagi en sens inverse du mouvement port-royaliste, pour revenir à la modération du catholicisme : il s'est appuyé sur le jansénisme pour s'élancer plus loin, dans la même direction : il l'a exagéré, en suivant jusqu'au bout ses tendances ; il a suivi

la même voie, mais en allant plus loin que le gros de l'armée janséniste. On peut s'en rendre compte, dès maintenant, en voyant jusqu'où il pousse, dans la pratique de la vie, l'austérité, le renoncement, tels qu'il les voyait pratiquer à côté de lui.

A peine installé dans une cellule de Port-Royal, « traité et logé en prince, dit sa sœur Jacqueline, mais en prince au jugement de saint Bernard », il commence à violenter sa santé de toutes façons. Lui à qui Descartes recommandait de rester fort tard au lit, et de boire force bouillons, il se lève à cinq heures du matin pour suivre tous les offices, et il joint le jeûne à la veille, « pour braver toutes les règles de la médecine, qui lui ont tant défendu l'un et l'autre. » Une année s'est à peine écoulée, que déjà on est obligé de le retenir dans la voie des austérités, où il se précipite avec son impétuosité ordinaire. Sœur Sainte-Euphémie elle-même trouve qu'il va un peu loin : « On m'a congratulée, lui écrit-elle, pour la grande ferveur qui vous élève si fort au-dessus de toutes les matières communes, que vous mettez les balais au rang des meubles superflus... Il est nécessaire que vous soyez, au moins durant quelques mois, aussi propre que vous êtes sale, afin qu'on voie que vous réussissez aussi bien dans l'humble diligence et vigilance sur la personne qui vous sert, que dans l'humble négligence de ce qui vous touche ; et, après cela, il vous sera glorieux, et édifiant aux autres, de vous voir dans l'ordure... » Saint Bernard n'en demande pas tant, ajoute Jacqueline, inquiète peut-être de cet excès de zèle ; et ce n'est qu'un début. Il faut lire la *Vie de Pascal* par Mme Périer, pour voir avec quelle scrupuleuse attention il se refuse tout ce qui pourrait paraître une concession au bien-être ;

il n'admet pas que l'on trouve une saveur quelconque à ce que l'on mange : c'est de la sensualité. Dans son horreur inquiète pour tout ce qui ne se rapporte pas strictement à Dieu, il supprime les choses les plus innocentes. Il a sur la pureté des exigences tellement imprévues, que sa sœur, Mme Périer, très honnête femme, bonne catholique, sévère janséniste, ose à peine parler devant lui, parce qu'il lui révèle, dans ses paroles en apparence les plus pures, des fautes qu'elle n'aurait pas soupçonnées sans cela. Il lui interdit de souffrir les caresses de ses enfants : il lui enjoint de leur en faire perdre l'habitude, parce que « cela ne pouvait que leur nuire » ! Du reste, il est plus sévère encore pour lui-même que pour les autres. On sait que, pour réprimer les quelques mouvements de plaisir ou d'orgueil qui peuvent l'agiter encore, il porte une ceinture de fer, garnie de pointes, directement sur la peau ; pour redoubler la douleur, pour faire entrer ces pointes plus profondément dans sa chair, il se donne de temps en temps des coups de coude. Lui aussi, il abrège son existence, et plus sûrement que les solitaires, car c'est sur un corps déjà endolori par les maladies de sa jeunesse, qu'il exerce ces rigueurs. D'abord des névralgies éclatent, lui enlevant tout sommeil ; puis vient l'affaiblissement progressif. « Voilà comme il a passé cinq ans de sa vie, depuis trente ans jusqu'à trente-cinq, écrit Mme Périer, travaillant sans cesse pour Dieu, pour le prochain et pour lui-même, en tâchant de se perfectionner de plus en plus ;... les quatre années que Dieu lui a données après n'ont été qu'une continuelle langueur. » On voit à quel point Pascal a su pousser l'ascétisme janséniste, et combien il essayait de se rapprocher de l'idéal de vie religieuse que Port-Royal avait

conçu ; combien forte était sur lui l'empreinte de ce système théologique et moral. C'est au plein moment de la ferveur janséniste de Pascal, que Port-Royal fait appel à son talent, pour défendre la maison, et surtout pour attaquer l'ennemi. On comprend aisément que les *Provinciales* n'ont pas dû calmer sa fougue de néophyte.

CHAPITRE II

LES PROVINCIALES

Nous ne parlerons pas longtemps du premier chef-d'œuvre de Pascal, surtout parce qu'il ne reste pour ainsi dire rien de nouveau à trouver sur ce sujet. M. Brunetière lui-même pense qu'il n'y a rien à faire après le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Depuis cette étude, combien d'autres sont encore venues compléter ou rectifier ce premier travail d'ensemble ! C'est bien pour les *Provinciales* que l'on peut répéter avec La Bruyère : tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis deux cent quarante ans qu'il y a des critiques, et qui pensent. Établir la bonne foi de Pascal dans ses citations ? Ce serait transcrire l'édition Havet. Douter de la bonne foi de Pascal ? Ce serait recopier l'édition Maynard. Discuter le fond même de la querelle ? Ce serait s'aventurer sur un terrain bien glissant pour un profane. Les meilleures intentions ne suffisent pas en pareil cas : l'impartialité scientifique de M. Bertrand écrivant là-dessus un article fort original dans la *Revue des Deux-Mondes*, paraît une témérité coupable à Mgr d'Hulst, qui lui répond dans le *Correspondant*. D'autre part, le lecteur aurait le droit de dire qu'il y a dans mon étude une lacune, s'il ne trouvait ici aucun avis autorisé sur le fond même de la querelle.

Pour me conformer à la règle dont j'ai parlé dans l'avant-propos, et pour ne citer, sur tout ce qui touche à la théologie, que l'opinion de théologiens, je rapporterai simplement sur cette question la doctrine de Bossuet, qui est revenu plusieurs fois sur toutes les batailles de Port-Royal, cherchant surtout à rétablir la paix dans la chrétienté, prêchant aux jansénistes la soumission après que l'Église eut parlé. En tout ce qui ne concerne pas le dogme, en tout ce qui est surtout tendance générale dans l'enseignement de la morale, Bossuet condamne les deux partis en présence ; il est revenu plusieurs fois à la charge dans l'*Oraison funèbre de Nicolas Cornet*, prononcée au collège de Navarre en 1663. Ce discours, dont certains détails ont été contestés, est authentique dans son ensemble, d'après le meilleur éditeur des œuvres oratoires de Bossuet, M. l'abbé Lebarq. Aussi en citerai-je quelques passages étendus, pris en différents endroits, sûr d'avoir ainsi la pensée même de Bossuet : « Deux maladies dangereuses, dit-il en commençant, ont affligé en nos jours le corps de l'Église ; il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité, et flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très injustes : ils ne peuvent supporter aucune faiblesse, ils traînent toujours l'enfer après eux, et ne fulminent que des anathèmes. L'ennemi de notre salut se sert également des uns et des autres, employant la facilité de ceux-là pour rendre le vice aimable, et la sévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuse. » Plus loin

encore, il éprouve le besoin de confirmer son arrêt ; d'abord, il condamne sévèrement les adversaires de Pascal : « Certes, je ne vois rien dans le monde qui soit plus à charge à l'Église que ces esprits vainement subtils qui réduisent tout l'Évangile en problèmes..., qui fatiguent les casuistes par des consultations infinies... Mais plus malheureux encore les docteurs indignes de ce nom, qui adhèrent à leurs sentiments, et donnent poids à leur folie. « Ce sont des astres errants », comme parle l'apôtre saint Jude, qui, pour n'être pas assez attachés à la route immuable de la vérité, gauchissent et se détournent au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines. » Puis, avec un visible effort d'impartialité, Bossuet se retourne contre les jansénistes : « Grands hommes, éloquents, hardis, décisifs, esprits forts et lumineux, mais plus capables de pousser les choses à l'extrémité que de tenir le raisonnement sur le penchant, et plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle : tels enfin..., que c'est pour eux une grande grâce de céder entièrement à s'abaisser sous l'autorité suprême de l'Église et du Saint-Siège. »

Si Bossuet fait pencher un des deux plateaux de sa balance, c'est plutôt en faveur des jansénistes, et l'abbé Maynard s'en étonne ; pourtant il ne serait pas difficile d'en trouver la raison : c'est que, sur ce qui ne touche pas au dogme, sur ce qui est surtout une question de degré dans l'ardeur de la piété, Bossuet pense, ou, pour mieux dire, sent comme les port-royalistes : il suffit pour s'en convaincre de lire le sermon qu'il prononce en 1662 sur l'intégrité de la pénitence, sermon où il condamne nettement la pénitence facile, non pas il est vrai chez le confesseur, mais chez le pénitent :

« Par une étrange illusion, au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste, il imagine une autre espèce de conversion, où le mal se change en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice, etc. » On sait du reste quelle était l'admiration de Bossuet pour les *Provinciales*.

Mais si Bossuet, au lieu de se préoccuper du moment présent, avait pu jeter un coup d'œil prophétique sur l'avenir, peut-être eût-il modifié sa pensée : en jugeant, en effet, les *Provinciales* d'après leurs contre-coups politiques, et aussi d'après leur lente infiltration dans la conscience publique, Bossuet eût regretté sans doute la grande querelle entre les jansénistes et les molinistes. Une femme, dont on ne connaît que depuis peu la nature exquise, la fine pénétration dans les choses morales, et la singulière élévation d'esprit, la duchesse de Broglie, reproche à Guizot, dans une lettre du 1er décembre 1837, son impartialité historique, et ajoute : « Pour sortir de la justice impartiale, nous lisons les *Provinciales ;* je ne puis faire à Pascal les mêmes reproches qu'à vous, mais je lui en fais de plus graves. » Pour que la fille de Mme de Staël, élevée dans un milieu philosophique et protestant, parle ainsi, il faut bien que quelque chose l'ait frappée dans Pascal, qu'elle nourrisse contre lui un grief qui puisse être commun au catholicisme et à l'Église réformée : peut-être est-ce en effet le christianisme qui est en jeu dans toute cette affaire. Pendant cette mêlée entre deux partis, les coups acharnés qu'ils se portaient ont plus d'une fois manqué le but et frappé le sentiment religieux en général. Il faut ajouter que la plupart de ces coups qui s'égaraient venaient de Pascal, car les pamphlets des jésuites, moins artistiques, assez

peu lus même à leur apparition, ne le furent plus du tout après la fin de la bataille, tandis que les *Provinciales* continuaient à vivre, grâce en partie à leur valeur artistique, et se lisaient encore au XVIIIe siècle. Il serait intéressant de chercher à établir leur influence sur ce qu'on appelait au XVIIe siècle le libertinage, et, dans le siècle suivant, le philosophisme. Pour moi, tout en me rappelant le danger des formules trop précises sur des idées générales, sur des statistiques impossibles à établir, je me demande si les *Provinciales* n'ont pas fait plus de sceptiques que les *Pensées* n'ont fait de chrétiens.

Du reste, je n'entreprendrai pas de discuter plus longuement les questions fondamentales qui se pòsent dans les *Provinciales*. Sur ce pamphlet de génie chacun a son opinion faite, d'autant plus inébranlable qu'elle est fondée en général sur des questions de sympathie ou de milieu. Par contre, nous serons tous du même avis pour étudier et admirer les *Provinciales* considérées comme une simple œuvre d'art.

L'art dans les Petites Lettres est avant tout un moyen : leur forme artistique est voulue, pour atteindre plus sûrement le but visé. Pascal s'adresse au grand public, aux gens du monde ; il veut leur expliquer clairement une chose obscure : en quoi diffèrent les interprétations de la grâce chez les thomistes, les jansénistes et les molinistes. Le style même devra s'adapter à la fois à la difficulté du sujet et à l'esprit du lecteur. Pascal, le premier, va secouer, comme dit La Bruyère, le joug du latinisme, renoncer à ce français qui semble une lourde traduction du latin, au français qu'écrivent encore Descartes, ou les jésuites, quand ils se risquent à écrire en français. Même le style académique lui paraît déjà

suranné pour la besogne toute moderne qu'il entreprend, et il s'en moque doucement dans la lettre qu'il s'écrit à lui-même, sous le nom de son correspondant, du provincial. Ce qui est plus méritoire encore, Pascal renonce au style janséniste, qui lui paraît probablement un peu empesé. Ce style, dont il fait l'éloge officiel dans sa quinzième lettre, n'a ni mordant ni relief : il ne convient guère à une polémique, et manque totalement d'intérêt pour un lecteur mondain. Il ressemble trop bien à ces jardins de Port-Royal, si austèrement surveillés par M. de Pont-Château, et dont la description faite par le bon Fontaine, est le meilleur jugement sur le style janséniste : « J'admirais avec quel soin il rejetait ce qui n'est propre qu'à flatter les sens. On ne savait là ce que c'était que de cueillir des fleurs ; et d'un seul coup d'œil on remarquait que c'était les jardins des personnes pénitentes, où il ne fallait point chercher d'autres fleurs que les vertus de ceux qui les cultivaient. » Au contraire, Pascal aurait volontiers admis comme épigraphe, sur la forme même de ses lettres, ce mot de saint Augustin qu'il cite dans sa onzième Provinciale : « Qui oserait dire que les catholiques ne doivent écrire qu'avec une froideur de style qui endorme les lecteurs ? » Pour réveiller l'attention du public, il n'est rien que Pascal ne tente. Il s'impose un travail de corrections si patient et si minutieux qu'un écrivain de profession n'y pourrait apporter plus de scrupule. Il est pour lui-même aussi sévère qu'il l'est à l'occasion pour autrui, et corrige ce qui semblait parfait à ses amis. Une seule lettre lui coûte près de trois semaines. Il en recommence quelques-unes jusqu'à sept ou huit fois. La dix-huitième Provinciale est refaite treize fois. Aussi son vocabulaire est-il si pur qu'au bout

de cent ans Voltaire ne peut y découvrir un mot qui ait vieilli. Sans doute, du même coup, Pascal appauvrit la langue. Il en arrive à déclasser des mots qui paraissaient excellents à Montaigne. Mais, en même temps, il distingue dans la langue courante de son temps l'élément le plus durable, avec tant de précision, qu'il n'y a presque pas chez lui de ces mots qui font date, même aujourd'hui. Sa syntaxe aussi est dégagée, claire, nette : à peine pourrait-on signaler quelque phrase où les *qui* et les *que* abondent au point d'obscurcir un instant la pensée.

Sa langue est si simple, que Condorcet lui a reproché de manquer de noblesse, ce qui nous paraît un péché très véniel, même une heureuse faute. C'était peut-être là, même au XVIIe siècle, une des raisons du succès des *Provinciales*, que ce ton cavalier appliqué à des matières graves ; on s'étonnait, on se réjouissait de pouvoir suivre, sans études préalables, sans interprétations, ces discussions que les spécialistes de la Sorbonne, pour se les mieux réserver, faisaient le plus ordinairement en latin. Pascal veut avant tout plaire à son lecteur, pour en venir à ses fins, car, comme il l'a dit autre part, « l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre. »

Aussi n'a-t-il pas craint d'introduire en un sujet si austère, les agréments admis jusqu'à lui uniquement dans les genres purement littéraires et mondains, non pas par amour-propre d'auteur, et pour atteindre la gloire littéraire à laquelle il s'est pourtant montré quelquefois sensible, mais bien pour convaincre le public nouveau qu'il cherchait à réunir autour de ces questions accessibles jusque-là aux seuls initiés : « On m'a demandé, disait-il plus tard, pourquoi j'avais employé un style agréable, railleur, et divertissant. Je réponds que si j'avais écrit

d'un style dogmatique, il n'y aurait eu que les savants qui les auraient lues ; et ceux-là n'en avaient pas besoin, en sachant pour le moins autant que moi là-dessus. Ainsi j'ai cru qu'il fallait écrire d'une manière propre à faire lire mes lettres par les femmes et les gens du monde, afin qu'ils connussent le danger de toutes ces maximes et de toutes ces propositions qui se répandaient alors, et dont on se laissait facilement persuader. »

Ce style a reçu tant d'éloges. que je ne chercherai pas à les renouveler. On ne peut dire plus, ni mieux, que Nisard : « Il y a de tous les styles dans le style de Pascal, parce qu'il y a de tous les hommes dans l'écrivain. Je ferais toucher du doigt dans Pascal des passages qu'on dirait de Bossuet, de Bourdaloue, de La Bruyère ou de Voltaire. Tous les genres d'écrire ont un premier modèle dans cet homme qui ne s'est jamais piqué de la gloire d'écrire. » Tout en souscrivant pleinement à cette admiration, on peut se demander s'il n'y a pas là quelque chose, sinon à reprendre, du moins à ajouter, et si Villemain n'a pas indiqué, plus sobrement, un fait qui nous aidera à mieux comprendre, dans l'auteur des *Provinciales*, l'écrivain, et du même coup l'homme. Dans ses *Discours et Mélanges*, Villemain a remarqué qu'il y avait dans les Petites Lettres une certaine progression dans l'emploi des qualités oratoires ; que la haute éloquence, avec ses mouvements véhéments et passionnés, se rencontre plutôt dans les dernières Provinciales que dans les premières. C'est de ce côté que nous allons chercher un point de vue peut-être nouveau.

En étudiant la forme des *Provinciales*, dans l'ordre chronologique, en tenant compte des événements qui se sont passés pendant que Pascal écrivait, nous ferons attention à une chose dont on n'a peut-être pas assez tenu

compte : c'est que les *Provinciales* ne sont pas une série de monologues, mais un dialogue, animé de part et d'autre ; que les adversaires ripostent de leur mieux, la première surprise passée ; qu'ils essaient de rendre coup pour coup ; que Pascal, le plus passionné des hommes, a ressenti plus vivement qu'un autre cette fièvre que connaissent bien tous ceux qui ont été mêlés à une discussion quelle qu'elle soit. Que Pascal ait été peu à peu modifié par la lutte; que son esprit peut-être, et sûrement son imagination, son cœur, aient subi le contre-coup des coups qu'il portait ou qu'il recevait, c'est un fait d'observation courante, et dont conviendront ceux qui ont pris part à une polémique littéraire, scientifique, politique ou religieuse, pour peu qu'ils veuillent faire leur examen de conscience en toute bonne foi, après que le temps aura fait son œuvre d'apaisement. Qui de nous ne s'est obstiné à soutenir un mot exagéré lancé par mégarde, uniquement parce qu'il était attaqué sur ce point ? Qui de nous ne s'est laissé entraîner par l'auto-suggestion, au point d'en arriver à croire qu'il était en pleine vérité, et l'adversaire en pure erreur ? Qui de nous enfin n'a senti grandir, au cours de la lutte, sa croyance en des choses dont il doute d'autant moins qu'il a plus souffert pour elles ? C'est ce qui est arrivé à Pascal : aussi tâcherons-nous de voir quelle a été l'influence des *Provinciales* sur l'auteur lui-même ; nous arriverons à cette conclusion très vraisemblable : l'homme qui commence à écrire la dix-neuvième lettre au P. Annat, n'est plus dans l'état d'âme de l'homme qui a composé la première Provinciale ; près de quatorze mois se sont écoulés dans l'intervalle, et ce sont quatorze mois de lutte de plus en plus acharnée. Tous les instincts de combativité que

nous avons déjà signalés chez Pascal, et qui s'éveillent en lui à la moindre occasion, pour un malentendu scientifique, pour un problème de physique ou de géométrie, tous ces instincts sont avivés par une discussion autrement passionnée, et qui porte sur des matières autrement sérieuses. Il y a là une modification progressive, profonde, et définitive de sa pensée : il est difficile de la nier quand on relit les *Provinciales* en notant les changements de ton. Il semble que, à distance, nous entendions la voix même de Pascal : elle monte peu à peu, de plus en plus âpre et dure ; en même temps le sourire qu'il s'impose au début, devient de plus en plus forcé, difficile à soutenir ; l'expression de son visage se transforme peu à peu, passant, par toute une série de nuances, de l'ironie jusqu'à l'indignation. Sans doute il n'y a pas là de crescendo continu ; il y a des reprises du ton sarcastique, après des emportements de colère ; pour prendre une de ces comparaisons scientifiques que Pascal aurait aimées, la courbe, dont nous allons entreprendre de tracer le graphique, en réunissant les différents points saillants de sa polémique, n'est pas régulière : elle est soumise à cette loi générale que Pascal énonce ainsi dans ses *Pensées* : « La nature agit par progrès. Elle passe, et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. »

La première Provinciale est surtout subtile, et nous avons quelque peine à suivre la pensée de Pascal sur ces questions dont la terminologie ne nous est plus aussi familière qu'aux gens du XVIIe siècle. De même toutes ces plaisanteries sur le *pouvoir prochain*, et le calembour qui termine, tout cela est un peu passé comme vivacité de couleur : c'est un vieux pastel, légè-

rement terni. Dans sa fraîcheur première, elle n'a pas dû soulever de colères violentes dans le camp adverse : les jésuites ne sont pas même nommés ; d'après l'ami de province auquel Pascal est supposé écrire, cette lettre est « une délicate et innocente censure ».

C'est encore sur le même ton que Pascal parle, en son propre nom, dans la seconde Lettre : il continue à jouer le rôle d'un homme du monde, qui cherche à discerner la vérité entre les jansénistes, les partisans de Molina, et les nouveaux thomistes ; mais bien entendu on voit que son choix est déjà fait, si discrètement qu'il l'indique : « en quels termes sommes-nous réduits, s'il n'y a que les jansénistes qui ne se brouillent ni avec la foi, ni avec la raison, et qui se sauvent tout ensemble de la folie et de l'erreur ? » La passion apparaît bien déjà, mais seulement dans les endroits où son ami le janséniste prend à partie un dominicain, et le malmène avec chaleur, avec sévérité. C'est également au rôle du janséniste qu'appartient la curieuse parabole du blessé et des trois médecins, si claire, que l'on éprouve un véritable ravissement à la lire, et à comprendre du même coup de bien imperceptibles distinctions. Pour son propre compte, Pascal parle doucement : le procès d'Arnauld devant la Sorbonne est encore pendant : il ne faut donc blesser personne trop profondément.

Avec la troisième Provinciale, écrite après le prononcé de la censure, le ton change déjà. Sans doute il est surtout question des « molinistes », et Pascal ne prononce qu'en passant, par deux fois, le nom des jésuites ; sans doute la conclusion est encore à la cavalière : « laissons donc là leurs différends. Ce sont des disputes de théologiens et non pas de théologie. » Mais

déjà il est question de « tant d'accusations si atroces » lancées contre les jansénistes. La riposte ne se fait pas attendre ; on connaît le début de la quatrième Provinciale : « Il n'est rien tel que les jésuites, etc. » Voilà donc les Jésuites qui entrent en scène ; et ce n'est plus seulement d'une querelle de théologiens qu'il s'agit, mais bel et bien de théologie, car voici venir le pur jansénisme, avec sa théorie des péchés que nous ne pouvons même pas soupçonner, et cette conséquence « que les plus saints doivent toujours demeurer dans la crainte et dans le tremblement, quoiqu'ils ne se sentent coupables en aucune chose ». Le ton devient plus dur : à travers les traits plaisants de la comédie que Pascal prolonge, on voit passer, comme un éclair, un mot acéré et tranchant : sur les actions volontaires ou involontaires, qui peuvent être ou ne pas être des péchés, le père Bauny s'appuyait sur Aristote ; Pascal trouve Aristote plus orthodoxe que le théologien qui, en matière de théologie, se fonde sur une pareille autorité, et conclut : « qui ne s'étonnera de voir qu'un philosophe païen ait été plus éclairé que vos docteurs en une matière aussi importante à toute la morale et à la conduite même des âmes ? » La morale des jésuites va devenir le nouveau champ de bataille de Pascal. M. Michaut a voulu prouver qu'il y avait un lien logique entre la théorie de la grâce et le problème de la casuistique : cela paraît vrai. Mais si Pascal passe aussi volontiers d'un sujet ardu, difficilement intéressant pour les mondains, à une question plus accessible à tous, d'un intérêt plus immédiatement pratique, cela tient surtout à ce que la position lui paraît meilleure pour la nouvelle bataille dont il s'agit : comme l'a remarqué Havet, Arnauld vient d'être condamné par la Faculté de théo-

logie : il ne s'agit plus de le défendre, mais de le venger. Ce n'est plus des doctrines que Pascal se raille dans la cinquième Provinciale, mais des personnes, voire même des noms ; par un procédé un peu facile, dont on s'est souvent servi après lui, mais qui porte toujours, Pascal range par assonances des noms bizarres portés par ses adversaires : Fernandez, Martinez, Ugolin, Tambourin, Achokier, Dealkozer, puis il interrompt l'énumération, en s'écriant tout effrayé : « ces gens-là étaient-ils chrétiens ? » A ces nouveaux Pères de l'Église, il prétend opposer « de puissantes barrières », les livres saints, la Papauté. Il ne se doute pas lui-même alors par quel irrésistible allié il va être secouru.

Cette lettre est datée du 20 mars 1656 ; le 24, sa nièce et filleule, Marguerite Périer, est miraculeusement guérie. Sainte-Beuve, arrivé là dans son récit, laisse échapper un cri d'impatience : « c'est un contre-temps, au plus fort et au plus beau des *Provinciales*, de rencontrer ainsi le miracle de la sainte Épine. Les jansénistes y voyaient le triomphe de leur cause : j'y vois surtout l'humiliation de l'esprit humain. » Pour l'historien de Port-Royal, le mot est bien peu historique. Prendre pour un contre-temps ce qui, au contraire, va nous faire comprendre mieux et les *Provinciales* et, plus tard, les *Pensées !* Considérer comme une preuve de faiblesse chez Pascal ce qui va être un point d'appui sur lequel va s'appuyer son génie, pour bondir plus fort et plus loin dans la mêlée ! Sainte-Beuve est mieux inspiré quand, dans la suite, il remarque que c'est à ce moment, en pleine bataille, que Pascal songe à préciser son projet encore flottant d'une Apologie de la religion, à l'instant où la guérison de sa nièce « lui fit comme toucher du doigt le dernier anneau des preuves éter-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

nelles ». Le miracle de la sainte Épine est connu. Marguerite Périer souffrait depuis longtemps d'une fistule lacrymale qui avait carié les os du nez, et qui laissait échapper par l'œil ou par la gorge un pus infect : on s'était résigné à lui faire subir une opération dangereuse, pour laquelle on attendait son père. Le 24 mars 1656, on la mène à la chapelle, avec ses compagnes, baiser un reliquaire contenant un fragment de la couronne d'épines, que l'on vient de prêter au couvent : la religieuse qui tient la relique, en voyant s'approcher la petite malade, est mue par une inspiration soudaine : elle applique le reliquaire sur l'œil de l'enfant qui, le lendemain, est guérie radicalement, au grand étonnement du chirurgien Dalencé. Que celui-ci n'ait pas vu l'enfant depuis plus ou moins longtemps avant la guérison, il n'importe guère aux port-royalistes. Le bruit se répand que Dalencé avait encore sondé la plaie la veille de l'évènement, que cette guérison est aussi miraculeuse que la résurrection d'un mort, que ce n'est même pas une guérison, et que l'œil malade a été *remplacé* par un autre parfaitement sain. Du coup, comme le dit Sainte-Beuve, voici l'enfant, qu'on appelait jusque-là familièrement Margot, qui devient « ma petite sœur Marguerite », et qui prend place au chœur, avec les novices. La foule accourt pour la contempler : les miracles se multiplient : la mère Angélique finit par en compter quatre-vingts. Un des solitaires est chargé de dresser la relation officielle de ces prodiges : il remplit une véritable charge ; il en porte le titre : la révérende mère Agnès l'appelle : le Greffier de la sainte Épine.

Le miracle initial est-il vrai, est-il faux ? Nous n'avons pas à prendre parti dans un débat sans issue, où l'on trouve d'un côté les jésuites et leurs amis qui le révo-

quent en doute, de l'autre un archevêque de Paris, M. de Péréfixe qui, au témoignage de l'abbé Besongne, reconnaît véritables une centaine de miracles opérés à Port-Royal par la sainte Épine, et même un pape, Benoît XII, qui, personnellement, y croyait. Nous constaterons surtout que loin d'apaiser la lutte, cet épisode ne fit que l'envenimer. Port-Royal, ranimé, y voyait son éclatante justification ; la chose n'était pas douteuse pour M. de Saci : il répétait à ses amis que si l'on ne s'inclinait pas devant cette preuve de la vérité de leur doctrine, il ne restait plus d'évidence dans toute la religion. La sœur de Pascal sentait revivre en elle ce don des vers qu'elle avait sacrifié à Dieu, et chantait le miracle en vingt-cinq strophes qui sont comme l'hosannah de reconnaissance de la famille :

J'ai satisfait, Seigneur, l'impétuosité
D'un zèle dont l'ardeur condamne le silence :
Je n'ai point captivé ta sainte vérité ;
J'ai suivi le transport de ma reconnaissance,
J'ai dit ce que l'esprit a daigné m'inspirer.

Ce que Jacqueline chantait de toute son âme, Pascal va le dire avec une éloquence plus profonde. Ce miracle est pour lui un coup de foudre ; pour nous il illumine d'abord les *Provinciales*, puis les obscurités des *Pensées*. Déjà nombre de critiques ont reconnu cette répercussion sur l'Apologie : l'abbé Maynard, le chanoine Rocher d'un côté, de l'autre Havet, M. Molinier. Il faut bien, en effet, s'en remettre au témoignage des port-royalistes. D'après eux c'était Pascal qui avait mérité ce miracle : la chose ne paraît pas douteuse à Pascal lui-même ; voulant, conformément à ses habitudes, conserver un témoin matériel de cette bénédiction de Dieu, il renonce

à son ancien cachet, il en fait graver un nouveau, qui représente un œil entouré de la couronne d'épines, avec cette devise empruntée à saint Paul : *Scio cui credidi.* Le Dieu auquel il croyait venait de l'avouer pour son champion.

On pourrait s'étonner que ce prodige, qui est la plus grande époque de la vie religieuse de Pascal, n'amène pas immédiatement une révolution radicale dans le ton des *Provinciales ;* que la comédie, habilement prolongée jusqu'ici, ne cesse pas immédiatement, pour faire place à l'éloquence irritée qui éclatera plus tard. Mais le miracle n'est pas encore solennellement reconnu par l'autorité ecclésiastique : il ne le sera que le 23 octobre suivant.

D'ici là vont paraître encore huit Provinciales, qui forment un nouveau groupe, où le ton plaisant est encore soutenu, mais à grand'peine. On sent que Pascal s'inflige une contrainte. Si la vraisemblance de l'intrigue qu'il a imaginée est sauvegardée jusqu'au bout, il faut admirer la ferme surveillance que Pascal s'impose, car il se retient pour ne pas proclamer aussitôt le miracle qui a redoublé ses forces, et pour ne pas contre-riposter lui-même, sur le même ton, aux ripostes où on l'accuse d'imposture. Pour rendre plausibles les références qu'il va donner désormais avec les citations de son interlocuteur, il annonce qu'il a emporté des tablettes pour prendre des notes exactes. De son côté, le Père qu'il met en scène commence à s'animer : il ne joue plus le rôle d'un *gracioso* recevant des railleries à peine voilées, sans les comprendre ; il les repousse, il réplique même. La modération apparente de Pascal est une habileté de plus : il a soin de distinguer entre les théories de ses adversaires, et leur pratique personnelle : « Hélas, me

dit le Père, notre principal but aurait été de n'établir point d'autres maximes que celles de l'Évangile dans toute leur sévérité; et l'on voit assez par le règlement de nos mœurs que si nous souffrons quelque relâchement dans les autres, c'est plutôt par condescendance que par dessein. Nous y sommes forcés. Les hommes sont aujourd'hui tellement corrompus, que, ne pouvant les faire venir à nous, il faut bien que nous allions à eux; autrement ils nous quitteraient; ils feraient pis, ils s'abandonneraient entièrement. Et c'est pour les retenir que nos casuistes ont considéré les vices auxquels on est le plus porté dans toutes les conditions, afin d'établir des maximes si douces, sans toutefois blesser la vérité, qu'on serait de composition difficile, si l'on n'en était content. Car le dessein capital que notre Société a pris pour le bien de la religion est de ne rebuter qui que ce soit, pour ne pas désespérer le monde. » C'est encore la même réserve dans la VIIe Provinciale, à la surface; au fond pourtant les attaques sont plus violentes. Il y a là un appel au bras séculier dans la comparaison du Roi et des Jésuites sur le duel, le premier cherchant à abolir le duel dans ses États, tandis que les autres se travaillent à l'autoriser dans l'Église. Et toujours la comédie se soutient, ramenée à la vraisemblance par quelque parenthèse sérieuse, où Pascal explique les raisons de sa longanimité, de sa patience à écouter des choses qu'il veut que son lecteur ne puisse écouter sans impatience. Au début de la VIIIe Lettre, il prévient son public qu'il commence à trouver lourd le joug qu'il s'est imposé, qu'il va le secouer, qu'il se donnera bientôt la satisfaction de faire un éclat. La colère gronde en effet dans cette Provinciale, comme si Pascal souffrait réellement de la con-

trainte qu'il s'impose dans sa comédie; et de fait il souffre, parce qu'il trouve qu'il a trop longtemps plaisanté. A force de lire lui-même ou de contrôler les citations que Port-Royal rassemble pour lui, une stupeur le prend. Il est quelquefois plus particulièrement froissé par une interprétation qui le choque personnellement : c'est en fils d'un intègre magistrat qu'il se montre sévère pour l'indulgence accordée aux juges prévaricateurs. Enfin la rupture éclate à la fin de la xe Provinciale, à peine adoucie par un dernier souhait charitable : « Ouvrez enfin les yeux, mon Père, et si vous n'avez point été touché par les autres égarements de vos casuistes, que ces derniers vous en retirent par leurs excès. Je le souhaite de tout mon cœur pour tous vos Pères, et prie Dieu qu'il daigne leur faire connaître combien est fausse la lumière qui les a conduits jusqu'à de tels précipices, et qu'il remplisse de son amour ceux qui en dispensent les hommes. — Après quelques discours de cette sorte, je quittai le Père, et je ne vois guère d'apparence d'y retourner. »

Les jésuites se sont décidés à répliquer. Pascal va leur répondre, en les prenant à partie directement. Les coups qu'il porte l'animent presque autant que ceux qu'il reçoit. Il est toujours enflammé par le zèle de la vérité, mais il ressent aussi ses propres injures. L'aigreur apparaît, quoique Pascal sache garder un ton imposant : il se rend à lui-même un superbe témoignage pour son amour de la vérité. Il prétend qu'il n'a pas manqué à la charité, en employant la raillerie la plus cinglante : le prologue a été comique, mais le drame va commencer : « Je ne dirai plus sur ce sujet que ces excellentes paroles de Tertullien, qui rendent raison de tout mon procédé : *Ce que j'ai fait n'est qu'un jeu avant*

un véritable combat. J'ai montré les blessures qu'on vous peut faire plutôt que je ne vous en ai fait. Que s'il se trouve des endroits où l'on soit excité à rire, c'est parce que les sujets mêmes y portaient..... Ne trouvez-vous pas, mes Pères, que ce passage est bien juste à notre sujet ? *Ce que j'ai fait n'est qu'un jeu avant un véritable combat.* Je n'ai fait encore que me jouer, *et vous montrer plutôt les blessures qu'on vous peut faire que je ne vous en ai fait.* »

Le début de la XIIe Lettre montre à quel point de tension il en est arrivé, combien il a ressenti profondément les blessures qui lui ont été faites ; il veut expliquer pourquoi il a été traité publiquement de *farceur*, d'*imposteur*, d'*impie*, d'*hérétique*, de *possédé d'une légion de diables*, car, avoue-t-il avec candeur, il serait désolé que le monde crût tout cela de lui. Puis, après cette espèce de plainte, qui montre à quel point il a été frappé, il reprend son assurance ; comme un bon chevalier un instant étonné par la violence du coup qu'il a reçu, il retourne au combat, sûr de son droit et du succès final. Toute la péroraison est à citer, car rarement les droits de la vérité ont été soutenus avec une pareille éloquence : « Vous croyez avoir la force et l'impunité, mais je crois avoir la vérité et l'innocence. C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre : quand l'on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que

la vanité et le mensonge ; mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales; car il y a cette extrême différence que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque, au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même. »

C'est au tribunal de Dieu que Pascal attend ses adversaires; il les y aperçoit, il les montre se condamnant les uns les autres, dans une sorte de vision lugubre, telle que l'imagination humaine n'en avait plus eue depuis l'*Enfer* de Dante, ou les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. On sent passer là, à ce point de la lutte, comme un de ces grands frissons qui traversent un champ de bataille. Un événement décisif se produit : le miracle de la sainte Epine est vérifié par l'autorité ecclésiastique. Le 22 octobre 1656, un vicaire général, au nom du cardinal de Retz à ce moment éloigné de son diocèse, publie une Sentence solennelle certifiant l'authenticité du miracle initial : un *Te Deum* est célébré, dit Sainte-Beuve. Pourtant Pascal ne croit pas encore la victoire décisive ; il continue le combat avec une fougue nouvelle. Dès le lendemain, dès le 23 octobre, éclate la XIVe Provinciale. Incontestablement le ton a changé, et c'est un combat mortel qui s'engage : ses adversaires, Pascal le dit deux fois, sont inspirés par le démon; il veut soulever contre eux une clameur de haro, il les dénonce à la vindicte publique, il prétend inspirer à la foule une véritable horreur pour leurs doctrines. La discussion à coup de références est terminée : les citations disparaissent, et, du même coup, ce caractère de

discussion sur pièces qui donne jusque-là aux *Provinciales* l'allure d'une controverse historique, ou mieux, d'un plaidoyer. Les Petites Lettres pouvaient être jusqu'ici un modèle pour les avocats, qui, au XVIIIe siècle encore, ne se font pas faute de les lire et relire comme un type de plaidoirie. Maintenant, c'est la véritable éloquence, qui jaillit de source. C'est pour lui-même que Pascal prend la parole, bouillant de colère pour avoir été accusé d'hérésie, protestant contre des calomnies qui conduiront, dit-il, ses ennemis à la damnation. Alors retentit la XVIe Provinciale. Nous sommes arrivés au point culminant de la discussion. Pascal se croit invincible, parce qu'il se sent assuré du secours divin par la guérison de sa nièce; parce que nulle famille, a-t-il dit, n'ayant reçu de pareilles grâces, nulle aussi ne doit témoigner plus de reconnaissance à Dieu. Il compte fermement que Jésus-Christ le soutiendra « dans le dessein qu'il lui donne d'employer pour lui tout ce qu'il a reçu de lui », dit-il en commençant; en terminant, l'allusion au miracle qui venge les religieuses de Port-Royal est plus claire encore : « Cruels et lâches persécuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies ! Pendant que ces saintes vierges adorent nuit et jour Jésus-Christ au Saint-Sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'Eucharistie, ni même à la droite de son Père, et vous les retranchez publiquement de l'Église, pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Église. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et

répond pour elles. On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature et qui console l'Église. Et je crains, mes Pères, que ceux qui endurcissent leur cœur et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi quand il leur parlera en juge. »

Pour lui, désormais, quiconque touche aux religieuses, à Port-Royal, à sa doctrine sur la grâce, commet un crime de lèse-majesté divine, que Dieu seul pourrait punir justement, mais que lui, Pascal, compte bien en attendant châtier à sa manière. Sa colère tourne en fureur ; c'est toute cette lettre qu'il faudrait citer pour montrer combien nous sommes loin des ironies plus ou moins atténuées du début. Les dernières violences que l'éloquence antique s'était permises dans les débats personnels, sont dépassées : on ne trouverait, ni dans le discours contre Eschine, ni dans les *Philippiques* contre Antoine, rien qui approche du ton que Pascal a cru pouvoir prendre. Il ressent tout ce qui peut enflammer le cœur d'un homme et d'un chrétien : froissé dans sa dévotion, atteint dans ses amitiés, blessé dans sa probité de penseur, il lutte pour son Dieu, pour Port-Royal, pour sa propre dignité. Il proteste surtout de la pureté de son catholicisme ; il veut repousser l'accusation d'hérésie, celle qui lui tient le plus au cœur ; il demande qu'on relise ses écrits : « Ils ne sont pas en si grand nombre. Il n'y a que 16 Lettres à examiner où je vous défie et vous et toute la terre d'en produire la moindre marque. Mais je vous y ferai bien voir le contraire. Car quand j'ai dit, par exemple, dans la 14e, *qu'en tuant, selon vos maximes, ses frères en péché mortel, on damne ceux pour qui Jésus-Christ est mort*, n'ai-je pas visiblement reconnu que Jésus-Christ est mort pour ces

damnés, et qu'ainsi il est faux *qu'il ne soit mort que pour les seuls prédestinés*, ce qui est condamné dans la cinquième proposition ? Il est donc sûr, mon Père, que je n'ai rien dit pour soutenir ces propositions impies, que je déteste de tout mon cœur. Et quand le Port-Royal les tiendrait, je vous déclare que vous n'en pouvez rien conclure contre moi, parce que, grâce à Dieu, je n'ai d'attache sur la terre qu'à la seule Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je veux vivre et mourir, et dans la communion avec le Pape son souverain chef, hors de laquelle je suis très persuadé qu'il n'y a point de salut. » Sans doute, malgré cette déclaration, les *Provinciales* sont condamnées le 6 septembre 1657 par la Congrégation de l'Index. Actuellement encore un esprit modéré, comme M. l'abbé Girodon, les trouve fausses au point de vue doctrinal. Pourtant on doit tenir compte, en sens inverse, de l'évidente sympathie de Pie IX pour les Petites Lettres : dans une audience accordée à M. Faugère il juge ainsi les *Provinciales :* « A la réserve peut-être de bien peu de chose, tout ce qu'a écrit Pascal est bon. » Puis il ajoute : « Il avait vu que tout n'était pas parfait, *anche egli aveva veduto che tutte le cose non erano genuine* (1). »

Désormais Pascal a épuisé sa discussion. Nous n'avons plus maintenant qu'à étudier l'âme du rude combattant, à essayer d'établir ce que cette première lutte théologique a dû apporter de modifications ou de troubles dans l'esprit du penseur. Sans doute sa raison et sa foi paraissent en équilibre. Comme l'a remarqué l'abbé

(1) Faugère, *Blaise Pascal* (Collection des grands écrivains), t. I, p. CXLIV et suiv.

Flottes, Pascal indique à ce moment avec précision quel est le terrain de la science, et quel doit être le domaine de la religion. Il n'est certes alors ni sceptique, ni fidéiste ; car la XVIIIe Provinciale contient cette déclaration très nette : « D'où apprendrons-nous... la vérité des faits ? Ce sera des yeux... qui en sont les légitimes juges ; comme la raison l'est des choses naturelles et intelligibles, et la foi des choses surnaturelles et révélées. Selon les sentiments de deux des plus grands docteurs de l'Église, saint Augustin et saint Thomas, ces trois principes de nos connaissances, les sens, la raison et la foi, ont chacun leurs objets séparés, et leur certitude dans cette étendue. Et comme Dieu a voulu se servir de l'entremise des sens pour donner entrée à la foi, *fides ex auditu*, tant s'en faut que la foi détruise la certitude des sens, que ce serait au contraire détruire la foi, que de vouloir révoquer en doute le rapport fidèle des sens. C'est pourquoi saint Thomas remarque expressément que Dieu a voulu que les accidents sensibles subsistassent dans l'Eucharistie, afin que les sens, qui ne jugent que de ces accidents, ne fussent pas trompés : *ut sensus a deceptione reddantur immunes*. Concluons donc de là que, quelque proposition qu'on nous présente à examiner, il en faut d'abord reconnaître la nature pour voir auquel de ces trois principes nous devons nous en rapporter. S'il s'agit d'une chose surnaturelle, nous n'en jugerons ni par les sens, ni par la raison, mais par l'Écriture et par les décisions de l'Église. S'il s'agit d'une proposition non révélée, et proportionnée à la raison naturelle, elle en sera le propre juge ; et s'il s'agit enfin d'un point de fait, nous en croirons les sens, auxquels il appartient naturellement d'en connaître. » L'homme de science reparaît

encore une fois, pour revendiquer les droits de la raison, qui finit toujours par avoir raison : on a condamné l'opinion de Galilée sur la rotation de la terre : « Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos ; et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. »

L'esprit de Pascal reste donc en équilibre après son duel, mais son cœur est profondément modifié. Autour de lui les *Provinciales* avaient agité tous les esprits. Si M. Dall nous certifie que la mère Angélique n'a pas, dans son énorme correspondance, écrit une seule fois le mot *Provinciale*, et qu'elle a rigoureusement appliqué le précepte, « les servantes du Seigneur doivent prier et se tenir à l'écart des disputes des docteurs », Sainte-Beuve, d'autre part, constate que toute une génération de religieuses s'était formée à la lecture des Petites Lettres, et que l'ancien esprit de Port-Royal en avait été bouleversé. A plus forte raison pour Pascal l'œuvre avait-elle réagi sur l'ouvrier. Même victorieux, il eût encore longuement ressenti l'enivrement de la victoire. Mais il ne faut pas oublier que la lutte, loin de se calmer avec la dernière Provinciale, va reprendre, acharnée. En terminant sa lettre au P. Annat, Pascal lui propose fièrement un armistice : « Laissez l'Église en paix, et je vous y laisserai de bon cœur. » Or la paix est encore loin : Pascal ne peut pas désarmer. Il va donc entretenir par de nouvelles luttes l'ardeur qui le dévore, et la fièvre qui, comme l'a remarqué M. Michaut, anime les jansénistes assiégés dans Port-Royal. Il a perdu définitivement cette paix du cœur, ce calme, cette sérénité qu'il lui aurait fallu pour mener à bien le projet

CHAPITRE III

PASCAL A ROUEN (1639-1647).

A ce moment la piété solide du père et de tous ses enfants est encore compatible avec des préoccupations purement humaines. Blaise, qui a seize ans à son arrivée à Rouen, continue ses études scientifiques : il travaille à son *Traité des sections coniques*, et publie ses *Essais pour les coniques*. D'après sa sœur, le premier traité passait auprès des connaisseurs pour une création si forte que, depuis Archimède, on n'avait rien vu de tel : les amis de la famille insistaient pour qu'on l'imprimât, au moment où l'inventeur était encore aussi jeune : ils garantissaient du reste que l'ouvrage resterait toujours admirable. On a le droit de ne pas s'en tenir au jugement d'une sœur, et de se défier des admirations des amis de Pascal. D'après M. Bertrand, « les courbes étudiées étaient les sections de cône à base circulaire, c'est-à-dire la perspective d'un cercle. Après avoir démontré la propriété de l'hexagone inscrit, et par conséquent la condition pour que six points soient sur une même conique, Pascal, par un trait de génie, fait de ce théorème une définition : tous les autres, et tous ceux qu'on pourrait inventer, en sont des corollaires... Le beau théorème, devenu classique sous le nom d'hexagramme mystique, appartient sans contestation à Pas-

d'Apologie qui flottait à ce moment dans son esprit, cette Apologie qui aurait pu peut-être, sans Port-Royal et sans les *Provinciales*, être la défense du catholicisme, et qui ne sera qu'une démonstration du jansénisme, une suprême attaque contre les ennemis de Port-Royal (1).

(1) J'arrive, on le voit, par une autre route, au point où s'arrête un des représentants les plus autorisés des études religieuses : « Si Pascal ne les eût pas écrites, il eût transporté ailleurs ces dons hors de pair qui faisaient partie de lui-même ; au lieu de l'ébauche informe des *Pensées*, où se retrouve parmi des sublimités sans égales la trace du trouble profond qui agitait son génie, il nous eût donné l'œuvre définitive de sa vie, une Apologie du christianisme qui peut-être eût rendu Voltaire impossible. » Mgr d'Hulst, *Correspondant* du 25 septembre 1890, p. 1076.

CHAPITRE III

DES PROVINCIALES AUX PENSÉES

Pendant la lutte des *Provinciales,* Pascal songeait encore à l'ouvrage d'ensemble qu'il méditait sur la religion, et qu'il prépara pendant le reste de sa vie, au milieu d'événements qu'il faut connaître, car nul esprit n'a été plus préoccupé de se tenir au courant des choses, de tirer parti des moindres circonstances. On ne comprendrait pas bien ses *Pensées*, si on les prenait pour une œuvre impersonnelle, conçue dans un de ces temples sereins élévés par la doctrine des sages. C'est en pleine bataille qu'il écrit ce livre, rempli de tout ce qui le touche, même des détails les plus personnels. Ainsi nous voyons Pascal comparer à ceux qui décident des ouvrages de l'esprit par caprice ou par principes, ceux qui évaluent la fuite du temps au hasard, tandis que lui en juge par sa montre. Ce n'est pas une comparaison imaginée à plaisir, c'est une observation intime, car Pascal avait une montre, qu'il faisait méticuleusement régler, et qu'il portait toujours attachée au poignet gauche. Pareillement nous le voyons se tenir au courant des ouvrages qui paraissent, même de simples anthologies, pourvu qu'on y trouve l'estampille de Port-Royal. Ce penseur, qu'on est trop tenté de considérer comme un reclus vivant dans la paix du cloître, et ne

sortant pas de sa cellule, habite son domicile particulier, en dehors de la maison des Champs, à Paris ; il a les yeux ouverts sur le monde extérieur ; il s'intéresse à tout, même à la politique, quand elle lui fournit un argument sur la vanité des choses de ce monde. A plus forte raison se passionne-t-il pour les événements qui le touchent de près, lui, sa famille, et son Port-Royal. Dans ces conditions on comprend ce que dut être pour Pascal ce miracle de la sainte Épine qui occupe dans l'histoire du jansénisme, et dans la vie intellectuelle de Pascal, une place capitale.

Que le prodige lui ait inspiré le désir de composer, outre la Provinciale où il en parle, un plus grand ouvrage, où il aurait persuadé, convaincu, ceux qui refusaient de croire à ce miracle particulier et ceux qui niaient les miracles en général, Port-Royal n'en doute pas. Nous devons en croire plus spécialement Mme Périer, si bien informée des plus secrètes pensées de son frère. Pascal trouve de nouvelles clartés dans la religion à la lumière de cette grâce dont il se considère comme l'objet, puisqu'elle a été adressée à sa nièce, à sa filleule, à celle dont il est le père spirituel. Au milieu de la persécution, Dieu a parlé pour désigner ses élus. De fait, l'argument tiré des miracles, qui tient une si grande place dans les *Pensées*, repose uniquement sur l'histoire de la sainte Épine. La guérison de sa nièce est pour Pascal la démonstration la plus éclatante du catholicisme. Que dis-je ! Elle suffit à prouver que les cinq propositions ne sont pas dans Jansénius. Cela ressort nettement du court dialogue dans lequel Pascal résume toute la discussion du moment entre les adversaires et les partisans de Port-Royal; les uns disent : « Cette maison n'est pas de Dieu, car on n'y croit pas

que les cinq propositions soient dans Jansénius. — Les autres : cette maison est de Dieu, car il y fait d'étranges miracles. — Lequel est le plus clair ? »

Tout en prenant ainsi des notes pour lui-même et pour l'ouvrage qu'il prépare lentement, le grossissant à loisir de tout ce que les circonstances dramatiques du moment lui peuvent suggérer, Pascal inspire plus ou moins directement une série d'écrits de polémique religieuse que l'on désigne communément sous le nom de Factums pour les Curés de Rouen et de Paris. Le ton en est généralement très hautain, plus violent encore que celui des *Provinciales*. L'auteur du *Factum pour les Curés de Rouen* ne craint pas de dire qu'un livre dirigé contre les jansénistes est une sentine, un égout de saletés et d'ordures. Quel est l'auteur ou le correcteur de ce Factum ? L'abbé Maynard serait tenté de croire que Pascal s'est fait complaisamment le rédacteur de toutes ces doléances. Même en s'en tenant à l'opinion de Port-Royal, qui n'attribue à Pascal que le cinquième Factum pour les curés de Paris, cela suffit à constater que la guerre des Petites Lettres continue encore, et que la paix n'est pas près de se conclure : dans l'échelle qui va des pires ennemis de la religion jusqu'aux parfaits catholiques, Pascal place les jésuites à côté des hérétiques, à un degré très supérieur, il est vrai : Proximus huic, longo sed proximus intervallo.

S'il montre peu d'égards pour une des congrégations de l'Église, il reste encore respectueux de l'autorité romaine. Soit qu'il exprime des sentiments personnels, ou que, en bon logographe, il veuille prêter aux curés qu'il fait parler, des sentiments vraisemblables, il condamne sévèrement tout ce qui ressemblerait à un schisme. Déjà le ton change dans un libelle qui paraît

à Paris le 1er juin 1657, sous ce titre : « Lettre d'un avocat au Parlement à un de ses amis touchant l'inquisition que l'on veut établir en France à l'occasion de la nouvelle bulle du Pape Innocent VII. » Que Pascal y ait pris une part plus ou moins importante, ou qu'elle soit uniquement de Le Maistre, le fait incontestable est que, dans cet écrit port-royaliste qui nous donne la note moyenne du milieu où vit Pascal, on soulève déjà la question de l'infaillibilité du Pape. Le 26 de ce même mois, la lettre est brûlée en place de Grève par la main du bourreau : Pascal, qu'il ait collaboré ou non à cette lettre, doit être troublé par cette injure faite au parti. A ce moment, du reste, sa violence naturelle est encore accrue par les désordres de sa santé. C'est en vain qu'il cherche un instant d'apaisement dans la froide sérénité de la science. Même le problème de la cycloïde excite ses instincts de polémiste au lieu de les calmer. M. Bertrand a élucidé l'histoire de ses démêlés à ce sujet avec un savant, le P. Lalouère : l'impassibilité scientifique n'existe plus pour Pascal du moment où il rencontre devant lui un de ses éternels adversaires ; il ne se possède plus, lorsqu'il se trouve en face d'un jésuite, même à propos d'un problème de mathématiques. C'est qu'il s'agit alors en même temps de questions bien autrement graves, vitales pour Port-Royal attaqué plus vivement que jamais par ses ennemis. Nous sommes en pleine persécution : le bras séculier et le bras de l'Église vont frapper à coups redoublés sur Port-Royal, sur ses champions, sur Pascal et les siens.

Sainte-Beuve a nettement établi la situation précaire où se trouvaient les jansénistes depuis le mois de mars 1657, date à laquelle avait été reçue en France la bulle qu'Alexandre VII avait lancée contre les partisans de

Jansénius. Leur sûreté ne dépendait plus que du bon plaisir de la Cour, toujours tentée de disperser les imprudents amis du cardinal de Retz, les seuls qui, depuis la disparition des Frondeurs, fissent encore un groupe d'opposants auquel pouvaient venir s'agréger les mécontents isolés. Le mercredi saint 13 avril 1661, la perte de Port-Royal est résolue dans le Conseil du roi. Le 23, le lieutenant civil Daubray vient annoncer à Port-Royal de Paris que toutes les pensionnaires doivent être renvoyées dans un délai de trois jours ; le 4 mai, il revient expulser les novices et les postulantes. Puis c'est le tour de Port-Royal-des-Champs ; on chasse les enfants des Petites Ecoles : ils se réfugient dans les villages voisins : le 10 mai, on les en chasse encore.

Ces coups répétés, qui retentissent douloureusement dans tout le Port-Royal, ont sans doute un écho immédiat dans l'âme de Pascal, qui voyait ainsi annihiler l'effet des *Provinciales ;* mais ils allaient, par un contre-coup indirect, le frapper plus douloureusement encore, puisque la première maîtresse de ces novices dispersées n'est autre que sa propre sœur, et qu'elle va succomber moins à la douleur humaine de se voir séparée de son petit troupeau, qu'au désespoir de sa conscience troublée par la signature du Formulaire. On sait que, pour vaincre dans leurs derniers retranchements ceux qui, tout en acceptant la doctrine de Jansénius, se prétendaient catholiques romains, on obligea quiconque touchait à l'Église à signer un Formulaire dont on parle souvent, que l'on connaît peu, et que voici, tel qu'il est reproduit par l'abbé Besongne :

« Je me soumets sincèrement à la Constitution du Pape Innocent X, du 31 mai 1653, selon son véritable sens qui a été déterminé par la Constitution de N. S. P.

le Pape Alexandre VII, le 16 octobre 1656. Je reconnais que je suis obligé en conscience d'obéir à ces Constitutions, et je condamne de cœur et de bouche la doctrine des cinq Propositions de Cornelius Jansenius, contenues dans son livre intitulé *Augustinus*, que ces deux Papes et les Évêques ont condamnée : laquelle doctrine n'est point celle de saint Augustin, que Jansenius a mal expliquée contre le vrai sens de ce saint docteur. » Signer ce Formulaire, c'était reconnaître que tout le mouvement janséniste s'était fourvoyé : refuser, c'était tomber dans le schisme ; et l'on devine, devant cette alternative tragique, ce que durent être les mortelles angoisses de ces âmes exaltées, persuadées qu'il s'agissait de leur salut éternel.

Alors se produit, dans la vie morale et religieuse de Pascal, un véritable prodige : cet esprit amoureux en tout de la logique poussée jusqu'en ses dernières conséquences, cet intransigeant du jansénisme tente un compromis, admet une transaction, car tout porte à croire que le premier mandement du 31 mai, par lequel les vicaires généraux du diocèse de Paris interprétaient la signature de façon à la rendre possible aux jansénistes impénitents, avait été non seulement préparé de concert avec ces messieurs de Port-Royal, mais encore dressé par Pascal ; l'interprétation contredisait le Formulaire : qui donc, à Port-Royal, pouvait refuser de signer? Répondrons-nous : personne ? Ce serait mal connaître le cœur des femmes qui, sur toutes les questions qui les passionnent, se montrent bien moins accommodantes que le plus obstiné des hommes, et surtout le cœur de la sœur Sainte-Euphémie. Signer ce qui lui paraît une erreur, un mensonge où son frère même a trempé, lui semble au-dessus de ses forces ;

elle écrit à la sœur Angélique de Saint-Jean, sur ce Formulaire et son explication, une lettre qui s'adresse en réalité à son frère, lettre d'une éloquence passionnée, d'un mouvement que Pascal connaît bien, puisque c'est sur ce ton-là qu'elle lui parlait autrefois pour l'amener à cette vérité qu'il déserte aujourd'hui. Cette fière protestation ne s'incline même pas devant l'excommunication, puisqu'elle dit à son frère ceci : la résistance est obligatoire, et n'est pas périlleuse : — « Mais peut-être on nous retranchera de l'Église ? — Mais qui ne sait que personne n'en peut être retranché malgré soi, et que l'esprit de Jésus-Christ étant le lien qui unit ses membres à lui et entre eux, nous pouvons bien être privés des marques, mais non jamais de l'effet de cette union, tant que nous conserverons la charité, sans laquelle nul n'est un membre vivant de ce saint corps?» Comme il pourrait paraître extraordinaire, même à Pascal, qu'une simple religieuse s'occupe de théologie, et prétende discuter ce que l'Église lui enseigne, sœur Sainte-Euphémie, en femme qui a lu les *Provinciales* et qui a appris à réfuter à l'avance les objections de l'adversaire, ajoute que l'on en est arrivé à un de ces moments de crise où tout le monde se doit à la défense de la vérité : « Saint Bernard nous apprend, avec sa manière admirable de parler, que la moindre personne de l'Église non seulement peut, mais qu'elle doit crier de toutes ses forces lorsqu'elle voit les évêques et les pasteurs de l'Église dans l'état où nous les voyons. Qui peut trouver mauvais, dit-il, que je crie, moi qui suis une petite brebis, pour tâcher d'éveiller mon pasteur que je crois endormi, et prêt à être dévoré par une bête cruelle ? » On devine aisément quel effet dut produire pareille adjuration sur l'âme passionnée de Pascal :

ainsi cette atténuation, qu'il avait peut-être imaginée spécialement pour rassurer l'inquiétude de sa sœur préférée, de celle à qui il devait d'avoir connu le jansénisme, révoltait la conscience de Jacqueline ; et la religieuse lui reprochait de dormir comme les autres, de ne pas voir le péril, de la forcer à sortir de son rôle habituel et normal, pour jeter le cri d'alarme qu'il aurait dû pousser. Si une semblable lettre ne suffisait pas à ramener Pascal dans la voie dont il s'était écarté un instant, un coup plus douloureux encore allait le frapper. Forcée, en fin de compte, de signer comme les autres, sœur Sainte-Euphémie le fit, littéralement la mort dans l'âme ; elle dit, elle écrivit qu'elle en mourrait, raconte sa nièce Marguerite, « et cela arriva en effet le 4 octobre 1661, âgée de 36 ans. »

On a voulu douter de la vraisemblance de cette mort par la douleur ; quand bien même ce scepticisme, qui est surtout la méconnaissance de l'âme ardente de Jacqueline, serait judicieux et vrai, Pascal n'a-t-il pas dû croire, lui, que sa sœur mourait à la fois victime et martyre, victime de la persécution, martyre de sa foi ? En apprenant cette mort, il ne prononça qu'une seule parole : « Dieu nous fasse la grâce d'aussi bien mourir. » Et, sans doute, c'est là de la résignation à la volonté divine, c'est une généreuse envie pour une aussi belle fin qui couronne toute une vie de dévotion ; Pascal n'admet pas que l'on puisse s'affliger de cette disparition, si rapide, qu'elle est la récompense du bien qu'avait fait la sœur Sainte-Euphémie. Il se rappelait que c'était elle qui l'avait attiré à Port-Royal, qui l'avait jeté dans les bras de M. Singlin : il pouvait relire ces lettres où l'affection purement fraternelle et l'amour en Dieu se mêlaient si étroitement ; où Jacqueline essayait de faire

Portrait de Madame Périer, sœur de Pascal.

servir à la conversion de son frère tous les événements de leur vie de famille, même les simples contrariétés; où elle lui parlait avec un émouvant mélange de tendresse et d'énergie, reprenant, pour le supplier d'assister à sa profession, le tutoîment de leur enfance, puis revenant à la sécheresse du « vous », pour le menacer d'une rupture en cas de refus : « Ce n'est que par forme que je t'ai prié de te trouver à la cérémonie; car je ne crois pas que tu aies la pensée d'y manquer. Vous êtes assuré que je vous renonce si vous le faites. » Maintenant c'était comme une voix d'outre-tombe qui venait jusqu'à lui, murmurant à son oreille les encouragements qu'elle lui prodiguait jadis, lui répétant ces fortes et tristes exhortations qu'autrefois ils écrivaient tous deux à leur sœur, Mme Périer, après la mort de leur père : « J'ai appris d'un saint homme dans notre affliction, qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts, est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous. » C'est l'écho chrétien de la belle pensée de Tacite : le devoir de ceux qui restent ne consiste pas à accompagner le défunt de plaintes qui sont des lâchetés, mais de se rappeler ce qu'il voulait, d'exécuter ses volontés.

Quelque chose de purement humain ne s'est-il pas mêlé à la façon religieuse dont Pascal a considéré la mort de sa sœur ? Si le chrétien se courbait sous la main de Dieu, l'homme ne se redressait-il pas contre les hommes qui avaient été les bourreaux de la martyre ?

Quelle dut être sa rancune furieuse contre tous ceux qui avaient contribué à briser la sœur Sainte-Euphémie, et combien cette fureur devait-elle être accrue par une sorte de remords, puisque le palliatif qu'il avait essayé d'apporter à la signature du formulaire n'avait fait qu'exaspérer la conscience de la fidèle janséniste ; puisque, encore qu'innocemment, il était en partie cause de cette mort désespérée ! Pour Pascal, quel rengrègement dans le port-royalisme, dans l'esprit de lutte à outrance ! Toute prudence humaine lui est désormais interdite, et lui semblerait, en même temps qu'un crime de lèse-majesté divine, un outrage à la mémoire de sa sœur.

Pascal va continuer la lutte seul contre tous, même sans Port-Royal, si le parti l'abandonne, et du même coup trahit ce que Pascal regarde comme la vérité et le salut. Pendant que la sœur Sainte-Euphémie, frappée à mort, est obligée de se tenir loin du nouveau combat qui va s'engager, un arrêt du Conseil casse, le 9 juillet 1661, le premier mandement des grands vicaires ; la Cour exige que l'on réponde purement et simplement : oui, ou : non. Sans distinction, sans restriction, il faut signer. C'est en vain que les grands vicaires imaginent un second mandement, spécialement pour les religieuses de Port-Royal. En vain les Messieurs essayent de trouver encore un biais pour sauver à la fois les apparences et le fond même de la doctrine. Cette fois c'est Pascal qui proteste. Il trouve que l'on manque d'exactitude et de sincérité, qu'on trahit la vérité. Ce n'est plus seulement la guerre avec l'ennemi du dehors, c'est encore une guerre civile, qui se poursuit à coups de factums, Pascal tenant tête au reste de Port-Royal, et les deux camps opposant écrits à écrits. Les solitaires

se préoccupent avant tout de satisfaire les théologiens ; l'auteur des *Provinciales* songe surtout au grand public, qui n'est pas habitué aux distinctions subtiles, qui aime à avoir une vision des choses plus claire et plus sensible, dût-elle être plus grossière ; il parle de préférence « pour les personnes ignorantes dont le nombre est plus grand que celui des personnes savantes », dit sa nièce Marguerite, dont je me contente de suivre en ce moment le récit si sûr, puisque, postérieur, il est vrai, aux événements, il est tiré des traditions de la famille, des lettres de Mme Périer. D'après la propre sœur de Pascal, sur quoi repose la querelle entre l'auteur des *Pensées* et ses anciens amis ? Sur une différence de doctrine ? Surtout sur une question de méthode, de prudence dans leur tactique. Pascal leur reproche de faire des concessions de forme qui compromettent le fond, de ne pas soutenir la bataille avec la même vigueur qu'autrefois, d'aimer trop la paix, et de paraître capituler : il les accuse de préférer à la lutte pour la vérité, la tranquillité des religieuses de Port-Royal. Il critique en un mot chez eux l'obstination à faire ce qu'il rougit d'avoir fait une fois.

Enfin, pour avoir une explication décisive, et prendre une résolution commune, a lieu chez Pascal lui-même l'entrevue dramatique que nous a rapportée Marguerite Périer, entrevue qui, bien plus que l'Entretien avec M. de Saci, mérite de servir de prologue au drame des *Pensées*. Les principaux solitaires sont là, comme auditeurs et comme juges : Arnauld et Nicole d'un côté, Pascal de l'autre, vont soutenir leur cause : doit-on signer sans l'ombre d'une restriction le formulaire qui met fin à la lutte ? Pour Pascal, signer c'est abandonner la vérité ; pour Arnauld et Nicole, ne pas

signer, c'est se séparer de l'Église. Les jansénistes présents se rangent à ce dernier avis. Alors Pascal, déjà souffrant du mal de tête qui l'emportera, échauffé par la discussion où il a essayé de communiquer à ses auditeurs l'ardeur qui l'embrase, épuisé enfin par cet effort, Pascal est saisi d'une douleur si vive, qu'il se trouve mal : on s'émeut, on s'empresse, et, quand il est revenu à lui, on se retire, ne laissant auprès de lui que les siens et ses plus intimes amis : le duc de Roannez, Domat, son neveu Périer, sa sœur enfin, qui lui demande, lorsqu'elle le voit remis, pourquoi il s'est trouvé mal ; et Pascal prononce ces graves paroles, paroles de rupture avec ce Port-Royal qui transigeait avec la vérité, paroles dignes de celle qui était morte de chagrin à cause de ce même formulaire : « Quand j'ai vu toutes ces personnes-là, que je regardais comme étant ceux à qui Dieu avait fait connaître la vérité, et qui devaient en être les défenseurs, s'ébranler et succomber, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur que je n'ai pas pu la soutenir, et il a fallu y succomber. »

Il n'avait plus longtemps à vivre. Il usa ses dernières forces à préparer le grand ouvrage où il espérait faire triompher la vérité, *sa* vérité, ne comprenant pas qu'on eût le cœur de s'attacher à d'autres besognes, s'étonnant que l'on pût s'occuper par exemple de la meilleure façon de mettre des arguments en forme : « Voilà une belle occupation pour M. Arnauld, que de travailler à une logique ! les besoins de l'Église demandent tout son travail. » Il travaille, lui, plus âprement que par le passé, ne reniant rien de ce qu'il avait écrit, déclarant, presque à son lit de mort, que loin de se repentir des *Provinciales,* il les ferait plus fortes encore s'il avait à les faire. Sans doute cela ne s'accorde pas avec

ce que le curé de Saint-Étienne, Beurrier, qui le confesse pendant sa dernière maladie, pensait de lui, au témoignage de Mme Périer : « C'est un enfant, il est humble, il est soumis comme un enfant. » Mais Beurrier ne dit-il pas cela en vertu de la grosse erreur qu'il a commise sur la rupture de Pascal avec Port-Royal, et ne croit-il pas voir l'humilité, la soumission de Pascal dans sa prétendue condamnation du schisme janséniste, tandis qu'au contraire Pascal, persévérant jusqu'au bout dans la rigueur de son système, condamne l'excès de soumission de ses anciens amis ?

Il meurt enfin le 19 août 1662, à une heure du matin, de cette belle mort dont le récit termine sa biographie écrite par Mme Périer. Le secret de sa conscience religieuse à ses derniers moments ne nous appartient pas. Mais l'état d'âme de l'auteur des *Pensées* était bon à établir en ses dernières manifestations. Pour laisser dans l'esprit du lecteur une formule aussi nette que possible, je n'hésiterai pas à l'emprunter, malgré toutes les différences de personnes, de temps, de lieu et des circonstances, à V. Hugo. N'est-il pas légitime de s'adresser à notre plus grand lyrique pour trouver l'expression qui convient à cette âme ardemment lyrique, plus passionnée que les plus ardents poètes ? Le frère de Jacqueline, désespéré de voir que l'on abandonnait autour de lui la doctrine à laquelle ils avaient sacrifié tous deux leur vie humaine, aurait pu s'écrier lui aussi :

Devant les trahisons et les têtes courbées,
Je croiserai les bras, indigné, mais serein.
Sombre fidélité pour les choses tombées,
Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain !
J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer

Si quelqu'un a plié, qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.
Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis. Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encore Sylla :
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

TROISIÈME PARTIE

LES PENSÉES

CHAPITRE I

L'« APOLOGIE »

§ 1. — *L'édition de Port-Royal.*

Pascal comptait développer toute sa pensée dans son œuvre maîtresse, dans cette Apologie de la religion chrétienne à laquelle il songeait depuis longtemps, depuis 1654 peut-être, date de son renoncement au monde et de son entrée dans la vie la plus religieuse qu'un homme puisse mener sans prononcer de vœux : projet qui ne prend un corps réel, qui ne devient le but de son existence qu'après le miracle de la sainte Épine. Vers 1658, les solitaires de Port-Royal savent qu'il médite une Apologie, et l'obligent, d'après son neveu Étienne Périer, non pas à écrire ce qu'il a dans l'esprit, mais à leur exposer de vive voix son système, dans une sorte de conférence qui dure deux ou trois heures. Puis, pendant les quatre dernières années de sa vie, malade de langueur, entouré des soins constants des siens, dont l'unique préoccupation est de l'empêcher d'écrire,

de parler, ou même de penser fortement, Pascal, sentant que sa mémoire n'est plus sûre, et que son cerveau ne fonctionne plus comme autrefois, Pascal écrit, sur les premiers morceaux de papier qui lui tombent sous la main, les pensées, les phrases, les morceaux qui lui viennent à l'esprit ; c'est cet amas de documents, qui n'étaient ni terminés ni classés, que trouvent à sa mort les héritiers de sa mémoire et de sa pensée, ses parents et ses amis de Port-Royal.

Depuis l'année de sa mort jusqu'au moment où paraît pour la première fois une édition de ses *Pensées*, surtout depuis le privilège, accordé le 27 décembre 1666, jusqu'aux derniers jours de 1669, date où fut publiée, comme l'a démontré le Père Comtet, la véritable édition princeps, les querelles théologiques vont s'adoucissant progressivement, jusqu'au jour où se conclut en 1668 une paix relative, la paix de Clément IX, qui est plutôt une suspension d'armes qu'un apaisement véritable et définitif. Au moment où les jansénistes respirent et se reposent avec les honneurs de la guerre, la question de l'*Apologie* éclate : il s'agit pour eux de publier, sinon l'ouvrage qui n'existe pas, du moins les fragments de l'œuvre de Pascal, d'attirer ainsi derechef l'attention et l'admiration publique sur un nouveau chef-d'œuvre du héros janséniste, et pourtant de ne pas réveiller la querelle assoupie ; ils se rendent bien compte, avec Le Nain de Tillemont, que si Pascal avait eu le temps d'édifier son monument, il en aurait établi les fondements « sur la ruine du pélagianisme et de toutes ses branches » ; il faut donc sacrifier ou la paix de l'Église ou la pensée de Pascal : Port-Royal n'hésite pas, et se met à la besogne.

Le véritable auteur de cette édition n'est pas, comme

le dit Cousin, le duc de Roannez ; Nicole, Arnauld, sont ses collaborateurs les plus imposants, ceux dont il est bien difficile de discuter les avis, ceux devant lesquels les parents de Pascal eux-mêmes sont obligés de s'incliner. Leur intermédiaire auprès de la famille est un obscur et singulier personnage, Brienne, qui est chargé de faire accepter aux Périer la transformation du manuscrit original et dangereux en un livre banal et inoffensif : si M. Pascal vivait encore, leur dit Brienne, il serait le premier à trouver que sa pensée est beaucoup plus claire dans la traduction qu'en donne Port-Royal ; ce serait un scrupule excessif, une véritable déraison chez ses représentants, que de s'opposer à la véritable gloire de leur illustre et bien-aimé parent, car « ce qu'on y a fait ne change en aucune façon le sens et les expressions de l'auteur, mais ne fait que les éclaircir et les embellir... ; il est certain que, s'il vivait encore, il souscrirait à tous ces petits embellissements. » *Embellir* Pascal ! s'écrie Sainte-Beuve, cela fait peine à entendre. — Oui certes, cela fait peine à quiconque respecte la pensée humaine, surtout la pensée géniale, et cela doit aller jusqu'à la douleur pour les héritiers de la foi de Pascal : nous pouvons en juger par la lettre que le grand Arnauld est obligé d'écrire à M. Périer, conseiller à la Cour des Aides de Clermont : « Souffrez, Monsieur, que je vous dise qu'il ne faut pas être si difficile, ni si religieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de l'auteur, quand on le veut exposer à la censure publique. On ne saurait être trop exact quand on a affaire à des ennemis d'aussi méchante humeur que les nôtres. Il est bien plus à propos de prévenir les chicaneries par quelque petit changement, qui ne fait qu'adoucir une expression, que de se réduire à la néces-

sité de faire des apologies..... Les amis sont moins propres à faire ces sortes d'examen que les personnes indifférentes, parce que l'affection qu'ils ont pour un ouvrage les rend plus indulgents sans qu'ils le pensent, et moins clairvoyants. »

Port-Royal croit devoir faire sur Pascal mort ce qu'il avait pensé pouvoir faire sur Pascal vivant, quand Nicole, dans sa traduction des *Provinciales*, soumise à l'auteur lui-même, ne craint pas de supprimer ou même d'ajouter des membres de phrase. Beaucoup pensent que Port-Royal n'a pas outrepassé ses droits : Sainte-Beuve, tout en faisant des réserves sur la fidélité littéraire de la première édition, admet que ses altérations sont conformes à « l'esprit de sincérité chrétienne ». Ce *distinguo* est assez étrange ; pas plus qu'il n'y a deux morales, il n'y a deux sincérités : il n'y en a qu'une, qui consiste à dire ce qu'on a fait. Est-il d'une entière franchise de prétendre que c'est bien Pascal que l'on nous donne là, rien que Pascal, tout Pascal?

Sans doute il n'y aurait qu'à applaudir aux correcteurs port-royalistes, s'ils s'étaient contentés, pour sauver des beautés de premier ordre, de remettre sur ses pieds une phrase inachevée. Ainsi Pascal avait écrit : «..... Jésus-Christ, que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre... » Port-Royal imprime : « Les deux Testaments regardent Jésus-Christ, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle ; tous deux comme leur centre. » Ce genre de correction est irréprochable ; ce devrait être la règle, et ce n'est que l'exception. On se demande parfois, sans trouver d'explication, pourquoi Port-Royal a transformé en deux lignes filandreuses une pensée incisive comme

celle-ci : « Jésus-Christ est venu aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles. » Quel est le copiste malencontreux qui a transcrit cette maxime ainsi : « Jésus-Christ est venu afin que ceux qui ne voyaient point vissent, et que ceux qui voyaient devinssent aveugles » ? Encore ne serait-ce que demi-mal si Port-Royal s'était contenté de répandre sa poussière grise sur le style éclatant de Pascal. Mais c'est la pensée elle-même qui est ternie ; ce n'est pas seulement cette langue souveraine qui est déchue, c'est l'idée qui est brisée. En présence du monument inachevé dont quelques parties se dressaient déjà presque achevées, dont les autres gisaient encore en morceaux, Port-Royal, par un travail double et contradictoire, fait rentrer dans une sorte de chaos ce qui commençait à prendre forme, et refait de toutes pièces, avec des fragments juxtaposés suivant son bon plaisir, des blocs nouveaux, où il devient bien difficile de retrouver l'intention première du créateur : nouvelle application du mot mélancolique du poète : les ruines elles-mêmes ont disparu, *ipsæ periere ruinæ*.

Ce qui pouvait subsister dans l'œuvre du penseur chrétien comme élément philosophique, est soigneusement supprimé. Tout ce qui semblerait toucher, de près ou de loin, au pyrrhonisme disparaît. C'est Arnauld spécialement qui fait effacer ce qui serait contraire à Descartes : pourtant Port-Royal n'est pas cartésien ; mais tout ce qui semble irrespectueux pour une autorité établie, est biffé, ou, chose pire encore, transformé en une platitude insignifiante. On devine ce que devaient devenir en des mains si timorées les audaces théologiques de Pascal. Tout ce qui touche au miracle de la sainte Épine, c'est-à-dire le cœur même de

l'ouvrage, tout ce qui surtout ressemble à une polémique sur ce sujet, est soigneusement extirpé comme ne pouvant faire partie de l'*Apologie*, et convenant mieux à une *Provinciale*. Partout où une pensée de Pascal sur la grâce porte le cachet du jansénisme, Port-Royal gratte soigneusement cette estampille, cette marque de provenance : les rigueurs du dogme janséniste sur le Dieu caché, sur la prédestination, sur le petit nombre des élus, sont atténuées, ou diparaissent. Quand, au lieu de défendre simplement les croyances de son parti, Pascal change de méthode, et applique le principe de la tactique défensive, quand il attaque, les port-royalistes détournent les coups, et masquent le vrai but : là où il écrivait « ces bons pères », Port-Royal imprime : « ces gens ». Lorsque le grand révolté refuse de s'incliner devant les puissances, spirituelles ou temporelles, les jansénistes font pour lui la génuflexion ou la révérence qu'il refuse. Et certes, je constate, sans trop m'indigner, car il ne faut pas négliger les circonstances, qui sont très atténuantes. Les port-royalistes ne tiennent pas à voler au martyre pour la gloire de Pascal, à se faire les confesseurs d'une foi qui leur semble souvent téméraire, à eux les audacieux. Ils sortent d'une persécution subie pour leurs interprétations consacrées ; ils ne veulent pas affronter, pour une exégèse suspecte, de nouvelles tribulations. On comprend, par exemple, que Port-Royal ait expurgé presque tout ce qui pouvait paraître une critique de la royauté, en 1668, c'est-à-dire juste au moment où M. de Saci, sortant de la Bastille, venait d'être reçu par Louis XIV avec quelque bienveillance : le roi écoute le compliment du janséniste avec tranquillité, et le visage ouvert ; il répond qu'il sera heureux de pouvoir à l'avenir donner à M. de Saci

des preuves de son estime. Était-ce le moment de publier les maximes irrévérencieuses de Pascal sur la royauté, ou même de se désintéresser de cette publication, de laisser la famille imprimer intégralement une œuvre dont la responsabilité aurait pesé quand même, et fort lourdement, sur la maison des Champs, aussi bien que sur le monastère de Paris ?

C'est pourquoi la censure janséniste sévit avec la dernière rigueur sur les *Pensées,* supprimant, diminuant, altérant le texte, si bien qu'il n'y a pas vingt lignes de suite qui passent du manuscrit dans l'édition, sans subir une modification plus ou moins importante.

Sur ce premier texte ainsi labouré s'abattent neuf approbateurs, car les *Pensées* sont soumises à la loi commune : il faut qu'un livre soit approuvé par un certain nombre de théologiens, que l'auteur ou l'éditeur ont le droit de choisir, mais qui ont le devoir de censurer l'ouvrage ; ceux de Pascal ne sont pas tendres : pendant six mois ils s'acharnent à le débarrasser de tout ce qui n'est pas de la plus impeccable orthodoxie. Le libraire Desprez peut certifier à l'archevêque de Paris que, de mémoire d'éditeur, on n'a jamais vu examiner un texte avec plus de rigueur; que tous les changements indiqués ont été faits, sans aucune exception. On peut lire les approbations, dans l'édition des Bibliophiles qui reproduit le texte de Port-Royal, surtout celle de l'évêque d'Aulonne, suffragant de Clermont : pour lui, chacune de ces pensées est une quintessence de nourriture spirituelle, et suffit à réconforter l'âme pour une journée entière, tant elles sont orthodoxes dans leur ensemble, et plus spécialement celle qui renferme la pure doctrine romaine : « Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps.

Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à Jésus-Christ. Toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le Pape. » Par malheur, ce passage où Pascal se montre le moins janséniste des hommes, ne fait justement point partie de l'ouvrage qu'il rêvait. C'est un fragment d'une lettre écrite à M de Roannez en d'autres temps ; Port-Royal l'a découpé fort habilement, fort artificieusement même, car il le présente comme une pensée, alors que les Réflexions sur la mort sont très explicitement indiquées comme tirées de la lettre écrite par Pascal sur la mort de son père. Le procédé est plus adroit que franc. Mais la ruse du faible porte son excuse avec elle-même : il ne peut faire autrement, sous peine d'être la proie du plus fort. Toutes ces altérations que nous condamnons à distance, avec une sévérité trop facile, trouvent leur justification dans la crainte des redoutables lecteurs qui allaient s'emparer du livre publié. Comment trouver excessive la prudence de Port-Royal en cours d'impression, quand nous connaissons la conversation de l'archevêque de Paris avec l'éditeur, une fois l'ouvrage terminé ? — Un fort habile homme est venu me voir, dit le prélat ; sans être théologien de profession, il est très éclairé : il a lu l'ouvrage de M. Pascal, et l'admire fort. Pourtant il a trouvé un passage qui semblerait favorable au jansénisme : cela pourrait troubler la vente de ce beau livre : faites un carton. — Sans en être bien sûr, je suppose que cet endroit suspect qui avait échappé à la prudence des éditeurs, à la défiance des censeurs, est celui-ci, le seul qui, dans l'édition princeps, puisse sembler toucher au port-royalisme : « Il y a plaisir

d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra pas. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature. » On peut se demander en effet si Pascal s'inquiète de l'imposant vaisseau de la chrétienté, ou de l'aventureuse nacelle dont il aurait voulu être le seul pilote. Il n'est plus là pour expliquer sa pensée, ni pour la défendre : sa famille tente de le remplacer.

Dans la lutte qui s'est engagée entre les parents de Pascal et ses anciens amis, la critique prend trop facilement parti pour Port-Royal, et suppose que les héritiers temporels de Pascal obéissaient à d'assez médiocres préoccupations. D'après Sainte-Beuve, leurs protestations ne peuvent s'expliquer par la supériorité de leur goût littéraire sur celui d'Arnauld ou de Nicole ; Mme Périer aurait surtout redouté qu'on *n'embellît* trop son frère, et que le lecteur, trouvant un texte plus beau que les simples notes de malade annoncées dans la préface, n'attribuât aux correcteurs le mérite de l'auteur ; elle aurait donc voulu défendre la gloire littéraire de son frère. — Pourquoi d'abord supposer que la sœur de Pascal, la femme qui a su écrire la belle biographie de son frère, n'était pas aussi *littéraire* que des gens qui l'étaient si peu? Pourquoi lui prêter ensuite, pour toute inspiration, une pure vanité de famille, quand il y a une raison plus sérieuse, plus digne d'elle, et plus vraisemblable ? Ce n'est pas le style de Pascal qu'elle admire, c'est sa pensée qu'elle respecte. La famille a hérité tout au moins du caractère de Pascal : elle n'admet pas les compromissions, les atténuations religieuses ; elle voudrait, au risque de compromettre sa propre tranquillité, voir mettre en pleine lumière le jansénisme et la combativité des *Pensées* contre les puissances ecclé-

siastiques, puisque l'*Apologie* devait être, au su de la famille, animée de ces deux passions, irréductibles chez Pascal. Port-Royal au contraire gauchit pour les *Pensées*, comme il avait faibli pour le Formulaire ; en vue de sauver la maison de Jansenius, il est prêt à sacrifier, sinon sa doctrine, du moins son interprétation par Pascal. Au contraire, pour défendre l'œuvre compromise de son grand et cher mort, la famille délègue ses pleins pouvoirs au neveu de Pascal, Étienne Périer, qui partage la piété spéciale de son oncle ; il vient à Paris, aider les éditeurs en apparence, et les surveiller en réalité. Bientôt ils protestent contre ce collaborateur gênant : c'est encore Brienne qui se charge de prévenir les parents de Clermont ; les solitaires et le jeune Périer éprouvent, paraît-il, un égal soulagement à voir s'approcher la fin de leur travail, car on ne se comprend plus : les port-royalistes trouvent peu raisonnable l'obstination du représentant de la famille à leur tenir tête ; toujours battu, il n'est jamais content : on finit par le considérer non plus comme le plus dévoué des neveux, mais comme le plus opiniâtre des Auvergnats.

Battue pour l'édition, la famille va prendre sa revanche pour la préface. Elle refuse d'accepter celle que Filleau de la Chaise avait composée sans l'en prévenir, et qui, d'après une lettre de Mme Périer à Vallant, « ne contenait rien de toutes les choses que nous voulions dire, et en contenait plusieurs que nous ne voulions pas dire ». M. Périer écrit nettement à Port-Royal qu'il faut la changer ou en faire une autre ; puis, pressé par le temps, et manquant de loisirs, il charge son fils de composer lui-même une introduction qui donne satisfaction à la famille ; le jeune homme, voyant la

contrariété de ces Messieurs, use d'un subterfuge ingénieux ; il écrit lui-même cet avant-propos, et l'apporte aux jansénistes comme s'il lui était arrivé tout fait de Clermont.

Qu'y a-t-il donc, dans cette préface, qui présente un danger quelconque pour les timorés défenseurs de Port-Royal ? Quel est le passage capital où la famille va rétablir, bon gré mal gré, la pensée essentielle de l'*Apologie*, et nous révéler l'intention que les jansénistes voulaient tenir secrète, la croyant dangereuse pour eux-mêmes? La voici, aussi nettement indiquée que possible : « L'on s'étonnera peut-être aussi de trouver dans ce recueil une si grande diversité de pensées, dont il y a même plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que M. Pascal avait entrepris de traiter. Mais il faut considérer que son dessein était bien plus ample et plus étendu qu'on ne se l'imagine, et qu'il ne se bornait pas seulement à réfuter les raisonnements des athées, et de ceux qui combattent quelques-unes des vérités de la foi chrétienne. Le grand amour et l'estime singulière qu'il avait pour la religion faisait que non seulement il ne pouvait souffrir qu'on la voulût détruire et anéantir tout à fait, mais même qu'on la blessât et qu'on la corrompît en la moindre chose. De sorte qu'il voulait déclarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la vérité ou la sainteté, c'est-à-dire, non seulement aux athées, aux infidèles et aux hérétiques qui refusent de soumettre les fausses lumières de leur raison à la foi, et de reconnaître les vérités qu'elle nous enseigne, mais même aux chrétiens et aux catholiques qui, étant dans le corps de la véritable Église, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Évangile... »

Enfin, nous tenons la clef des *Pensées*. La vérité éclate là comme un éclair. Sans doute Étienne Périer n'indique pas avec une absolue netteté toute l'idée maîtresse du livre. Mais nous connaissons maintenant assez bien les difficultés qu'il a eu à vaincre, les conseils qu'il a dû subir, les représentations qu'il a dû supporter, pour affirmer que Port-Royal, après avoir réussi à atténuer Pascal lui-même, n'a pas dû laisser à son héritier grande latitude pour rétablir la vérité méconnue. Étienne Périer a eu toute liberté pour rapporter la conférence faite dix ans auparavant par Pascal, conférence qui ne peut donc être considérée que comme un document de seconde ou de troisième main : on l'a réduit à la portion congrue, quand il a voulu publier les confidences plus récentes faites aux siens par Pascal qui se sentait à la fin contraint et gêné devant ses anciens amis, obligé de leur cacher ce qu'il appelle lui-même ses pensées de derrière la tête.

Si le lecteur n'est pas encore convaincu que Port-Royal, dans son édition, a voulu masquer la pensée vraie, personnelle, de Pascal, et que la famille a lutté tant qu'elle a pu en sens inverse, il ne lui restera plus de doute en lisant l'histoire du dernier élément qui complète le livre des *Pensées*, la vie de Pascal par Mme Périer. Port-Royal, obligé de subir la préface, essaye d'échapper à la biographie. A la quatrième édition, en 1678, la famille tente de publier cette vie de Pascal : Roannez, Arnauld et Nicole s'y opposent : le curé de Saint-Étienne avait prétendu d'abord que Pascal, au lit de mort, avait abjuré son jansénisme ; il venait de rétracter sa première déclaration. On ne pouvait publier la biographie sans y parler de cette affaire,

on ne pouvait parler de cette affaire sans réveiller la querelle assoupie. Louis et Blaise Périer sont chargés de présenter et de faire accepter l'objection à leur mère : soutenir plus ou moins nettement que Pascal est mort dans l'impénitence finale compromettrait l'édition. C'est seulement en 1684 à Amsterdam, et en 1687 à Paris, qu'enfin apparaît cette biographie tant redoutée : elle nous paraît vraiment fort anodine. Probablement Port-Royal a réussi à obtenir de la famille certaines suppressions : Cousin le suppose volontiers, et n'a pas tort : les jansénistes avaient fait écarter tout le passage sur les miracles, qui précise une des grandes pensées du livre, et que l'abbé Besongne nous a conservé dans son *Histoire de l'abbaye de Port-Royal.*

On comprend maintenant par quels laminoirs a passé l'idée primitive de Pascal. On voit combien d'obstacles Port-Royal a entassés entre le mince filet qu'il a laissé filtrer jusqu'à nous, et la source abondante d'où s'échappait impétueusement la pensée dans son premier jet. C'est pourtant cette édition, si peu janséniste, quoiqu'elle soit l'œuvre de Port-Royal, qui a réussi à donner si longtemps le change sur la portée véritable de l'œuvre. Dans ces dernières années seulement, la critique a réussi à déblayer la question. Bien rares sont ceux qui s'obstinent à vouloir trouver le véritable Pascal dans le travail de Port-Royal. Car, en laissant de côté la préface de l'édition des Bibliophiles composée certainement par un survivant du jansénisme, où l'on préconise le volume de Port-Royal comme étant supérieur à toutes les éditions suivantes au point de vue de l'intérêt littéraire ou de l'édification, nous ne voyons guère que deux critiques autorisés qui penchent encore pour cette anthologie qu'on appelle

l'édition princeps : M. Bertrand pense que c'est cela qu'il faut prendre, si on veut ouvrir le livre pour le lire ; M. Francisque Sarcey se trouve dépaysé, dans ses habitudes et dans son admiration, même par Faugère. M. Hémon, tout en se montrant assez indulgent pour ces Messieurs de Port-Royal, reconnaît pourtant qu'ils ont éteint la flamme de Pascal, adouci ses rudesses, discipliné cet ennemi de la règle. Pour moi, j'irai plus loin. Et constatant tout d'abord que cette édition tant châtiée, n'est pas encore irréprochable comme correction grammaticale, je lui reprocherai ensuite d'être juste aussi intéressante qu'un recueil de morceaux choisis. Je l'accuserai surtout de nous avoir dissimulé toutes les modifications que Pascal avait apportées à sa pensée première sous la triple pression du milieu où il s'était transformé ; du pamphlet, qu'il avait composé, qu'il avait même vécu, et qui avait développé les tendances agressives de sa nature ; des circonstances enfin qui avaient déposé dans son esprit le germe de rancunes fécondes. Il y a eu une telle falsification du livre de Pascal, que l'édition tendancieuse des jansénistes pourrait fort bien s'appeler « Pensées de Port-Royal », ou « Pensées de Pascal revues, corrigées et notablement affaiblies », ou encore « édition expurgée *cum permissione superiorum* », bref, tout ce que l'on voudra, sauf « Pensées de Pascal ». Le mal a duré assez longtemps : il est temps d'y remédier.

§ 2. — *Le jansénisme des « Pensées »*.

L'opinion généralement répandue veut que Pascal s'adresse à la fois à l'esprit et au cœur de son auditeur, qu'il désire non seulement le convaincre, mais encore

le persuader : pour cela, il emploierait le grand argument des spiritualistes : venez à moi, je possède seul les formules consolantes. — Reste à examiner si la religion, telle que la comprend Pascal, est véritablement consolante, c'est-à dire si, pour nous en tenir tout d'abord au problème capital, l'au delà du tombeau, Pascal va préconiser l'enseignement de l'Église ou celui de Port-Royal : celui du catholicisme, nul ne l'ignore : mais peut-être n'en connaît-on pas un des plus touchants symboles que l'art chrétien en ait donné, et qui va illustrer la comparaison des deux systèmes. Dans une église de Niort se trouve une chapelle funéraire ; suspendu à la voûte, un ange de pierre semble passer à tire d'ailes, tant le statuaire a su lui donner de légèreté : il passe, sonnant la trompette du jugement dernier ; en bas, trois tombeaux s'entr'ouvrent, les morts se réveillent ; je n'ai jamais vu pareille expression de foi aussi bien nuancée suivant l'âge et le sexe : le premier, c'est un enfant de seize ans, mort à l'ennemi : sur sa figure brille comme un rayon d'espoir jeune, la certitude de ceux qui sont partis innocents et purs. Sa mère espère aussi, au nom de ses douleurs passées, en récompense du désespoir que lui a causé la mort de son enfant, désespoir qui a laissé des traces sur cette figure maintenant apaisée par l'espérance d'une vie meilleure. Mais le père surtout attire et retient le regard ; j'ai cru lire sur sa mâle physionomie d'homme de guerre cette prière : — Mon Dieu, j'ai été faible, et j'ai commis bien des fautes : mais j'ai lutté de mon mieux pour protéger les miens et ma patrie ; j'ai fait le moins de mal possible, j'ai tâché de faire un peu de bien. Seigneur, je sais que vous allez être mon juge, mais je sais aussi que vous êtes mon père, et j'ai confiance ! —

Est-ce là l'impression que laissent les *Pensées?* Est-ce là la prédication de Port-Royal? On ne saurait en donner, je crois, plus fidèle image qu'en représentant, aux pieds de ce crucifix janséniste où le Christ semble à peine entr'ouvrir ses bras pour un petit nombre d'élus, ces solitaires fixant en tremblant les yeux sur un coin du ciel où paraît une faible lueur, aurore de la lumière éternelle pour une effrayante minorité, rougeoment des flammes de l'enfer pour l'immense majorité des hommes, tant et si bien que l'on aurait dû inscrire au-dessus de la porte de cette maison, comme en tête des *Pensées* de Pascal, le vers sinistre de Dante :

Vous qui venez ici, laissez toute espérance.

Il faut bien en effet se rendre compte que Pascal, s'il eût eu le temps d'écrire son livre, en aurait fait l'Apologie du jansénisme, et non pas celle du catholicisme. Ce que nous en possédons nous permet de le supposer en toute vraisemblance. Je ferai cette étude en me servant uniquement des jugements portés par des théologiens de profession, ce qui me permettra de parler de ces problèmes avec la convenance que je dois y apporter personnellement, avec une compétence empruntée à des docteurs graves. Il est dangereux, en effet, pour de simples laïques, de décider à la légère de pareilles questions; on risque de prendre pour des exagérations jansénistes ce qui semble à des ecclésiastiques être le pur et simple catholicisme. Ainsi, quand on s'étonne avec Cousin de cette dévotion outrée qui fait du mariage « une espèce de déicide », on aurait tort de s'étonner, car cette théorie semble toute naturelle,

partant très orthodoxe, à l'abbé Maynard. Quand on trouve que le Dieu de Pascal ne doit pas être celui du christianisme, parce qu'il excite plutôt l'effroi que l'amour, l'abbé Flottes pense juste le contraire, et demande en quoi le Dieu de Pascal diffère du Dieu de Fénelon. En effet, quand Pascal développe la théorie du *Deus absconditus*, qui se cache pour celui-ci, et se révèle à celui-là ; qui a suscité des prophètes pour faire croire les uns, et éloigner les autres de la foi ; qui veut aveugler les uns et éclairer les autres, on peut trouver une doctrine semblable dans une lettre de Fénelon à l'évêque d'Arras, lettre que Havet rapproche justement de ces diverses pensées de Pascal. La seule différence entre eux, c'est que le Dieu de Pascal se réserve pour les jansénistes, tandis que la théorie de Fénelon, ennemi décidé du jansénisme, est d'une portée plus générale. — La critique protestante irait même plus loin encore, puisque, pour Vinet, la tristesse, le pessimisme de Port-Royal, sont conformes à l'esprit même des Livres saints.

Que faut-il donc faire, et par quelle méthode pourrons-nous essayer d'établir la véritable doctrine des *Pensées?* D'abord il convient de laisser de côté les difficultés tellement subtiles qu'un théologien même évite de se prononcer. Il arrive quelquefois que tel critique conçoive un soupçon touchant le jansénisme d'une assertion de Pascal, plutôt qu'il n'émet une certitude. D'autres fois on trouve répréhensible chez lui ce qui passerait fort bien chez un autre, par un véritable procès de tendance, analogue à celui que l'on fait déjà au grand Arnauld : quand on objecte à ses adversaires qu'il parle comme les Pères de l'Église, ils répondent que ses propositions seraient catholiques dans une

autre bouche, mais qu'on les condamne chez lui. Ainsi, quand Pascal dit ceci : « Toute la foi consiste en Jésus-« Christ et en Adam ; et toute la morale en la concu-« piscence et en la grâce, » le chanoine Rocher remarque que cette pensée serait parfaitement admissible, si l'on ne savait pertinemment d'autre part que Pascal était imbu des erreurs jansénistes : sa doctrine générale étant connue, on doit en conclure que cette pensée, innocente en apparence, contient en principe le système de Jansénius.

D'autre part, il y a dans son œuvre toute une partie que nous pouvons considérer comme scrupuleusement orthodoxe, puisqu'elle paraît telle à un de ses adversaires-nés : le Père Longhaye établit avec netteté la part du christianisme pur dans les *Pensées :* il trouve que, comme méthode générale, Pascal fait sagement de préparer le cœur à accueillir la vérité, avant de démontrer à l'esprit cette vérité ; que, dans sa démonstration, Pascal a tout à fait raison d'écarter les arguments philosophiques et scientifiques, pour prendre de préférence les preuves morales. Le critérium choisi par Pascal pour discerner la vraie religion, et notamment la nécessité qu'il y a pour la religion à expliquer le problème de l'homme, insoluble à toutes les philosophies, à toutes les fausses religions, cet inexplicable mélange de grandeur et de misère ; bref les conditions posées, les exigences formulées, la méthode employée, tout cela paraît excellent au P. Longhaye : il approuve surtout Pascal de faire aboutir tout son effort au mystère de Jésus, qui est la clef de toutes les difficultés.

Maintenant il semble que la question se précise un peu, et que la réponse soit relativement facile. Dans

son ensemble, le jansénisme de Pascal nous apparaît comme une exagération du catholicisme. Suivant le mot de Nicole, Pascal nous régente fièrement, comme il le fait à ses débuts pour le P. Saint-Ange, comme il le fait ensuite pour Mlle de Roannez : c'est un directeur de conscience plus absolu que quiconque : tandis que l'Église se contente de vouloir dominer notre cœur, Pascal prétend exercer une véritable tyrannie sur notre esprit. C'est ainsi qu'il interdit absolument, comme mauvais, tout attachement aux créatures, tandis que, d'après un interprète du christianisme, Dieu permet les affections humaines, pourvu que cet amour lui soit rapporté comme à notre fin dernière. C'est donc entre Pascal et l'Église le dialogue de Polyeucte et de Néarque, mais transposé : l'Église admet que l'on peut aimer, qu'on le doit, mais à cette condition :

Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même.

Pascal répond :

Pour se donner au Christ, il faut n'aimer personne.

Il y a entre la morale de l'Église et celle de Pascal une différence de charité, de chaleur, plutôt qu'une opposition essentielle. Ainsi, dans son Essai sur la conversion du pécheur, Pascal trouve que les fruits de la grâce sont amers ; que l'âme repentante ne goûte pas les délices qu'elle attendait : « elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'une part, la présence des objets visibles la touche plus que l'espérance des invisibles, et de l'autre la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns

et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion ; de sorte qu'il naît dans elle un désordre et une confusion, etc. » Le chanoine Rocher trouve que tout cela donne froid, que le cœur se resserre, que l'on ne trouve plus là ni la joie ni la paix qui sont la récompense de la conversion. Ce qui choque chez Pascal, c'est une espèce d'âpreté à souligner dans la religion tout ce qui peut paraître rude et rebutant, une joie étrange à mettre en pleine lumière ce qui doit humilier notre raison. Un souffle impitoyable et glacial a passé par là. Ce n'est pas vers la porte de l'Église que Pascal mène un incrédule ; c'est un catholique, vivant dans le monde, et croyant y vivre chrétiennement, qu'il rudoie, qu'il détrompe, et qu'il entraîne vers le cloître du Port-Royal.

C'est bien ce qui apparaît clairement dans les détails de son système, et tout d'abord dans les questions qui touchent surtout à la spéculation pure, qui ne semblent pas aux profanes avoir un rapport immédiat avec la conduite ordinaire de la vie. Son point de départ, l'essence même de son système, sa théorie de la grâce, touche à l'hérésie, d'après l'abbé Maynard : celui-ci trouve même « monstrueuse » cette opinion que la grâce serait refusée par Dieu à quelques-unes de ses créatures. Pascal ne craint pas en effet de parler très nettement de « personnes destituées de foi et de grâce » : ce sont précisément, d'après lui, celles qui cherchent partout des preuves de la vérité de cette foi qu'elles ont perdue ; si l'on essayait de leur démontrer l'existence de Dieu par ses ouvrages, ce serait une besogne inutile et stérile : « Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la

Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ; non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans Jésus-Christ, est inutile et stérile. » Comment donc ces malheureux pourront-ils s'élever jusqu'à cette connaissance sans laquelle toutes les autres sont inutiles, si la grâce, qui est indispensable pour cela, leur est refusée par celui-là seul qui peut la donner ? Ils ne pourront même pas être honnêtes, vertueux, ni recueillir la récompense de leurs bonnes actions, s'ils n'ont pas la charité parfaite, surnaturelle. Dépassant la théorie catholique sur ce point de doctrine, Pascal exige cette charité spéciale pour qu'une action soit moralement bonne ; sinon elle est inspirée par la cupidité, la concupiscence : elle est mauvaise, puisqu'elle ne procède pas du pur amour de Dieu : « car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité. » D'après le chanoine Rocher, cela est la traduction exacte d'une proposition que l'Église condamne dans Baïus, et c'est par l'intermédiaire de Jansénius, disciple de Baïus, que Pascal adopte ce principe dont on voit les conséquences : les infidèles, à qui la grâce est refusée, ne pouvant agir par charité parfaite, pèchent toutes les fois qu'ils agissent ; et les fidèles, qui devraient toujours procéder d'après cette charité, pèchent aussi toutes les fois qu'ils obéissent à un autre motif. Cette doctrine, aussi contraire à l'enseignement de l'Église qu'au bon sens et à la raison, est une seconde tache janséniste dans le système de Pascal.

Les port-royalistes ont une façon spéciale d'interpréter les dogmes, surtout en matière de miracles.

Pascal explique de telle façon l'argument des miracles, qu'un éditeur aussi modéré que Faugère hésite à admettre dans l'*Apologie,* telle qu'il la conçoit, toute une série de considérations qui sont d'un polémiste plutôt que d'un apologiste, et d'un polémiste de Port-Royal, c'est-à-dire logicien à outrance et jouteur brutal. Son explication des miracles n'est qu'un commentaire du miracle de la sainte Épine, et, suivant la remarque de M. Molinier, tient dans les fragments une place disproportionnée avec sa valeur comme preuve de la religion. Ce miracle n'avait pas suffi à ouvrir les yeux des molinistes, et par conséquent suffisait, d'après Port-Royal, à les condamner dans leur aveuglement obstiné. Pascal généralise cette conviction particulière, et écrit résolument : « les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner » ; ils sont destinés à « éclaircir les uns et obscurcir les autres ». Le chanoine Rocher rattache cette doctrine à la prédestination janséniste, à cette croyance que Dieu octroie toutes les clartés nécessaires à ses élus, et les refuse à ceux qu'il a damnés de tout temps, ce qui, ajoute-t-il, est un horrible blasphème.

Ces théories ont à Port-Royal une répercussion plus ou moins lointaine sur la vie conventuelle, et, dans les *Pensées,* une conséquence plus ou moins immédiate sur les conseils pratiques que Pascal donne à son disciple, sur la vie dévote telle qu'il la conçoit, qu'il la pratique, et qu'il la préconise. D'après lui, le juste ne doit accepter que les déplaisirs de la vie, et rejeter tous les plaisirs ; Pascal pousse ainsi les préceptes de mortification du catholicisme jusqu'à une sorte de martyre perpétuel, transformant ses conseils de perfectionnement, propres aux réguliers, en pratiques obligatoires même pour ceux qui vivent dans le siècle.

Refusant à l'homme tout ce qui fait le bonheur et l'honneur de sa vie, tout ce que l'on appelle d'un assez vilain mot, l'altruisme, pour lui prêcher une sorte d'égoïsme surnaturel, Pascal doit être jugé sur la pratique de ceux qui ont tenté de suivre ses conseils. Quel meilleur exemple à citer que la vie d'un des derniers jansénistes, mort en 1844, Bellaigue de Rabanesse, qui parlait à Faugère, avec une vraie passion, de *Monsieur* Pascal ! Par crainte de commettre quelque déicide en sa personne, comme disait Le Maître, le disciple ne s'est pas marié : tous les jours, il dit régulièrement son bréviaire ; à chaque anniversaire du Nécrologe, il prie plus spécialement : sa vie entière est une préparation à la vie future ; rien de ce qui fait battre le cœur d'un homme ne peut plus le troubler ; il a suivi le conseil de Pascal : il a placé toute son existence humaine à fonds perdus sur l'éternité : il a suivi la règle des paris.

On connaît cet étrange argument, auquel Port-Royal n'a pas refusé son approbation, puisqu'il l'a inséré dans son édition, avec un court avis au lecteur. On sait aussi que jamais défi plus audacieux et plus méprisant n'avait été porté à la raison humaine. Pour décider l'incrédule à vivre toute sa vie comme s'il croyait, c'est-à-dire à se mortifier par une espèce de spéculation, sous bénéfice d'inventaire, Pascal lui tient à peu près ce langage : vous êtes engagé dans une existence dont vous ne connaissez pas l'issue, telle que, moi, je la connais : faites pourtant comme moi, qui suis un croyant : car, de deux choses l'une : ou mon Dieu existe, et alors, pour quelques années de misère vous aurez gagné une éternité de bonheur ; ou il n'existe pas : et alors vous n'aurez rien perdu : pariez

donc sur mon jeu : la mise que vous hasardez n'est rien, si vous la perdez : elle vous est rendue, non pas au centuple, mais à l'infini, si vous gagnez. — Et l'incrédule de répondre à Pascal : « Oh ! ce discours me transporte, me ravit ! » On est tenté de riposter, à la place de ce sceptique, qui est véritablement de trop bonne composition : votre discours, Pascal, ni ne me transporte, ni ne me ravit ; car je ne gagne rien à parier que ce Dieu, tel que vous le concevez, existe. J'aurai beau faire tout comme s'il était ; il ne me sauvera que s'il le veut bien : moi-même, je n'y puis rien ; il me sauverait aussi bien, s'il le voulait, tel que je suis, dans mon incrédulité. Pour vous, vous me trompez, car vous me dites « qu'il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner », et je verrai plus tard, de par votre théorie du petit nombre des élus, que j'ai infiniment peu de chances d'arriver à la vie bienheureuse. Je sais bien qu'en échange des chances que vous faites miroiter devant mes yeux, vous me garantissez qu'en attendant j'aurai ici-bas certains avantages moraux, que je serai « fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère et véritable », que je ne serai pas « dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ». Mais que me parlez-vous de gloire et de délices ? Je travaille, je peine pour gagner honnêtement ma vie et celle des miens. Je tâche d'être fidèle à la parole que j'ai engagée, je m'efforce de donner le bon exemple à mes enfants, de venir en aide à ceux qui souffrent. Je crois être un « homme de bonne volonté » ; laissez-moi en paix sur la terre, et ne vous substituez pas à Dieu pour décider de ma vie future. — N'est-ce pas ainsi que la raison humaine pourrait échapper au captieux dilemme dans lequel Pascal prétend l'enfer-

mer ? Ou, pour mieux dire, au point de départ du raisonnement de Pascal, n'y a-t-il pas la négation de tout raisonnement, de la raison elle-même ? Pascal ne dit-il pas à cet incrédule qu'il doit suivre le chemin fréquenté par ceux qui ont commencé par douter comme lui, pour arriver à la foi : accomplir les pratiques du culte comme si l'on croyait, en attendant que la foi vienne ? « Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. ; naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. » Tel est le passage capital de la règle des paris et du livre tout entier, passage limpide, et troublé seulement par les commentaires passionnés. Du côté des critiques scientifiques, Cousin prétend, avec beaucoup de vraisemblance, que cela revient à conseiller ceci : — faites-vous machine, répétez mécaniquement tels et tels gestes, et vous arriverez peu à peu à croire en Dieu par une sorte d'obsession. — Faugère riposte qu'il ne faut pas prendre ce mot à la lettre, mais dans « la profondeur du sens chrétien », et que les vrais philosophes doivent défendre cette belle parole « contre les déclamations d'une philosophie superficielle ». D'autre part, chez les ecclésiastiques, si l'abbé Maynard soutient qu'il faut avoir perdu tout sens religieux pour ne pas comprendre et goûter « la profonde simplicité de ces paroles », le chanoine Guthlin soutient qu'il faudrait être léger, fantaisiste et partial, pour « prendre au pied de la lettre cette forte expression ». Le plus récent éditeur de Pascal, M. le chanoine Didiot, repousse également avec netteté cette théorie, au nom de l'Église : « Eh bien, non, nous ne pouvons, nous, catholiques, admettre ce moyen qui est bien capable en

effet « d'abêtir naturellement », mais non d'éclairer surnaturellement ni naturellement. Agir sans conviction n'est pas le chemin d'arriver à la conviction. Que l'on se convainque d'abord naturellement de l'existence de Dieu, et qu'on le prie de donner sa lumière et son secours afin qu'on aille plus loin et plus haut, voilà la vraie méthode, etc. » Pour faire notre choix entre ces deux interprétations de la pensée de Pascal, nous pouvons demander l'avis de Port-Royal. Les directeurs officiels du parti sont plus prudents sans doute, et ne procèdent pas avec autant de brutalité, surtout quand il s'agit des grands de la terre : à ceux-ci les pratiques les plus rebutantes ne sont pas imposées comme un début, mais comme une fin : les retranchements doivent être, d'après Singlin dirigeant la conscience de la duchesse de Longueville, le fruit et non la racine de la conversion : c'est la même chose au fond, mais la forme est moins rude. C'est ainsi qu'ils traduisent le mot terrible de Pascal de cette façon adoucie, en recommandant aux catéchumènes de se modeler sur les chrétiens moins imparfaits : « imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures ; quittez ces vains amusements qui vous occupent tout entier. »

Entre initiés, on ne craint plus les mots humiliants : la Mère Angélique dit à une postulante : « pour être une parfaite religieuse, il faut être devant Dieu comme une bête qui se laisse conduire sans discernement ». Pascal écrit la même chose, avec plus d'éclat sans doute, mais c'est, je le répète, la même chose au fond ; c'est une doctrine, et non pas une boutade, car il y revient encore trois fois : il comptait même développer cette vérité essentielle sous la forme qu'il affectionne, celle d'une

lettre à un ami, où il aurait développé « le discours de la machine ».

Cette doctrine n'est sans doute pas identique avec le scepticisme philosophique ; l'abbé Flottes, le chanoine Guthlin, ont pu, avec une certaine subtilité, essayer de démontrer que Pascal pouvait encore, jusqu'à un certain point, être rangé parmi les rationalistes. Il serait plus juste peut-être de dire que tout en enseignant à la raison un étrange chemin pour arriver à la vérité, Pascal reste dogmatiste. Seulement il ne peut y réussir qu'en versant dans une autre erreur, dans une véritable hérésie. L'abbé Rocher a, le premier, je crois, indiqué nettement par quel faux-fuyant Pascal s'est dérobé aux conséquences logiques de sa thèse : si on la poussait jusqu'au bout, sa doctrine de l'impuissance de la raison conduirait droit non pas au doute, mais à la négation de la raison : dans l'intervalle, Pascal fait intervenir la grâce : sous son action, la raison, frappée à mort par le péché, ressuscite ; la grâce rend à l'esprit les lumières perdues, aussi bien pour l'existence pratique que pour la vie spirituelle : et cela s'appelle le fidéisme, que l'Église a condamné comme une erreur grave. Que Pascal soit allé, suivant son habitude, jusqu'aux dernières limites du fidéisme, cela ne se peut contester par quiconque se rappelle son mot : « personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort ». Le fidéisme existe, d'après le Père Longhaye, dans le cœur de Pascal, sous forme de sympathie pour les pyrrhoniens, et, dans son esprit, à l'état de tendance à infirmer les preuves physiques de l'existence de Dieu. A Pascal, qui, au début de l'article XXII, expose, en janséniste, le mépris qu'il faut professer pour ceux qui prouvent Dieu par la nature, le Père Longhaye oppose la doctrine catholique

contenue dans cette décision du concile du Vatican : « La sainte mère Église tient et enseigne que Dieu, principe et fin de toutes choses, par la lumière naturelle de la raison humaine peut être connu avec certitude d'après les choses qu'il a créées. Si quelqu'un disait : — le Dieu unique et vrai, notre créateur et Seigneur, ne peut être connu certainement, à l'aide de la lumière naturelle de la raison humaine, par les choses qui ont été faites, — qu'il soit anathème. »

Je n'insisterai pas plus longtemps sur ces problèmes théologiques, que je ne pouvais ni passer sous silence, ni discuter de mon chef. De même que j'ai demandé à l'homme de science ce qu'il fallait penser de la science de Pascal, j'ai demandé aux théologiens ce qu'il faut penser de la théologie de Pascal. Je passe rapidement à des questions plus intéressantes pour nous, puisque l'*Apologie* devait s'adresser non à des spécialistes, mais au commun des mortels, et que, au fond, il n'y a qu'une question qui passionne tout le monde : la vie future ; quel est le Dieu qu'on nous fait espérer ou redouter ?

Nous ne nous occuperons donc plus des différences dogmatiques que seuls les initiés peuvent trancher, nous n'aborderons plus ce terrain de la grâce sur lequel les guides assermentés craignent eux-mêmes de s'aventurer. Nous allons voir si la solution du problème de l'au delà, telle que Pascal la cherche, est celle que donne l'Église ; si, dans le calcul des probabilités qu'on a d'être damné, d'après les croyances religieuses, Pascal ne se montre pas singulièrement moins large que l'orthodoxie. Est-ce dans l'Église catholique, ou dans la chapelle janséniste, qu'on nous offre les doctrines les plus rassurantes, que l'on fait à l'espérance la part plus grande qu'au désespoir ?

Au seuil même de la doctrine janséniste, apparaît la plus étonnante théorie, et qui présente avec les lois de la morale humaine la plus étrange contradiction : quels que soient les mérites ou les démérites individuels de chaque créature, Dieu nous a prédestinés les uns au paradis, les autres à l'enfer ; comme l'a remarqué le chanoine Rocher, cela ne peut être considéré comme une opinion particulière et de détail, puisque le rattachement rationnel de cette idée avec la doctrine fondamentale de la grâce est suivi par Pascal avec une impitoyable logique : Dieu donne à ses élus toutes les lumières indispensables pour croire, et les refuse aux autres. Pascal, qui rejette toute concession, ne fût-elle qu'apparente, au bon sens et à la conscience humaine, goûte comme une joie tragique à frapper sa doctrine dans les formules les plus rigoureuses : « Jésus-Christ, dit-il, sauve les élus, et damne les réprouvés, sur les mêmes crimes. » Mais ne pouvons-nous essayer de le fléchir par la prière ? — « Dieu donne la prière à qui il lui plaît. » — Mais Jésus-Christ n'est-il pas venu sur terre verser son sang pour racheter l'humanité ? Ne pouvons-nous donc pas espérer que, en vivant honnêtement et chrétiennement, nous pourrons être sauvés ? — Pascal a répondu deux fois : d'abord de la façon du monde la plus significative : en commençant sa profession de foi, il écrit d'abord, en cédant à une formule traditionnelle : « J'aime tous les hommes comme mes frères parce qu'ils sont tous rachetés. » Puis il se reprend, et il efface ces lignes. Ensuite, il fait parler Jésus-Christ lui-même, qui répond à celui que son Père a prédestiné au salut : « Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de mon sang pour toi. »

Encore cette doctrine, quoiqu'elle ne dispose ni à

l'effort ni au mérite moral, ne paraîtrait pas absolument répugnante et désespérante, si ces prédestinés formaient l'immense majorité des hommes. Mais la théorie janséniste de la prédestination est encore corroborée par leur interprétation du nombre des élus. C'est peut-être ici que se trouve, entre le jansénisme et le catholicisme, la différence qui frappe le plus l'imagination et la sensibilité. Le jansénisme n'admet au ciel qu'une minorité d'élus dont le petit nombre effraie. Son paradis est désert, son enfer seul est rempli ; ces impitoyables célibataires le peuplent de petits enfants morts sans baptême. Alors que l'Église ne leur refuse que la vue de Dieu, mais n'admet pas pour eux les tourments de l'enfer, alors qu'elle imagine un état intermédiaire, semblable à la vie terrestre, moins ses souffrances, existence qui vaudrait encore mieux que l'anéantissement d'après le chanoine Rocher, Port-Royal déclare par la bouche de Saint-Cyran « que le diable possède l'âme d'un petit enfant dans le ventre de sa mère » ; que les enfants morts avant le baptême subiront « la peine du sens » ; que la Providence a bien voulu nous en donner une preuve palpable, en faisant souffrir à ces petits êtres, sous les yeux des parents, des peines étranges qui ont un sens symbolique. De telles assertions nous paraissent scandaleuses ; elles excitent en nous une invincible répulsion ; Pascal en profite pour rudoyer une fois de plus le cœur humain : « Qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice, que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. » On devine ce qu'une loi, si impitoya-

ble pour les enfants, peut réserver d'indulgence pour les hommes. Dans la foule des appelés, quelques élus à peine seront sauvés, en si petit nombre que, suivant Sainte-Beuve, c'est à faire dresser les cheveux. Un instant Pascal semble hésiter devant les conséquences de son système ; il dit même une fois : « Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. Mais les hommes s'en rendent si indignes qu'il est juste que Dieu refuse *à quelques-uns*, à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. » Mais, cinq lignes plus loin, l'atténuation est retirée : « tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. » Tout cela reste assez vague ; autant que la chose est possible, prenons des chiffres. Actuellement il n'y a pas tout à fait quinze cents millions d'êtres humains sur la terre ; on compte environ deux cent quarante millions de catholiques. Ces chiffres ne correspondent pas à la réalité au XVIIe siècle, mais la règle de Pascal s'appliquerait encore à eux. Voilà donc les cinq sixièmes de la race humaine réservés sûrement à l'enfer de par Port-Royal ; mais encore, dans ce misérable reste, croit-on que cette proportion déjà effroyable des élus va être conservée, et qu'un sixième de ces catholiques, qui forment pourtant le nouveau peuple élu, peut espérer dans son salut ? Peut-il y avoir en ce moment quarante millions d'hommes sûrs d'être sauvés ? Que nous sommes loin de compte ! Il y a dans la Bible un chiffre qui plaît à Pascal : « Je m'en suis réservé sept mille ! » D'après les différents commentateurs des *Pensées*, Pascal désigne les jansénistes. Étaient-ils sept mille de son temps ? Ce n'est pas

bien sûr. Donc, quelle effrayante hécatombe d'âmes, si l'on veut se plier un instant à leur fantaisie, si l'on songe qu'ils pensaient nettement : hors de notre chapelle, point de salut ! Encore n'étaient-ils pas bien assurés de la vie éternelle même pour les fidèles de leur petit troupeau. En vérité, l'on comprend que de pareilles doctrines, loin de ramener une seule âme, puissent faire surtout le jeu de l'incrédulité qui, pour les esprits vulgaires, est la conséquence fatale du désespoir. Comme le disait Pascal, l'homme n'est ni ange, ni bête ; et la conséquence imprévue de son intransigeance, c'est que, ne pouvant se montrer aussi angélique que l'exige Port-Royal, son disciple s'en ira grossir la troupe des libertins.

Que serait, en fin de compte, la doctrine de Pascal, s'il avait raison ? Le triomphe de l'enfer. Or, que dit l'Église dans sa liturgie ? « Tu as pitié de tous, Seigneur, et tu ne hais rien de ce que tu as fait, dissimulant les péchés des hommes à cause du repentir, et les épargnant, parce que tu es le Seigneur notre Dieu. »

Quel est donc le Dieu de Pascal ? Et d'abord, quel est son Christ ? Sa théologie manque un peu de précision. Ainsi il reconnaît une fois que Jésus est venu pour tous, tandis que Moïse n'avait été suscité que pour une seule nation ; qu'il est universel, qu'il a offert le sacrifice de la croix pour tous les hommes. Mais c'est là le seul texte que l'on puisse clairement invoquer en faveur de l'orthodoxie de Pascal, car les autres, trop obscurs, prêtent à la controverse. Nous ne pouvons tenir compte que des passages parfaitements nets, puisqu'il s'agit d'un livre de piété à l'usage du mondain, honnête homme ou libertin. Or que dit Pascal, quand il parle nettement ? Jésus-Christ est venu pour sanctifier les uns et scandali-

ser les autres, pour aveugler ceux qui voyaient clair, et donner la vue aux aveugles. Sans son intermédiaire, « nos prières et nos vertus sont abominables devant Dieu ». Que disent les prophètes de Jésus-Christ ? « qu'il sera une pierre d'achoppement à laquelle plusieurs heurteront...., qu'il est un Dieu véritablement caché ! »

Qu'est-ce donc que ce Dieu caché ? Qu'est-ce que cette théorie du *Deus absconditus*, pierre angulaire de la doctrine de Port-Royal ? Tout l'article XX est rempli de pensées sur ce sujet, pensées qui ne peuvent laisser aucun doute sur la complication du problème, imaginée à plaisir par le jansénisme, et dans laquelle se joue l'étrange génie de Pascal, amoureux des difficultés, des questions insolubles pour le bon sens. Son Jésus se tait ou parle, « pour laisser les méchants dans l'aveuglement ; » il remplit pleinement le rôle que lui assignaient les prophètes interprétés par Port-Royal : « les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non ; c'est pour vous éloigner de croire. » Si l'on crie à l'iniquité, Pascal répond que la justice de Dieu ne se doit pas mesurer d'après les règles de l'équité humaine : elle est « énorme ». Nous ne devons donc pas nous choquer de le voir impitoyable envers les réprouvés ; la seule chose qui soit vraiment choquante, aux yeux de Pascal, c'est la miséricorde de Dieu envers les élus. Il faut être *sot* pour s'étonner, et dire : « Dieu aurait-il fait le monde pour le damner ? »

Sans doute cette théorie qui nous paraît si invraisemblable dans sa sévérité, n'est, d'après l'abbé Maynard, que l'exagération de la doctrine orthodoxe. Mais qui ne sent qu'en pareil cas les variations du plus au moins ont une importance essentielle ? Le Père Longhaye dit, plus

nettement, que le Dieu de Pascal n'est pas le sien, que le christianisme des *Pensées* n'est pas celui de Jésus-Christ. Dans les *Pensées*, la vie n'est plus qu'un piège atroce. L'auteur de l'*Apologie* nous fait entrevoir, par delà la porte du tombeau, deux fantômes aussi effrayants l'un que l'autre, et qui nous guettent : Satan, happant presque tous les hommes ; un Dieu, sauvant un petit nombre d'élus, et rejetant l'immense majorité de ses créatures, en raillant ces malheureuses dupes. Au Dieu qui se cache pour nous rendre l'erreur facile, quand il devrait au contraire ramener vers le salut ceux qui s'égarent, le lecteur des *Pensées* ne serait-il pas en droit de crier comme le Christ : Seigneur, Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Ou, plus humainement, comme les pèlerins d'Emmaüs, accompagnés dans leur route par l'ombre de Jésus, qu'ils n'ont pas reconnu, ne peut-on pas répéter les beaux vers de Jean Aicard ?

S'il s'éloignait un peu, leur cœur, empli de troubles,
Aussitôt amoindri, défaillait et pleurait...
S'il se rapprochait d'eux, tout contents en secret,
Ils se sentaient monter au cœur des forces doubles.

C'était alors en eux comme un flot de chaleur,
Le doux rayonnement d'une intime lumière ;
Ils ne comprenaient plus leur détresse première,
Ni pourquoi le chemin leur devenait meilleur.

Et les deux pèlerins que le Spectre accompagne
Répétaient à Celui que l'on ne peut pas voir :
« Reste avec nous, Seigneur, parce que c'est le soir,
Et notre angoisse croît dans la nuit qui nous gagne. »

Le Dieu du jansénisme abandonne aux angoisses et aux erreurs de la nuit la masse immense de l'humanité, et fait mystérieusement signe à quelques affidés qu'il

va guider vers la lumière. Ce christianisme n'est pas celui du Christ, le Jésus de Pascal n'est pas le Sauveur de l'Église.

§ 3. — *Protestantisme. — Individualisme. — Ténèbres.*

On aurait sans aucun doute indigné Pascal, si on lui avait soutenu qu'il ne faisait pas l'apologie du catholicisme, mais celle du jansénisme, et surtout si on avait prétendu devant lui qu'il penchait vers l'hérésie : il était bien persuadé qu'il était dans la plus pure tradition chrétienne ; pourtant, était-il bien resté dans le christianisme de l'Église ? Cousin voit, dans le jansénisme en général, une tendance à la doctrine de Calvin, tendance réelle, bien qu'inconsciente et involontaire. Pascal n'est-il pas tombé du côté où penchait Port-Royal ? Son interprétation est si personnelle comme forme que, dans le fond, elle paraît bien se confondre avec l'individualisme en matière religieuse, c'est-à-dire avec le protestantisme. Un protestant ne s'y est pas trompé : M. Astié voit dans les *Pensées* le livre de l'avenir religieux, et pour lui l'avenir c'est la rupture avec la tradition enseignée par l'Église, l'émancipation religieuse de l'individu. Sans doute Pascal est séparé du protestantisme par sa foi aux sacrements : entre Pascal et lui, Vinet voit donc, sinon un abîme, du moins un fossé qu'il est difficile de combler. Il y a pourtant chez Pascal certains passages qui préparent le pont. Sur le dogme des réprouvés, la doctrine de Jansénius se rapproche déjà un peu de celle de Calvin ; et, quand Pascal interprète cette doctrine, il s'avance plus loin encore que son maître dans cette

voie nouvelle. Le chanoine Guthlin ne verrait plus de différence entre le calvinisme et la pensée de Pascal, si on prenait ces fragments au pied de la lettre, sans atténuation, et il pense qu'il convient de les atténuer. Mais Pascal « atténué » est-il encore Pascal ? Son originalité, sa puissance propre ne consistent-elles pas en partie dans un dédain absolu pour la prudence, les tempéraments ? N'a-t-il pas poussé la solidité janséniste jusqu'à l'obstination ? N'a-t-il point passé, de l'éloignement de Port-Royal pour les concessions, à une intransigeance complète ? Ce n'est donc pas *jansénisme* qu'il faut dire, quand on parle de la religion de Pascal. Il faudrait forger un mot unique, ne convenant qu'à lui, pour désigner une croyance qui s'éloigne peut-être autant du jansénisme moyen, que le jansénisme lui-même s'éloigne de la religion romaine : la doctrine de Jansénius, repensée par Pascal, ce n'est plus le jansénisme, c'est le *Pascalisme*.

Que Pascal soit allé plus loin que Jansénius dans la voie que ce dernier avait tracée, tout le monde, bien entendu, n'en convient pas. Si d'un côté J. de Maistre prétend que les exagérations de Pascal scandalisaient même les jansénistes, de l'autre le chanoine Guthlin pense que l'on peut rapprocher Pascal de Nicole et d'Arnauld. De son côté, Sainte-Beuve, se plaçant au point de vue historique, montre que Pascal s'éloigne de Port-Royal déclinant, pour se rapprocher des débuts du jansénisme ; qu'en lui s'est rallumée un instant la flamme ardente de Saint-Cyran. Quoiqu'il soit prétentieux, quand on parle de Port-Royal, de discuter avec Sainte-Beuve, on peut se demander si Pascal se contentait de revenir prendre le jansénisme au point où Saint-Cyran l'avait laissé ; si, comme méthode d'esprit, Pas-

cal ne dépassait pas l'audace de Saint-Cyran lui-même; celui-ci a encore certains scrupules sur le zèle qui l'entraîne : il craint d'avoir trop raison; il ne veut pas que même la vérité l'entraîne trop loin ; il tâche, autant que cela lui est possible, de ne pas trop s'éloigner du juste milieu. Il craint pour ses disciples l'exagération ; il leur répète souvent qu'il faut éviter tout excès ; il se représente « fuyant également toutes les extrémités, pour tenir l'âme dans la médiocrité, sans laquelle tout est vicieux ». Est-ce là l'esprit de Pascal, d'après ce qui nous reste de son livre, d'après toutes les informations certaines que nous avons d'autre part ? Veut-on savoir comment il se résigne à rester dans le rang ? Écoutons-le : « L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut. Rien que la médiocrité n'est bon. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas, je consens bien qu'on m'y mette, et me refuse d'être au bas bout, non pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout ; car je refuserais de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité que de sortir du milieu : la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir ; tant s'en faut que la grandeur soit à en sortir, qu'elle est à n'en point sortir. » Est-ce là de la résignation, de l'humilité, ou de l'ironie, et le sentiment de sa supériorité sur les esprits moyens ? Port-Royal ne s'y trompe pas. Il essaye de rabaisser devant la postérité l'orgueilleux génie qui ne voulait pas s'incliner. D'après Racine, qui traduit l'opinion moyenne du parti, mal en a pris à Pascal d'avoir voulu tenir tête au grand Arnauld : il a été « terrassé », et a paru « petit devant lui ». Sa valeur comme théologien leur semble médiocre, et peut-être n'ont-ils pas tort. Le dédain de l'érudition est chez

lui une conviction ancienne. Dans le fragment qui nous est resté d'un *Traité du vide* auquel il travaille en 1651, il ne paraît pas professer une grande estime pour les connaissances historiques : d'après lui, elles n'ont pour objet « que de savoir ce que les auteurs ont écrit ». Sans doute il ne range pas dans cet ordre de science la connaissance approfondie de l'Écriture : il s'applique à ce point à la lecture des Livres saints, qu'il les sait par cœur, qu'il peut indiquer de mémoire la référence pour tous les passages qu'on lui cite. Mais, en fait de critique, d'exégèse, quels ouvrages a-t-il consultés ? Pour la partie de son *Apologie* qui traite de la théologie en général, M. Molinier donne, comme source principale, un ouvrage du XIIIe siècle, le *Pugio fidei*. Ses lectures manquent d'étendue ; son érudition, profane ou sacrée, est fort ordinaire. Quand il discute, chose rare, les traditions juives, les interprétations des rabbins, il compose là-dessus, écrivait Renan à M. Havet, un tissu d'erreurs. Ce puissant penseur n'est en somme qu'un assez faible théologien. Guthlin, si favorable qu'il soit à son auteur, est obligé de reconnaître que Pascal emploie les termes techniques sans grande rigueur.

On comprend que les solitaires de Port-Royal ne s'inclinent pas devant l'autorité de Pascal en matière de foi. Le directeur de la maison des Champs, M. de Saci, en parle, sans ironie peut-être, comme d'un homme d'esprit ; et pourtant, quand on songe aux éloges hyperboliques que, dans le parti, on décernait aux plus petits compagnons, « homme d'esprit » a bien l'air d'une ironie. Plus tard, la légende janséniste se complaira à grandir Pascal : nous n'en sommes encore qu'à l'histoire, au jugement des contemporains, avant le moment où Pascal est sacré grand homme. Au début, il

y a quelque chose entre Port-Royal et Pascal; on ne sent pas entre eux la sympathie sans restriction. Pascal n'admire pas tout de Port-Royal; par exemple, il fait des réserves sur la façon dont on y élève les enfants. De son côté, Port-Royal ne trouve pas la pure tradition de ses grandes âmes dans l'entreprise de Pascal, dans l'ardeur même de son prosélytisme. La relation que Jacqueline a écrite sur la Mère Angélique nous montre que cette femme, en qui s'incarnait l'esprit même de Port-Royal, n'aurait pas approuvé l'*Apologie*. On se refusait à suivre Pascal, craignant les témérités de ce guide improvisé. Ce qui, chez nous, est de la révolte devant les exigences de ce maître insatiable, est tout au moins de l'inquiétude chez ceux qui l'entourent. Là où Port-Royal paraît dur, Pascal se montre inexorable. Plus encore que les simples jansénistes, il provoque le bon sens et violente la nature. Sa doctrine est impitoyable, aussi bien pour la pratique de la vie journalière que pour l'attente de l'éternité. S'il manque de tendresse plus encore que son entourage, c'est pour une raison personnelle qui ferme son âme à toute atténuation. Il exagère le jansénisme, parce qu'il transporte dans les choses de la religion et du cœur ses habitudes de précision mathématique. Il aime à compliquer les problèmes, pour que la solution en soit plus élégante : il commence ainsi un argument destiné à nous convaincre que nous devons faire tous nos efforts pour croire, pour arriver à la certitude religieuse : « S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion, car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages en mer, etc. » D'autres fois, Pascal touche aux délicatesses du culte avec une certaine brutalité qui sent plus

l'homme de science que le dévot. Il a l'intolérance du scientifique, qui a l'habitude de raisonner exactement. Il est autoritaire comme un savant ; il a même une façon un peu brusque d'imposer ses solutions : le neveu de Saint-Cyran, Barcos, ayant prétendu que Jansénius n'avait pu errer sur le sens de saint Augustin, et mettant Port-Royal dans l'embarras, Pascal tranche la difficulté en supprimant le manuscrit : il va trouver M. Singlin, et lui annonce qu'il ne rendra jamais ce mémoire, ce *ridicule* mémoire. Racine, qui nous conte cette affaire, constate que Pascal, ici comme ailleurs, se fait respecter, parce qu'il parle « fortement ». C'est bien ainsi qu'il procède dans ses *Pensées*, rudoyant la raison humaine, lui imposant les preuves qui ne lui agréent pas : il reconnaît en effet que si certaines « figures » sont claires et démonstratives, « il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs ». Quoique pour lui toute la religion soit un mélange de clarté et de ténèbres, d'évidence et de doute, il s'étonne qu'elle n'impose pas sa vérité à tous les esprits. Quand les choses évidentes ne sont pas universellement admises, il s'indigne, il réclame un châtiment : ainsi l'avènement du Messie était prédit aux Juifs aussi clairement que possible : « comment ne l'ont-ils pas cru, dit-il ; ou comment n'ont-ils point été *punis* de résister à une chose si claire ? » Une punition lui semble même insuffisante : il se reprend : « comment n'ont-ils point été exterminés ? » Port-Royal, dans son édition, biffe ce morceau, ne voulant pas suivre Pascal aussi loin. Celui-ci, soutenu par la certitude d'être dans la bonne voie, ne craint pas de rester seul, et s'enfonce résolument chaque jour plus avant.

Jusqu'où est-il allé, dans cette recherche solitaire de la vérité ? A-t-il dépassé la religion, jusqu'à toucher à la superstition ? Je ne sais, car les preuves qu'on en donne sont assez faibles. A coup sûr on ne pourrait citer comme document probant le curieux écrit dont nous avons parlé, l'*Amulette*, ou le *Ravissement*. M. Molinier, tout en reconnaissant que cette prière avait été écrite dans la fièvre, après de véritables hallucinations, voudrait y trouver le plan même de l'*Apologie*, l'essence de sa doctrine ; son explication paraît plausible à un protestant, M. Gory. Cette interprétation a beau être favorable à la thèse que je développe, puisqu'elle tend à prouver que Pascal aurait surtout écrit un livre de passion pour sa foi et contre les ennemis de sa foi, je la repousserais, comme plus ingénieuse qu'évidente : on ne voit pas très clairement comment le livre aurait pu être écrit sur un plan aussi haché. La solution du chanoine Guthlin est déjà plus acceptable : dans cette explosion de reconnaissance, il voit, non pas l'idée, mais le sentiment de l'œuvre rêvée : l'amour passionné de Dieu. J'y verrai surtout le cri de joie du janséniste qui a enfin l'intuition qu'il fait partie du petit nombre des élus. Le Ravissement devait être un stimulant pour son âme, comme la ceinture à pointes de fer qu'il portait secrètement était un stimulant contre son corps : c'était une façon pour lui de réchauffer le souvenir du secours divin qu'il avait pleinement senti cette nuit-là ; déjà il définissait ainsi la connaissance de la vérité propre au chrétien dans une lettre à sa sœur du 5 novembre 1648 : « Pour entendre ce langage secret et étranger à ceux qui le sont du ciel, il faut que la même grâce, qui peut seule en donner la première intelligence, la continue et la rende toujours présente en

la retraçant sans cesse dans le cœur des fidèles pour la faire toujours vivre. » Cette croyance à Dieu n'est-elle pas toujours chez Pascal environnée d'horreur ? Cette amulette qu'il découd et recoud lui-même chaque fois qu'il change d'habit, n'est-elle pas la preuve qu'il éprouve le besoin de se cramponner à un appui matériel pour ne pas glisser, non dans le doute, mais dans le désespoir, non dans l'incertitude sur la vérité de la foi, mais dans la certitude de sa damnation ? Ces alternatives de confiance et de désespoir, qui dérangeraient un esprit ordinaire, ravagent une âme aussi passionnée. Chez Pascal, ces désordres moraux ressemblent à des troubles nerveux. Aussi M. Lombroso, dont l'autorité est récusable tout au moins en critique littéraire, n'a-t-il pas manqué d'étiqueter Pascal dans la collection de fous qu'il nous présente dans l'*Homme de génie*. Sans nous inquiéter d'une théorie générale que la science française tend à repousser, pareil jugement sur Pascal semble une erreur absolue, ou alors les mots n'ont plus de sens ; le génie de Pascal est étrange, surhumain, ou anti-humain ; mais sa raison, malgré les blessures qu'il lui a faites lui-même, est vigoureuse : son imagination est assombrie, ténébreuse même si l'on veut ; mais la seule concession que l'on puisse et doive faire à ceux qui ne veulent pas reconnaître à Pascal l'harmonie, l'équilibre, la limpidité lumineuse de la pensée antique, la voici : la pensée de Pascal est aussi sombre que son génie ; pour reprendre la curieuse expression d'Alfred de Vigny, qui paraîtra peut-être convenir plus encore à Pascal qu'au personnage fictif du poète, nous avons, dans les *Pensées*, les Consultations du docteur Noir.

Sans nier absolument que cette piété ne soit sombre, le chanoine Guthlin recommande la prudence aux com-

mentateurs de Pascal, en opposant aux passages où pas un rayon d'espoir ne vient illuminer cette foi ténébreuse, l'effusion de joie, de foi tranquille que Pascal avait notée précieusement. Mais dénote-t-elle chez lui un état habituel ? N'est ce pas plutôt une exception, un moment de répit dans sa crainte éternelle ? Sans doute Pascal a connu, dans les débuts de sa conversion au jansénisme, une gaîté de néophyte qui scandalisait un peu la sévère sœur Sainte-Euphémie ; il a goûté un instant l'allégresse de la pénitence, au point même d'en paraître tout réjoui : il a cru qu'il pouvait expier les divertissements de sa vie mondaine, sans sacrifier ni sa raison, ni la paix de l'âme, sans pleurer continuellement. Mais tout cela est bien loin. Les effusions du Ravissement, les premières joies du renoncement ont laissé peu de traces dans les *Pensées*. Je ne connais que deux passages où la foi de Pascal parle sur le ton tranquille et calme d'un Bossuet : « Une personne me disait un jour qu'il avait grande joie et confiance en sortant de la confession : l'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. » A ce moment, la crainte lui paraît compatible avec la confiance en Dieu : l'équilibre orthodoxe n'est pas alors détruit en lui. C'est à la même inspiration que l'on peut rattacher le morceau où il parle de Dieu, dans l'espoir et la paix de l'âme : « Je tends les bras à mon libérateur, qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre, dans les temps et dans les circonstances qui en ont été prédites ; et, par sa grâce, j'attends la mort en paix, dans l'espérance de lui être éternellement uni ; et je vis cependant avec joie, soit

dans les biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien, et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple. » Que ces pensées, pour touchantes qu'elles soient, paraissent peu de chose, auprès des efforts désespérés du même penseur pour communiquer à ses disciples une foi où l'espérance est l'exception, où le désespoir est à la fois une règle et une méthode ! On peut, sur ce point, appliquer à Pascal une de ses réflexions : « La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par la raison, et dans le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur. » Or, qu'éprouvent les lecteurs des *Pensées*, suivant la différence des tempéraments et des opinions ? Une impression qui va de la mélancolie jusqu'à l'horreur, en passant par toutes les nuances intermédiaires de la tristesse. La nature, considérée dans ses profondeurs, ne lui inspire que vertige et qu'effroi : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye » ! M. Sully-Prudhomme a justement vu, dans ce cri de terreur, la profession de foi de Pascal. C'est aussi, et surtout, un de ses arguments pour nous faire croire. Pascal veut susciter en nous la crainte dont il se sent rempli quand il songe à l'infini silencieux et menaçant : après nous avoir égarés quelque temps dans l'infini de grandeur, Pascal, ne nous trouvant pas encore assez étonnés, ouvre tout à coup sous nos pieds l'infini de petitesse. Il veut que nous nous sentions perdus entre ces deux abîmes, que nous soyons effrayés, que nous tremblions devant ce spectacle trop fort pour notre imagination, qu'un sentiment de désespoir s'éveille enfin en

nous, désespoir d'arriver jamais à rien comprendre par nous-mêmes.

Ce n'est pas ce que pense un moraliste, un stoïcien chrétien, que Pascal a longtemps admiré, Du Vair, qui, dans sa *Sainte Philosophie*, prétend que le spectacle de la nature doit exciter en nous, non l'épouvante, mais l'admiration.

Rejeté ainsi dans la tristesse par ce qui a guéri tant de cœurs blessés, Pascal trouvera-t-il un point d'appui dans les affections les plus pures ? L'existence avec ses semblables, la vie de famille, la tendresse due aux siens, vont-elles apporter un rayon de lumière dans les ténèbres de son imagination ? Si l'on veut se rendre un compte exact de son état d'âme, il suffit de comparer ce qu'il dit dans les *Pensées* avec ce qu'il rêvait en 1648, à l'âge de vingt-quatre ans, dans sa *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies :* il y a encore des choses qu'il aime, il y a encore des liens entre l'humanité et lui, puisqu'il s'écrie : « O Dieu, qui à l'heure de la mort détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde ! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur ! » Il souhaite d'en faire le sacrifice à Dieu : « Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées. » Au moment où il écrit ses *Pensées*, rêve et souhait, tout est accompli : il a rompu avec toutes les affections, même avec les tendresses de famille : il travaille à détacher de lui ceux qu'il aimait, même sa sœur Gilberte, qui, rebutée par lui, ne comprend rien à sa froideur, et n'apprend la vérité qu'après la mort de son frère, en lisant ce fragment qui montre quel abîme Pascal a réussi à creuser entre le monde et lui : « Il est injuste

qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir ; car je ne suis la fin de personne, et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc, comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fît plaisir, de même je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt ; et de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu, ou à le chercher. » C'est bien le même homme qui trouve entre la vie religieuse dans le monde et la vie religieuse dans la règle, « une différence épouvantable. » Et qui donc l'épouvante dans l'existence séculière ? C'est l'impossibilité d'y faire son salut. Tandis que la morale janséniste, inflexible pour les solitaires de Port-Royal, peut, d'après M. Séché, se plier pour leurs pénitents aux nécessités de la vie laïque, tandis que ces Messieurs savent, dans la conduite des âmes, se conformer aux circonstances, modifier les règles de la vie suivant les âges et les conditions, Pascal ne préconise que des règles de fer, identiques pour tous, et applicables à la seule vie du cloître. Ce n'est pas un chrétien qu'il prétend former, mais un moine. Pour nous amener à changer d'existence, il veut nous faire prendre en horreur celle que nous menons, et dont voici le tableau : « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur

propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes. » Quel est, au vrai, le tableau que la sombre imagination de Pascal éveille dans notre esprit ? C'est la vie dans les prisons pendant la Terreur. A cette existence lugubre, quel dénouement donne-t-il ? Nul n'a parlé en termes plus saisissants des épouvantes de la mort : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste ; on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » Pascal se forge une religion qui ne peut convenir à la vie séculière, ni même peut-être aux cloîtres les plus rigides, car elle détruit la paix de l'âme. Sa tristesse vient de ce qu'au lieu de rester catholique, il est devenu janséniste, et que, en plus, il s'est fait un jansénisme à l'image de son esprit absolu, embrassant par raisonnement une religion qui inquiète son cœur. Il se dit effrayé par le silence des espaces infinis ; on sent encore dans son œuvre un autre effroi : il est épouvanté par le silence de ce paradis désert, où tremblent encore quelques élus, à peine remis de la frayeur ininterrompue qui a été leur lot sur la terre. A cette doctrine, lugubre comme un mauvais rêve, on trouverait une explication plausible si l'on pouvait admettre avec M. Bertrand que Pascal a écrit ses *Pensées* dans l'horreur de ses nuits d'insomnie, sans prendre la peine d'allumer une lumière : on comprend ce qu'aurait pu être pareille rêverie dans les ténèbres. Mais les corrections que présente le manuscrit ne permettent pas d'accepter cette hypothèse : on ne rature pas dans l'obscurité. Si Pascal a pensé la nuit, il a écrit pendant le jour les pensées les plus désolantes qui soient sorties d'un cerveau humain. Cousin a pu

dire que la foi de Pascal, naissant de la peur plutôt que de l'amour de Dieu, reproduit les tourments de ce génie sublime mais désespérant. En somme, le *pascalisme* s'éloigne autant du christianisme que le soleil d'hiver, vu au travers des brouillards de la Normandie, diffère du plein soleil du Midi, en été. C'est une question de plus ou moins de lumineuse espérance. A l'encontre de Gœthe, Pascal crie aux jansénistes qui avaient pourtant déjà singulièrement obscurci la religion : trop de lumière, trop de lumière !

§ 4. — *Proportion de ces éléments avec les pensées orthodoxes, dans l' « Apologie ».*

Quelle importance ces deux éléments, jansénisme et pascalisme réunis, eussent ils eue dans l'ensemble de l'*Apologie* terminée ? Il est à peu près impossible de faire là-dessus une hypothèse précise. Pour le chanoine Rocher, la part des audaces serait très faible, comparée à tous les passages où Pascal est purement catholique : ce ne serait plus qu'une ombre au tableau qui, celle-là, ne lui donnerait pas de lustre, mais qui ne lui enlèverait pas sa valeur d'ensemble. M. le chanoine Didiot, qui a eu le courage de ne pas attribuer aux *Provinciales* toutes les pensées gênantes dans une simple *Apologie* du christianisme, met en bonne place, à la fin du livre dont il a voulu, lui aussi, reconstituer le plan, un chapitre intitulé : *Polémique jansénienne*. Ce chapitre renferme les pensées plus jansénistes qu'orthodoxes : cela fait en tout vingt pages contre les deux cents pages du reste. Mais on ne peut en conclure que le jansénisme n'était que la onzième partie du catholicisme de Pascal, car il

faut remarquer que perpétuellement, dans ses notes, M. le chanoine Didiot souligne dans les deux cents premières pages des témérités ou des erreurs. Pour moi, résumant les jugements des divers théologiens auxquels j'ai laissé la parole sur toutes ces questions de théologie, je dirai ceci : si l'on juge du livre projeté par ce que nous en avons, il faut reconnaître que le jansénisme y occuperait une place restreinte, à condition de compter simplement les pages, les lignes, où s'étale la doctrine de Jansénius aggravée par Pascal. Au contraire, l'importance du port-royalisme dans l'*Apologie* apparaîtra véritablement, si l'on observe que ces pages et ces lignes contiennent non pas des assertions de détail, mais des théories de doctrine générale, qui sont l'armature même du livre. Est-il à regretter que Pascal n'ait pas eu le temps de terminer son ouvrage? A coup sûr nous aurions moins de commentaires à lire sur la pensée mère de Pascal. Mais la religion y eût-elle gagné? Pascal eût-il multiplié le chiffre des conversions? Nous savons sans doute qu'il avait personnellement le don du prosélytisme. Sa famille a été son premier auditoire et sa première conquête ; son beau-frère Périer imite jusqu'aux raffinements de la piété de Pascal, et porte comme lui une ceinture armée de pointes de fer : ses amis sont séduits à leur tour, puis les étrangers : d'après Mme Périer, de hauts personnages, de grands esprits, hésitant à renoncer au monde, viennent le consulter ; d'autres, qui n'en sont encore qu'au doute sur la foi, viennent à lui pour croire, et sont pleinement satisfaits. J'accorderai même, si l'on veut, que ses exagérations les plus désolantes ne détruisaient pas le calme de ceux qui croyaient en lui : sa nièce préférée, Marguerite, dit, dans sa profession de foi, qu'elle a bon espoir d'être

« du nombre de ces brebis que personne ne ravira de la main de Jésus-Christ ». Mais était-ce bien le système de Pascal qui opérait ainsi, ou son exemple ; sa doctrine, ou sa vie ? Les jansénistes amis de Pascal citent là-dessus l'opinion de Bayle, qui doit être impartial en pareille matière : « cent volumes de sermons ne valent pas une vie telle que celle-là. » Mais les *Pensées*, si personnelles qu'elles soient, ne sont pas une biographie ; si originale que soit la méthode de Pascal, encore est-ce quelque chose d'abstrait : c'est un système qu'il veut soumettre à la discussion, et non un exemple qu'il propose à notre sympathie. Prenons son livre comme un livre : qu'est-ce que ce livre eût pu produire ? Beaucoup, si nous en croyions une théorie de Saint-Cyran : il disait un jour à Le Maître qu'il y a trois catégories d'ouvrages édifiants : l'Écriture sainte, les écrits des Pères, enfin les œuvres des « hommes de Dieu », faites « avec l'esprit de Dieu » : elles peuvent produire des effets de grâce dans l'âme du lecteur, comme l'Écriture elle-même. — Soit, mais qui nous certifiera que Pascal appartenait à cette catégorie, et que son livre doit être mis immédiatement à côté de la Bible ou de la Patrologie ? Pour répondre à pareille question, il n'est guère possible de tenter une de ces enquêtes, un de ces plébiscites à la dernière mode, et de demander aux lecteurs de Pascal s'ils se sont sentis remués, attirés ou repoussés par ce livre (1). Consultons Pascal lui-même. Il ne dissimule

(1) Tout au plus pourrait-on consulter ceux qui ont cru pouvoir parler très haut sur ce sujet, non pas au nom de telle ou telle chapelle, mais au nom de l'Eglise entière : Mgr d'Hulst, pour qui le génie de Pascal a été dévoyé par le jansénisme, n'hésite pas à déclarer que l'*Apologie*, malgré sa constante sublimité, est, à cause de ses nombreuses erreurs, « presque un mauvais livre ». Il disait cela en tête de l'*Exposé de la doctrine catholique* de M. l'abbé Gi-

guère du reste son opinion sur l'utilité de son livre : « Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment du cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut. » Pascal avoue là bien nettement que son livre est peu profitable pour les libertins, car il déclare sans ambages que la foi conquise par le raisonnement est inutile pour le salut ; et cette pensée semble si excellente à Port-Royal qu'elle est conservée dans l'édition expurgée. Les adversaires de Pascal et de Port-Royal ont beau jeu à remarquer que, même en admettant leur orthodoxie, les *Pensées* présenteraient plus de danger que d'utilité ; car, dit le P. Longhaye, elles n'attirent pas, elles repoussent. Si l'on préfère l'opinion d'un juge qui n'a pas d'intérêt dans le débat, on peut s'en remettre à Vinet, pour qui le triomphe du jansénisme eût été la mort de l'Église.

Cela ne nous empêche pas de reconnaître que le cœur de Pascal a été supérieur à sa doctrine ; que, par une de ces contradictions apparentes qui sont au fond la marque du génie, il a su quelquefois, pour traduire des doctrines désolantes, trouver de ces accents qui, même figés dans l'écriture, touchent encore et fondent le cœur ; des élans de charité qui lui font faire quelques pas vers le lecteur, et éveillent chez ce dernier comme un mouvement de sympathie. C'est là comme l'écho même de cette voix qui savait trouver le chemin du cœur. L'argument sec, abstrait, désagréable, du *Pari*, se termine

rodon, apologie modeste de ton, et qui ne fera jamais dans le monde le bruit des *Pensées*. Pourtant cet exposé renferme peut-être plus de vertu probante que les plus belles parties de l'*Apologie*.

par une inspiration émouvante : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien. » Il y a, dans les *Pensées*, des beautés, incontestables au point de vue littéraire, et que des théologiens préconisent comme de solides vérités ; ce sont tous les passages sur les traces d'une grandeur primitive dans l'homme : « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé... L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. . Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève. » Surtout, on trouve une véritable effusion de cœur dans cette prière, dans cette conversation avec le Christ, qui est intitulée : Le mystère de Jésus ; écrite dans une crise de foi semblable à celle de la nuit du 23 novembre 1654, elle montre quelle Apologie Pascal eût pu composer, s'il n'avait suivi que les inspirations de son cœur :

« Console-toi : tu ne Me chercherais pas, si tu ne M'avais trouvé. »

« Laisse-toi conduire à Mes règles ; vois comme J'ai bien conduit la Vierge et les saints qui M'ont laissé agir en eux. »

« Le Père aime tout ce que Je fais. »

« Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de Mon humanité, sans que tu donnes des larmes ? »

« Je te suis présent par Ma parole dans l'Ecriture ; par Mon esprit dans l'Eglise et par les inspirations ; par Ma puissance dans les prêtres ; par Ma prière dans les fidèles. »

« Les médecins ne te guériront pas ; car tu mourras à la fin. Mais c'est Moi qui guéris, et rends le corps immortel. »

« Je te suis plus ami que tel et tel : car J'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que J'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme J'ai fait, et comme Je suis prêt à faire et fais, dans Mes élus et au Saint-Sacrement. »

« Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. »

« — Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice, sur Votre assurance.

« — Non, car Moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que Je te le dis est un signe que Je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

« — Seigneur, je Vous donne tout. »

De pareils passages sont rares chez Pascal : de plus, leur effet se perd dans l'ensemble qui est rebutant. Il y a deux manières de raisonner sur la foi : dans l'une, on cherche à convertir son interlocuteur ; dans l'autre, on développe sèchement la doctrine à laquelle on croit, et du haut de laquelle on écrase avec mépris ceux qui pensent autrement. La première est celle de l'Église, qui veut persuader l'immense majorité des hommes ; la seconde est celle de Pascal. A qui s'adresse-t-il, dit-on? Aux libertins. Comment leur parle-t-il? Avec une espèce de fureur : « Il y en a qui voient bien qu'il n'y a

pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence, qui le détourne de Dieu, et non pas Dieu; ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'ils s'en soûlent, et qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis; qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir; je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux; je ne le ferai pas voir aux autres. » On sent chez lui un impitoyable dédain, un mépris transcendant pour ceux qu'on prétend qu'il catéchise; ce n'est pas la bonne méthode pour persuader les cœurs.

Mais est-ce bien pour les seuls libertins qu'il comptait écrire son *Apologie ?* Est-ce à eux qu'il aurait uniquement songé, dans sa charité de grand penseur qui a connu le scepticisme, tout au moins en théorie, et qui a su lui faire sa part ? Je ne crois pas; car on prouve bien à un sceptique la vérité du christianisme; mais c'est à ceux qui sont déjà catholiques qu'on peut essayer, par une espèce de conversion au second degré, de démontrer la vérité du jansénisme.

En dernière analyse, le livre des *Pensées*, considéré comme une Apologie, est admirablement calqué sur la conception que Pascal se fait de la religion : « Ce Testament, fait pour aveugler les uns et éclairer les autres, marquait, en ceux mêmes qu'il aveuglait, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins,

qu'il paraissait bien qu'il était puissant de leur donner les invisibles, et un Messie. Car la nature est une image de la grâce, et les miracles visibles sont image des invisibles. » De même que cette religion renferme de la clarté pour illuminer les uns et de l'obscurité pour aveugler les autres, son œuvre, avec ses élans de foi brûlante, mais aussi avec ses cercles vicieux et ses défis à la raison, est destinée à réconforter les jansénistes dans leur éternelle inquiétude, et à endurcir les libertins dans leur incrédulité. Tandis que Bossuet compare la vertu à un voyageur fatigué, qui suit un chemin escarpé, étroit ; tandis qu'il prétend que tous doivent contribuer à aplanir, à élargir cette voie, Pascal, guide étrange, roule des rochers aux endroits les plus périlleux du sentier, pour compliquer encore les dangers de la route, et ne tend la main qu'à ses élus, car il a, lui aussi, ses élus, et en petit nombre. Ainsi ses *Pensées* sont surtout une exposition du jansénisme exaspéré, un nouvel *Augustinus* revu et considérablement aggravé. S'il avait eu le temps de terminer son livre, nous sommes maintenant en droit d'affirmer que, dans la partie dogmatique, il aurait tenté de montrer dans les jansénistes les seuls vrais disciples de Jésus ; dans une partie agressive, dans une polémique ardente, il se serait acharné à convaincre le grand public que les adversaires de Port-Royal n'étaient pas de véritables chrétiens.

CHAPITRE II

LA POLÉMIQUE

§ 1. — *Les Jésuites.*

Nous avons vu la famille composer la préface des *Pensées* pour souligner nettement chez Pascal l'intention de s'en prendre non seulement aux libertins et aux hérétiques, « mais même aux chrétiens et aux catholiques qui, étant dans le corps de la véritable Église, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Évangile. » Ce passage de la préface correspond à merveille à toutes les pensées, supprimées bien entendu par Port-Royal, où Pascal assimile aux juifs grossiers et charnels, les chrétiens également grossiers et charnels, c'est-à-dire ceux qui ne pensent pas comme lui : « Notre religion est divine dans l'Évangile, les apôtres et la tradition ; mais elle est ridicule dans ceux qui la traitent mal... Jésus-Christ, selon les chrétiens charnels, est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. » Dans le judaïsme et dans le christianisme, aussi bien que dans le paganisme, il y a deux sortes d'hommes : ceux qui sont chair et esprit, ceux qui ne sont que chair : « Parmi les chrétiens, les grossiers sont les juifs de la loi nouvelle : les juifs charnels attendaient un messie

charnel ; et les chrétiens grossiers croient que le Messie les a dispensés d'aimer Dieu. » La vérité est dans les livres saints, mais cachée pour ceux qui ne sont pas spirituels : « Le voile qui est sur ces livres pour les juifs y est aussi pour les mauvais chrétiens et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre et à connaître Jésus-Christ, quand on se hait véritablement soi-même. » On comprendra mieux à qui Pascal en a dans ces passages, si l'on se rappelle que dans le *Factum pour les curés de Rouen*, on trouve déjà condamnés « les funestes égarements de ces casuistes charnels ». Il faut aussi lire attentivement les *Pensées* dans l'édition Havet. On n'a même pas besoin de pousser aussi loin que cet excellent commentateur l'ingéniosité à découvrir les allusions les plus imperceptibles aux ennemis de Port-Royal, car les passages où Pascal attaque manifestement ses adversaires sont suffisants pour prouver que l'esprit des *Provinciales* souffle plus fort que jamais dans les *Pensées*. On sent bien que dans cette querelle théologique, Pascal n'est pas juge, mais partie ; car, une seule fois seulement, et encore d'une façon bien obscure, il semble vouloir comparer les jésuites aux jansénistes, et donner raison aux premiers : « S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des deux contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc les jésuites et les jansénistes ont tort en les celant ; mais les jansénistes plus, car les jésuites en ont mieux fait profession des deux. » Comprenne qui pourra. A coup sûr, une critique aussi obscure du port-royalisme, hasardée en passant, ne suffit pas à établir la liberté d'esprit de Pascal. Ses accusations sont notoirement partiales. On est conduit à se deman-

der s'il ne déteste les jésuites que par zèle dévot, et s'il ne mérite pas qu'on lui applique ce passage d'une de ses lettres à M. Périer : « Le désir de vaincre est si naturel que, quand il se couvre du désir de faire triompher la vérité, on prend souvent l'un pour l'autre et on croit rechercher la gloire de Dieu en cherchant en effet la sienne. » Certainement, il adresse à ses adversaires des reproches quelquefois si vagues, qu'ils semblent plutôt des invectives que des arguments ; c'est ainsi qu'il les accuse d'embrouiller à plaisir les difficultés, de calomnier Port-Royal au point que Dieu a été obligé d'intervenir pour rétablir la vérité : « Les miracles discernent aux choses douteuses ; entre les peuples juif et païen ; juif et chrétien ; catholique, hérétique ; calomniés et calomniateurs. » Il montre les religieuses « étonnées de ce qu'on dit, qu'elles sont dans la voie de perdition ; que leurs confesseurs les mènent à Genève ; qu'ils leur inspirent que Jésus-Christ n'est point en l'Eucharistie, ni en la droite du Père : elles savent que tout cela est faux, elles s'offrent donc à Dieu en cet état : *Vide si via iniquitatis in me est.* Qu'arrive-t-il là-dessus ? Ce lieu, qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple. On dit qu'il en faut ôter les enfants : Dieu les y guérit. On dit que c'est l'arsenal de l'enfer : Dieu en fait le sanctuaire de ses grâces. Enfin on les menace de toutes les fureurs et de toutes les vengeances du ciel : et Dieu les comble de ses faveurs. » Dans son désir de représailles, il poursuit comme autrefois la Société en corps, lui reprochant d'être un fléau de la vérité. Il dépasse même la polémique des *Provinciales :* il attaque ses adversaires jusque dans leur moralité personnelle ; il leur reproche de manquer de cœur, d'être indignes de l'amitié d'un honnête homme : il

insinue qu'ils suivent Jésus-Christ, « parce qu'il les rassasie des biens du monde. »

D'autres accusations, plus mesurées, sont plus graves, parce qu'elles sont au moins raisonnées. D'après Pascal, les jésuites, aveuglés par leur animosité contre Port-Royal, compromettent le catholicisme tout entier pour ruiner le jansénisme : ils affaiblissent toutes les preuves de la religion pour briser l'argument du miracle de la sainte Épine, que les port-royalistes peuvent légitimement invoquer. Ils sont donc les ennemis de l'Église, au même titre que les juifs ou les hérétiques, et pires encore, car ils la déchirent au dedans. Ils diminuent la vertu de la religion ; ils corrompent la théologie, en abandonnant les voies traditionnelles pour suivre leurs imaginations. Ils gâtent la masse des fidèles, en gardant dans la communion de l'Église des gens qui la déshonorent, des gens que les juifs, que les philosophes eux-mêmes rejetteraient avec horreur. On pense bien que dans son animosité Pascal n'oublie pas ses anciennes victimes des *Provinciales :* les casuistes sont encore pris à partie, violemment. Pascal leur reproche non seulement d'abuser du probabilisme, en théorie pure, au point de vicier ainsi un principe vrai ; il les accuse surtout de compromettre, par la pratique de ce système, le salut de leurs pénitents : ceux-ci se croient en sûreté, et ne jouissent que d'un repos trompeur : ils sont donc en réalité aussi à plaindre que les libertins.

L'attaque est si violente que, par un contre-coup naturel, elle a valu à ceux qui étaient ainsi pris à partie des défenseurs dont quelques-uns sont assez inattendus. S'il est naturel que le chanoine Rocher proteste contre la sévérité de Pascal, en montrant qu'il y a dans tous

les ordres religieux, aussi bien que dans le clergé séculier, des casuistes indulgents, il est plus surprenant, et par conséquent plus probant, de voir un esprit aussi désintéressé, aussi scientifique que M. Bertrand, reconnaître que les jésuites n'ont pas inventé la casuistique, qu'ils ont suivi celle de l'Église. Quand donc Pascal dépasse, et de si grave façon, les audaces de ses *Provinciales*, on est obligé de se demander s'il n'y a pas, outre les circonstances que nous avons signalées, un autre motif pour ce redoublement d'animosité. Cela tient peut-être à ce que Pascal n'était pas complètement satisfait de sa première campagne. Les *Provinciales* n'avaient pas produit sur les jésuites tout l'effet que nous supposons. En 1659, le P. Escobar continue tranquillement son œuvre : six volumes sur l'Écriture, qu'on lui paye cent écus pièce, et huit tomes in-folio de théologie morale, le premier volume, celui que Pascal a rendu célèbre, ne lui paraissant qu'un simple manuel. Il ignore jusqu'à l'existence des Petites Lettres, et ne s'émeut guère de ce qu'on lui en rapporte, donnant comme unique raison qu'il y a des docteurs encore plus commodes que lui. — La Société tout entière, après la première émotion, ne se sent pas non plus atteinte dans ses œuvres vives : son crédit ne diminue guère, surtout auprès des puissances ; Pascal lui reprochait de ne pouvoir faire des évêques : les jésuites vont bientôt avoir la feuille des bénéfices. Ils ont déjà l'oreille de Louis XIV : « il importe aux rois et princes, remarque Pascal, d'être en estime de piété ; et pour cela, il faut qu'ils se confessent à vous. »

En somme, nous avons là plus qu'un écho des *Provinciales;* c'est la même voix qui gronde directement, et plus fort. C'est le même fond, poussé au noir, et

ç'aurait été souvent la même forme, puisque Pascal comptait reprendre de temps en temps, pour cette nouvelle polémique, le genre épistolaire qu'il maniait en maître escrimeur. C'est donc la guerre qui continue, plus acharnée qu'en 1656. — Sans doute, pour supposer, comme je le fais, que Pascal, renforçant son zèle pour ce qu'il croyait la vérité par toutes ses rancunes personnelles de lutteur tantôt victorieux, tantôt vaincu, par ses rancœurs de port-royaliste souffrant pour la maison dévastée, par ses ressentiments de frère pleurant sa sœur victime de la persécution, que Pascal, dis-je, a poursuivi jusqu'au bout sa lutte contre les jésuites, sans trêve, sans paix, sans pitié, il faut admettre que ce chrétien raffiné ne pratiquait pas le pardon des injures. C'est vrai. Même en supposant son cœur pur non seulement de tout intérêt personnel, mais encore de toute affection exagérée pour le triomphe de son parti, disons-nous bien qu'il apporte à la discussion de ces questions dogmatiques une chaleur proportionnée à l'importance de ces problèmes. Nous nous échauffons bien, nous autres, presque aussi fort, pour de simples dissentiments sur des nuances politiques. Quand il s'agit de querelles sur Dieu, sur le salut, on comprend plus aisément que les adversaires deviennent des ennemis, que la lutte se transforme en combat mortel. Dans ce duel, Pascal n'a éprouvé ni regret, ni remords. On connaît, et on comprendra mieux maintenant, ce mot qu'il disait presque au lit de mort : « On m'a demandé si je ne me repens pas d'avoir fait les *Provinciales*. Je réponds que, bien loin de m'en repentir, si j'étais à les faire, je les ferais encore plus fortes. » C'est l'esprit même qui anime toutes les pensées sur les jésuites. Ce qui prouve encore mieux cette progression dans la combativité,

c'est que, outre les audaces contre la Société, on trouve là ce qui n'apparaît pas encore dans les Petites Lettres, des témérités contre le roi.

§ 2. — *Le roi.*

C'est un parti pris pour certains critiques, de nous présenter Pascal comme le modèle des conservateurs, le partisan des coutumes reçues : l'abbé Maynard, qui écrit en 1850, l'approuve fort de haïr toute révolution. D'autre part, le chanoine Guthlin nous représente un Pascal regardant plus haut et plus loin que ses contemporains, ne se laissant pas dominer par les faits ambiants. — Nul pourtant n'a plus vécu la vie de son temps que l'auteur des *Provinciales ;* nul n'a été moins respectueux du *statu quo.* Sa famille, qui ne redoute pas les jésuites, veut ménager le roi ; par prudence humaine, elle essaie, dans un passage de la préface, de donner le change sur les sentiments que nourrissait pour Louis XIV le beau-frère d'un magistrat, l'oncle de jeunes gens à pourvoir ; mais la force même des expressions employées donne au lecteur quelque scepticisme, et l'on se demande si c'est bien Pascal qui considérait le manque de respect pour la puissance royale comme un sacrilège, ou encore comme un péché, aussi condamnable que le vol sur les grands chemins et l'assassinat. Il y a dans les *Pensées* une ligne, qui contient toute une comédie, et qui nous montre l'effroi que les confidences de ce penseur causaient, pendant ses visites à Port-Royal : « Roi et tyran. J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête. Je prendrai garde à chaque voyage. » Port-Royal, effrayé par les audaces de cet orateur pour qui la royauté confine à la tyrannie, supprime dans

l'édition princeps ce qui pourrait blesser le roi. Le mot d'ordre est évidemment de représenter Pascal comme un fidèle sujet. Sans doute, comme le remarque Bayle, Pascal avait en horreur la Fronde, qui avait entraîné des catastrophes de toutes sortes ; il avait entendu énumérer plus d'une fois à Port-Royal les misères que l'on avait endurées pendant la guerre civile, surtout à la maison des Champs, qui servait d'asile aux paysans entassés avec leur bétail, et aux estropiés, pendant un froid terrible qui les protégea de la peste. Mais si, dans ses *Pensées*, il condamne encore cette Fronde, c'est pour des raisons bien subtiles et presque embrouillées, non par loyalisme cordial. Au fond, malgré les sottises du Parlement de Paris, Pascal reste parlementaire. Dans le *Factum pour les Curés de Rouen*, la magistrature est considérée comme la plus sûre ressource de la vérité : on espère que, grâce à elle, « les lois civiles ne dormiront pas en cette rencontre, et que les magistrats useront de toute leur autorité pour arrêter l'insolence et la fureur de ces docteurs de meurtres et d'homicide. » C'est la même doctrine qui reparaît dans la Lettre d'un Avocat, quand le Conseil du roi se montre favorable à l'intrusion de l'Inquisition en France. Dans Pascal s'incarne cet esprit d'opposition qui, au début du règne de Louis XIV, avait su déjà lui faire entendre par la bouche de Talon de fières et dures vérités. L'auteur des *Pensées* attaque la royauté avec méthode. Il sait comment on doit s'y prendre pour la perdre sûrement : il suffit de remonter jusqu'à son origine : « L'art de fronder, bouleverser les États, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour marquer leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de

l'État, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre ; rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête aisément l'oreille à ces discours. Ils secouent le joug dès qu'ils le connaissent. » Mais qui donc le leur fera connaître ? La force du prince est établie sur la faiblesse de ses sujets : « La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse, et ce fondement-là est admirablement sûr ; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera faible. » La force armée, qui accompagne d'ordinaire les rois, inspire une terreur habituelle, que l'on finit par attribuer à leur seul regard ; si bien que leur prestige, leur caractère divin, ne sont qu'une pure illusion : « La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites, qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde, qui ne sait pas que cet effet vient de coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle ; et de là viennent ces mots : Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage, etc. » C'est donc une puissance trompeuse que la royauté, puisqu'elle est un mélange de réalité et d'apparence. Mais au fond elle est surtout une force brutale ; aussi n'a-t-elle pas besoin, pour duper le monde, de déguisement spécial comme les magistrats, les médecins et les docteurs : « Nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels ;

mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes ; ces trognes armées, qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand seigneur, environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires. » On n'est pas médiocrement surpris de voir Pascal forger l'arme que cisèlera Montesquieu, et critiquer commodément chez le sultan ce qu'il serait peut-être trop hardi d'attaquer chez le roi. Cette puissance, qui semble alors absolue, n'est pour Pascal que le premier ordre de la grandeur, et le moindre, car elle est inférieure à l'ordre de l'esprit, qui lui-même est infiniment au-dessous de l'ordre de la charité. Si donc on analyse ce qui se cache sous le prestige de la royauté, on ne trouve que misère. Le roi est le plus trompé des hommes ; il peut être la risée de ses contemporains, et être le seul à n'en rien connaître : « Chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile, et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes. » Au milieu de cette cour qui le trompe, le roi s'ennuie sur son trône. Le plus humble de ses sujets, qui se divertit, est plus

heureux qu'un roi qui songerait à s'étudier soi-même. Aussi entoure-t-on les princes pour les étourdir, pour les enivrer d'illusions, pour leur faire croire qu'ils se rapprochent de Dieu : « Non, non ; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée ; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre ; et par cette extrémité, ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, *que les bêtes !* »

Quels pouvoirs légitimes peut-on reconnaître à cette puissance usurpée? Pascal lui contesterait jusqu'au droit de déclarer la guerre : « Quand il est question de juger si on doit faire la guerre, et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent. » Le roi n'a pas de droits réels sur ses sujets, puisqu'il ne les possède qu'en vertu de l'hérédité et que l'hérédité n'est pas un bien, mais un moindre mal : « Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres, si on veut récompenser les mérites, car tous diront qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr. » Ce sot peut tomber de son trône, puis y remonter : cette restauration n'a rien de providentiel ; c'est quelquefois une misère qui l'amène : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable, qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli. » Nous sommes loin du ton solennel de Bossuet, et de son zèle religieux pour l'élu de Dieu. Pascal professe un royalisme tiède : il ne refusera pas au roi les

marques extérieures de respect, sans pour cela lui accorder les qualités réelles auxquelles conviendraient ces témoignages. Il n'épouserait pas la querelle de son prince : il ne se sent pas lié envers lui.

Pourquoi toutes ces railleries, qui dépassent tellement le siècle ? Pourquoi, dans les fragments d'une *Apologie*, une étude aussi fouillée sur l'âme du roi ? N'est-ce pour rien, pour le plaisir ? Non, certes ; et de même que Pascal a scruté profondément l'âme humaine pour en déduire une preuve de sa religion, de même il fait la psychologie du roi pour en tirer quelque conclusion pratique, utile dans le débat, dans la lutte de Port-Royal contre le pouvoir civil. L'éternelle persécution a reparu, comme aux premiers temps de la foi : « Les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante, comme cela avait été prédit. *Reges terræ adversus Christum*. Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit, les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. » Autrefois les rois ont essayé de supprimer le christianisme naissant ; actuellement le roi essaye d'achever le christianisme renaissant.

Sans doute Louis XIV a pu un instant donner quelques espérances au parti, lui qui trouve, paraît-il, un très grand plaisir à la lecture de la septième Provinciale. Mais depuis, il n'a pas répondu à l'appel qu'on lui adressait dans le *Factum pour les curés de Rouen*, aux éloges qu'on décernait à la piété « vraiment royale » avec laquelle il fait observer les lois. Le roi a repoussé l'adjuration suprême que la mère Angélique mourante adressait à la reine mère ; son confesseur est un père jésuite. Il est peu probable que Louis XIV se décide jamais à confier à un janséniste ce poste de précepteur

du Dauphin que Pascal aurait acheté de sa vie, sachant quel coup de fortune ce serait pour le parti, que d'avoir un roi janséniste. Pascal désespère donc de cette royauté, impuissante pour le bien, omnipotente pour le mal ; dans cette âme, qui se donne ou qui se refuse tout entière, plus rien de l'antique superstition pour l'état social de son temps ne subsiste. Sans aller jusqu'au paradoxe, sans prétendre que l'amour de la théocratie l'a conduit à une sorte d'anarchie politique, on pourrait montrer, chez ce contempteur de la royauté, des idées grosses de conséquences, la négation de la propriété, de la société, de tout ce qui s'oppose à Dieu. Cela veut-il dire que Pascal est un républicain ? qu'il attache une importance quelconque à des opinions politiques indépendantes de la religion ? Non, certes. La politique n'existerait pas pour lui, si les pouvoirs publics laissaient le jansénisme se développer tranquillement. Mais le roi s'est mêlé aux querelles de théologie, et a pris parti pour les théologiens ennemis de Port-Royal ; il jette sur la maison ses procureurs et ses archers : c'est pourquoi, en reprenant l'image de Sainte-Beuve, nous trouvons là ces javelots brisés qui sifflent encore. Pascal les a lancés contre celui qui mettait ses « trognes armées » au service du pouvoir religieux, et même contre ce dernier pouvoir. Dans ses ripostes il n'a épargné personne, pas même le pape.

§ 3. — *Le pape.*

Tout l'effort de certains éditeurs des *Pensées,* effort dont on ne comprend pas très bien l'utilité, consiste à neutraliser les passages les plus compromettants de

l'*Apologie* par le fameux extrait de la lettre à Mlle de Roannez, que Port-Royal avait déjà placé dans son édition comme un paratonnerre : « Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à Jésus-Christ. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que ceux que vous appelez nôtres. Nous savons que toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion, au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce ; sans quoi je serais perdu pour jamais. — Je vous fais une espèce de profession de foi, et je ne sais pourquoi ; mais je ne l'effacerai pas ni ne recommencerai pas. »

Pour diminuer la gravité de la rupture de Pascal avec Rome, le chanoine Guthlin s'appuie uniquement sur ce fragment ; et justement ce passage est capital, mais surtout pour mesurer le chemin parcouru par la pensée de Pascal depuis 1656, date probable de cette lettre, jusqu'aux dernières années de sa vie. Au moment où il écrit à Mlle de Roannez, Pascal n'a pas sujet de rompre avec Rome, puisque le pape n'a pas encore condamné les *Provinciales*. Aussi dans la dix-septième lettre, datée du 23 janvier 1657, trouve-t-on des protestations de respect filial pour le siège apostolique : « Grâce à Dieu, je n'ai d'attache sur la terre qu'à la seule Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je veux vivre et mourir, et dans la communion avec le pape son souverain chef, hors de laquelle je suis très per-

suadé qu'il n'y a point de salut. » Tout au plus Pascal avance-t-il alors, avec le pape saint Grégoire, ce que l'Église admet elle-même : c'est qu'un pape peut être surpris. Son orthodoxie à ce moment-là nous est garantie par la bienveillance de Pie IX pour les *Provinciales*. — Par contre, il va se faire bientôt, sous l'action des événements, non pas une évolution, mais une véritable révolution dans l'esprit de Pascal, révolution telle qu'il attaque résolument l'autorité pontificale devant laquelle il s'inclinait encore à la fin de la lutte des *Provinciales*. J. de Maistre, le premier, a eu la force d'esprit nécessaire pour juger objectivement les faits et les paroles de Pascal : il a constaté la différence des deux attitudes. Dans les colloques de Port-Royal, quand il s'agit de savoir si l'on signera le formulaire, oui ou non, si l'on obéira pour la question de foi, si l'on ne résistera que sur la question de fait, Pascal va jusqu'à dire ce que nous a rapporté l'abbé Besongne, ce qui constitue, ce semble, un commencement de révolte : « Je veux bien croire que les papes n'ont point eu intention de condamner la grâce efficace, et même qu'ils l'ont déclaré ; mais comme il n'y a point d'acte authentique qui atteste cela, et que le formulaire, qui est un acte authentique, condamne le sens de Jansénius sans expliquer le mauvais dogme qu'on lui attribue ; le sens de Jansénius étant certainement le sens de la grâce efficace, on ne peut pas signer le formulaire, même pour ce qui regarde la foi, sans excepter formellement le sens de la grâce efficace et celui de Jansénius. » Tandis qu'Arnauld soutient que le schisme est la pire des catastrophes, qu'il faut en pareil cas avoir horreur même d'une simple apparence, Pascal pense qu'il ne faut pas reculer devant un mot, quand les choses essen-

tielles sont en jeu. C'est la thèse qu'il soutient nettement dans l'*Apologie*.

Il n'est pas besoin de scruter des textes mystérieux, comme l'a fait Havet, pour y découvrir la proclamation faite par Pascal du droit à l'insurrection contre l'Église. Car il y a des passages où, très manifestement, l'auteur des *Pensées* entend régler à sa manière les limites du pouvoir spirituel du pape. M. Molinier a déjà souligné le caractère janséniste de ce court morceau, qui contient tout un système : « La juridiction ne se donne pas pour le juridiciant, mais pour le juridicié. Il est dangereux de le dire au peuple. Mais le peuple a trop de croyance en vous ; cela ne lui nuira pas, et peut vous servir. Il faut donc le publier. *Pasce oves* MEAS, *non* TUAS. Vous me devez pâture. » D'après Pascal, on le voit, le pape est fait pour son troupeau, et non le troupeau pour le berger. Le pape a donc plus de devoirs que de droits. Si le pasteur est maladroit, ses ouailles sont-elles tenues à le suivre ? Est-on obligé de se taire, si l'on croit que Rome veut étouffer la vérité ? Réponse : « Le silence est la plus grande persécution ; jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation, mais ce n'est pas des arrêts du conseil qu'il faut apprendre si on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or, après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'il a condamné la vérité, et qu'ils l'ont écrit, et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice. Aussi les bons papes trouveront encore l'Église en clameurs. » Pour ce janséniste intraitable, Rome a été surprise et prévenue par

les jésuites. Sa congrégation de l'Index est devenue un des deux « fléaux de la vérité », la Société étant l'autre : l'Inquisition est corrompue, ou ignorante.

Qu'est devenu, dans cette insurrection de Pascal contre les pouvoirs romains, son respect pour l'autorité pontificale ? « Le pape est premier. Quel autre est connu de tous ? Quel autre est reconnu de tous ? ayant pouvoir d'insinuer dans tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche qui s'insinue partout ? Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie ! C'est pourquoi Jésus-Christ leur a posé ce précepte : *Vos autem non sic.* » On comprendra mieux la force de ce mot, si, comme Havet, on rapproche de cette citation tronquée le contexte de l'évangéliste : dans la traduction de la Vulgate par Le Maistre de Saci, saint Luc rapporte une discussion entre les disciples : « Il s'excita parmi eux une contestation, lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand. Mais Jésus leur dit : Les rois des nations les traitent avec empire ; et ceux qui ont l'autorité sur elles en sont appelés les bienfaiteurs. Qu'il n'en soit pas de même parmi vous ; mais que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit, et celui qui gouverne, comme celui qui sert. » Pour Pascal, ceux qui veulent attribuer toute l'autorité au pape, les *papistes*, comme il les appelle peu catholiquement, commettent une erreur aussi forte que les huguenots qui veulent exclure de l'Église toute unité ; pour lui, voilà ce qu'il pense : « Unité, multitude. En considérant l'Église comme unité, le pape, qui en est le chef, est comme tout. En la considérant comme multitude, le pape n'en est qu'une partie. Les Pères l'ont considérée, tantôt en une manière, tantôt en l'autre. Et ainsi ont parlé diversement du pape... Mais en établis-

sant une de ces deux vérités, ils n'ont pas exclu l'autre. La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion, l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le concile est au-dessus du pape. » Sur quelle force repose donc, d'après Pascal, l'infaillibilité du pape ? Sur le désir qu'ont les fidèles d'être tranquilles : le pape leur répond de la foi, comme les jésuites de la morale. Mais, au fond, l'infaillibilité chez un seul homme exigerait, dit l'auteur des *Pensées*, un étrange miracle de la part de Dieu, et Dieu ne conduit pas son Église à coups de miracles. C'est l'Église même, prise dans son ensemble, qui, d'après Pascal, doit être infaillible ; c'est à elle que l'on devrait pouvoir en appeler du pape, si elle-même ne paraissait pas, aux yeux du sévère port-royaliste, tombée dans une singulière corruption. Le sacerdoce a été avili à un point tel que c'est « une chose horrible» de nier sa décadence, et la nécessité de le relever : « Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Jéroboam. C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de l'Église comme tellement bonne, qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois elle était bonne infailliblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché ; et maintenant, telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée ! Il a bien été permis de changer la coutume, de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection, qu'il n'y en avait presque point qui en fussent dignes ; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume, qui en fait tant d'indignes ! » Que faire donc ? Revenir à la pureté de la primitive Église, et croire, surtout ceux qui ont retrouvé la source aussi limpide qu'au jour où elle a commencé de jaillir : traiter Jansénius et la Mère An-

gélique, dès maintenant, comme on les traitera plus tard : « Ce qui nous gâte pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres comme couronnés de gloire, et agissant avec nous comme des dieux. A présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi. Mais, au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'apelait Athanase ; et sainte Thérèse, une fille. « Élie était un homme comme nous, et sujet aux « mêmes passions que nous, » dit saint Jacques, pour désabuser les chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des saints, comme disproportionné à notre état. C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. Que se passait-il donc alors ? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile, pour tel et tel crime, tous les évêques y consentaient, et le pape enfin. Que dit-on à ceux qui résistent ? Qu'ils troublent la paix, qu'ils font schisme, etc. » Puisque ceux qui ont le zèle et la science ont contre eux ceux qui ont le zèle sans la science, la science sans le zèle, ou même ni zèle ni science ; puisque, voulant sauver l'Église, ils sont excommuniés par elle, Pascal, fort de l'appui de Dieu qui, par le miracle de la sainte Épine, guérissant la propre nièce de Pascal, avoue son défenseur et désavoue les adversaires du jansénisme, Pascal en appelle au tribunal de Celui qui condamne dans le ciel ce que Pascal a condamné sur la terre.

Tels sont les passages capitaux, et clairs jusqu'à l'évidence, où Pascal a laissé éclater sa révolte. On en pourrait citer d'autres où, sans trop d'ingéniosité, on découvrirait encore un esprit de rébellion pour lequel il

n'y a pas de petit détail insignifiant : c'est ainsi qu'il repousse le terme de *Saint-Père*, comme masquant et déguisant la vérité : « Plus de roi, dit-il, de pape, d'évêque, mais *auguste monarque*, etc. » En effet, après *auguste monarque*, critiqué comme paraphrase inutile de *roi*, je ne vois guère que *Saint-Père* qui puisse servir d'équivalent à *pape ;* Pascal préfère ce dernier terme : serait-ce solliciter les textes que d'y voir une dernière preuve de sa froideur pour Rome ? Et n'est-ce pas quelquefois à propos d'une simple formule d'étiquette qu'on peut deviner le sentiment secret du cœur ?

Malgré ses protestations d'orthodoxie, l'auteur des *Pensées* semble bien avoir atteint le schisme que les jésuites découvrent dans le jansénisme, et qui est bien plus formel chez Pascal que chez les solitaires. Le *Recueil d'Utrecht* reconnaît que, loin de reprocher à ses amis un manque de soumission au pape, Pascal trouvait au contraire qu'ils sacrifiaient la vérité à l'obéissance ; c'est ainsi également que M. Périer établit l'état de conscience de Pascal dans la lettre où il explique à M. de Péréfixe en quoi consistait la divergence de l'auteur des *Pensées* avec ces Messieurs : « Il avait pour principe que pour défendre la vérité d'une manière digne d'elle, il fallait le faire sans aucune considération humaine, et n'en être détourné par la crainte d'aucune puissance qui soit sur la terre, non pas même par celle du pape, quoique son autorité soit la plus grande dans l'Église, parce qu'il était homme, et par conséquent sujet à faillir et à se tromper comme les autres. » Le schisme est si certain, que des critiques protestants, comme M. Gory, en profitent pour réclamer Pascal : ils prétendent même n'avoir pas besoin de « tirer à eux » un penseur qui leur revient de plein droit.

Il ne faudrait pas pourtant négliger un témoignage considérable et contraire. Pie IX, dans une audience particulière, disait à Faugère : « Pascal a bien mérité de la religion ; son ouvrage réunit la splendeur et la solidité. » Mais, au moment de cet entretien, Pie IX n'avait pu lire les *Pensées* que dans le texte de Port-Royal ; l'édition de Faugère l'eût inquiété ; celle d'Havet eût fait cesser tous ses doutes. Pascal est hérétique devant le pape, comme il est rebelle devant le roi, comme il est agressif en face des jésuites. Son amour pour la vérité se double d'une haine incoercible pour ce qui lui paraît une erreur, de quelque nom que cette erreur se nomme.

Sans doute, nous voilà loin du livre primitif qu'il avait rêvé, de cette pure et simple Apologie du christianisme, qu'il aurait pu écrire mieux que tout autre, s'il s'était contenté de rester, dans le monde, un parfait honnête homme et un chrétien convaincu. Peut-être quelque lecteur, s'obstinant dans l'antique explication des *Pensées*, arrivé à cet endroit de ma démonstration, refusera-t-il son adhésion au système que je présente, au nom de l'objection suivante, la seule qui me paraisse digne de considération : on pourrait me répondre que Pascal ayant conçu à son entrée dans la famille janséniste un premier plan d'apologie rigoureusement orthodoxe, a dû s'y tenir jusqu'au bout ; qu'un esprit de cette rigueur scientifique, de cette logique outrée, ne pouvait se laisser dévier par rien de la route qu'il avait une fois jalonnée. — On peut rétorquer l'argument en observant que Pascal avait déjà suivi cette même tactique dans ses *Provinciales*, où nous le voyons, en plein combat, transporter la lutte sur un terrain plus favorable. Même en admettant l'interprétation traditionnelle des *Pensées* comme point de départ,

comme plan initial, il faut ajouter que Pascal a dû modifier ses batteries pour suivre un ennemi qui se déplaçait.

Ce que je concéderais volontiers, c'est qu'il reste dans les *Pensées* des traces très nombreuses du dessein primitif ; les différents passages où Pascal parle des athées et des libertins à convertir sont le témoignage de cette intention première. Par contre, tous les fragments favorables au jansénisme et hostiles à ses ennemis viennent de ce que sa pensée du début a été profondément modifiée par le milieu où il a vécu, et les événements de la fin de sa vie.

L'important, en pareilles études, est de limiter raisonnablement son idée, de ne pas exagérer ce qu'on croit vrai. Irai-je jusqu'à dire que si Pascal avait eu le temps de parfaire son ouvrage, toute la fin eût été comme une suprême Provinciale? Non, car ce serait une pure hypothèse en l'air. Le plus probable est que, dans son historique de l'Église, ses rancunes inapaisées eussent fourni des développements plus ou moins considérables en faveur de Port-Royal, et contre tous ses ennemis. C'est du reste une analyse qualitative et non quantitative qu'il s'agit de faire en des matières comme celles-là, comme la fidélité au Saint-Siège, par exemple, matières dans lesquelles un oui ou un non sont plus significatifs que tous les développements du monde.

On connaît l'épigraphe que Port-Royal avait mise à son édition : *pendent opera interrupta.* Comme le livre, elle est interrompue. Havet a eu raison de la compléter, ce qui met en lumière du même coup le vrai projet de Pascal : *minæque murorum ingentes.* A qui s'adressaient les menaces ? J'ai tâché de le montrer, cédant moi aussi à l'irrésistible tentation qu'ont tous les admi-

rateurs de Pascal de refaire son œuvre à l'aide des matériaux préparés et inemployés. Comme dans tous les concours d'architectes ou d'archéologues pour la restauration hypothétique d'un monument dont il ne reste que des ruines, chaque reconstruction des *Pensées* présente avec les autres une vague ressemblance et des différences caractéristiques. A la reconstitution traditionnelle de l'*Apologie*, qui en faisait une superbe église gothique, originale, audacieuse, illuminée par de larges et éclatantes verrières, grande ouverte à la foule des fidèles, qu'elle appelle par le chœur de ses cloches sonnant gaîment à toute volée, je propose de substituer la vision suivante : le monument achevé se dresse devant nous, formidable, comme une abbaye du moyen âge : moitié temple et moitié forteresse. On prie à l'intérieur, dans des cryptes où d'étroites ouvertures, meurtrières plutôt que fenêtres, laissent filtrer une lueur triste ; mais surtout la garnison, peu nombreuse, se bat en désespérée contre l'ennemi du dehors, tandis que du beffroi tombe comme un gémissement la note lugubre du glas. Ce n'est pas la bannière fleurdelisée de l'Église qui flotte sur le donjon : c'est le drapeau noir du jansénisme.

Si nous nous plaçons pour les juger au simple point de vue de l'art, je ne sais lequel de ces deux monuments est le plus original, le plus émouvant. On peut contester bien des choses à Pascal, on peut être, sur le fond de ses *Pensées*, d'avis exactement opposés : sur la forme tout le monde est d'accord ; ce livre est merveilleusement écrit.

CHAPITRE III

LE STYLE DES « PENSÉES »

Tous ceux qui ont parlé des *Pensées* ont épuisé les formules d'admiration pour traduire leur sentiment sur le style de Pascal dans son ouvrage suprême, et c'est à juste titre, car les *Provinciales* elles-mêmes n'ont pas la valeur artistique des *Pensées*. Comme l'a remarqué le mieux inspiré de ses critiques, Nisard, Pascal voulant faire appel à toutes les forces et à toutes les faiblesses du cœur humain, à la joie, à la tristesse, à l'espérance même, et surtout à la peur, Pascal parle à la fois avec l'éloquence de ces passions qu'il a ressenties, et avec l'habileté nécessaire pour les communiquer aux autres. Pour bien comprendre la valeur géniale de ce style, nous avons un terme de comparaison qui manque partout ailleurs : c'est ce que j'appellerai la traduction en prose correcte, honnête et plate, que Port-Royal a donnée du style audacieux, irrégulier, un peu âpre, de Pascal. Nous avons déjà dit un mot en passant de ces changements inexplicables que ces dangereux amis avaient fait subir au texte de Pascal sous prétexte de l'*embellir*. Il convient de reprendre la chose avec un peu plus de détail, non plus pour caractériser le travail de Port-Royal, mais pour apprécier plus exactement les qualités principales du style des *Pensées*.

Pour modifier le caractère de cette éloquence, il faut bien peu de chose, puisqu'une simple différence de ponctuation, introduite par M. Molinier dans son texte, lui paraît changer le caractère même du style de Pascal : si on se conforme aux indications du manuscrit, peu ponctué, on constate que la phrase, de courte et brève qu'elle est dans les éditions ordinaires, reprend l'allure de la période, souple, longue et bien équilibrée. A plus forte raison le style change-t-il de l'édition princeps aux textes plus récents, de la pensée mutilée à l'idée vivante.

Pascal a cru qu'il pouvait reprendre dans une *Apologie* le ton qui lui avait si bien réussi dans les *Provinciales :* l'ironie, le comique même, animent, bien que rarement, un style surtout violent et sombre. Qui ne connaît le piquant couplet des *Puissances trompeuses*, qui est comme une scène de comédie en raccourci : ce magistrat, doublement grave, parce qu'il est juge et parce qu'il est vieux ; judicieux, toujours en représentation, et pourtant perdant son sérieux, à voir un prédicateur apparaître mal rasé ou barbouillé ? Un magistrat rire au sermon ! Nous faire rire de la magistrature et de la chaire ! Si Pascal a pu s'oublier ainsi, Port-Royal sait que

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles ;

le mondain le plus frivole ne sera plus tenté même de sourire en lisant ce que Port-Royal trouve suffisant comme enjouement. Du reste, pour que le lecteur puisse du même coup suivre une excellente leçon de choses en matière de style, le mieux est de mettre à côté l'un

de l'autre les deux textes à partir du moment où Port-Royal *embellit* Pascal :

PORT ROYAL	PASCAL
« ... Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à ouïr avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paraître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat. »	« ... Voyez-le entrer dans un sermon, où il apporte un zèle tout dévot, renforçant l'égalité, la solidité de la raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

D'un côté, quelque chose de froid, de gourmé, d'artificiel et de plat : de l'autre, la vie, la nature, la vérité, et une secousse pour l'esprit du lecteur.

De pareilles notes sont rares dans l'œuvre de Pascal. Ce qui frappe le plus généralement chez lui, c'est une sorte d'éloquence lyrique qui paraît la forme spontanée de sa pensée. A chaque envolée de ce génie prenant l'essor, Port-Royal s'approche, et, d'un coup de ciseau, endommage son aile. Pascal veut opposer au peu de prise de la philosophie sur l'élite humaine la séduction du christianisme sur les masses profondes de l'humanité : « Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, dit l'édition princeps, une force secrète le persuade à cent *milliers* d'hommes ignorants par la vertu de peu de paroles. » La force de

cette opposition est en partie gâtée par cette expression numérale, qui, par son apparente précision, excite un doute dans l'esprit : comment fait-on de pareilles évaluations, et que valent-elles ? Mais ne craignez rien : cette maladresse est de Port-Royal : Pascal avait mis, sans compter : cent *millions* d'hommes. On saisit la différence : c'est la même que celle qui sépare la statistique de l'éloquence.

On peut voir encore, en comparant les deux reprises de la même pensée, quelle distance sépare d'une langue sans harmonie le style rythmé par l'instinct du génie. Port-Royal n'a pas craint de mettre ceci :

« Archimède sans aucun éclat de naissance serait en même vénération Il n'a pas donné des batailles, mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. O qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit ! »

là, où Pascal avait écrit :

« Archimède, sans éclat, serait en même vénération.
Il n'a pas donné des batailles pour les yeux,
Mais il a fourni à tous les esprits ses inventions.
Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! »

La comparaison entre ces deux textes a déjà été faite par Guyau dans son *Art au point de vue sociologique*, et si bien faite que je me reprocherais de transcrire à ma façon ces quelques lignes, d'envier au lecteur le plaisir de lire dans son intégrité cette page exquise : « Ici le style se rythme au point de former presque une strophe ; l'idée, à chaque membre de phrase, se précise, se dégage, et, elle aussi, « éclate à l'esprit ». Les moyens employés sont : 1° La suppression de tout ce qui est inutile et banal : « A tout l'univers, admirable, grand et éclatant, les *yeux* de l'esprit; etc. » 2° une antithèse,

— non pas artificielle, mais tirée du fond même de l'idée — entre les deux premiers membres de la phrase, qui s'opposent mot pour mot : les yeux et les esprits, les batailles données pour la vanité ou pour les yeux, et les inventions sérieuses comme la vérité même ; 3° la chute de la dernière phrase, dont la brièveté et la simplicité font mieux ressortir la force de l'image. Alors, en effet, le petit nombre de mots économise l'attention ; de plus la voix tombe et se pose plus vite qu'on ne s'y attendait : il s'ensuit un silence imprévu qui, en surprenant l'oreille, ranime l'attention et la fixe sur l'idée qu'on vient d'exprimer. Cette idée, si elle a de la valeur, grandit aussitôt dans l'esprit ; si elle n'en avait pas, on éprouverait une sorte de désappointement. »

Après avoir ainsi démonté pour ainsi dire le mécanisme de cette forme lyrique, il faut chercher d'où vient la force secrète qui l'anime, l'âme même de ce lyrisme. Si la théorie de M. Brunetière est vraie, qui veut considérer le « moi » comme le générateur essentiel du lyrisme, on peut se demander s'il n'y a pas dans ce rapprochement entre Archimède et Jésus-Christ, surtout dans cet éloge magnifique du Prince des savants, une arrière-pensée personnelle, un dernier mouvement de fierté scientifique mal étouffée, chez cet homme que l'on avait comparé à Archimède, qui, lui aussi, avait donné des batailles non pour les yeux, mais pour les esprits, qui avait fourni ses inventions à tous, éclaté aux esprits, et qui était réellement prince dans ses livres de géométrie, comme aussi dans ses œuvres de polémique religieuse. Si cette hypothèse paraissait téméraire, il faudrait pourtant reconnaître qu'en général ce qui nous charme particulièrement dans le style des *Pensées*, c'est que nous ne trouvons presque

rien d'artificiel, de conventionnel, qui se dresse entre l'esprit de Pascal et le nôtre : on sent dans ces phrases tumultueuses et troublantes comme le battement du propre cœur de Pascal. Heureusement il n'a pas eu le temps d'appliquer à son œuvre encore brûlante le procédé de perfectionnement méthodique et froid qu'il préconisait aux autres, conseillant à de Saci, qui avait recommencé déjà deux fois sa traduction du Nouveau Testament, de laisser reposer longtemps encore ce nouveau texte avant de le corriger, pour donner à ses idées, à ses préventions premières, le temps de s'effacer. Par ce que nous appellerons un bonheur pour nous, au point de vue de l'art, nous avons l'œuvre inachevée, comme si, à un grand peintre ayant ébauché seulement un portrait, on avait arraché sa toile, le forçant ainsi à laisser voir les tâtonnements mêmes de son talent, et ces dessous sur lesquels s'appuie l'œuvre parachevée. Cela nous a valu une œuvre d'art qui ne ressemble à aucune autre ; et peut-être l'influence de l'œuvre en son entier, même pour le fond, n'en a guère été atténuée : eût-on parlé de l'*Apologie* terminée, plus souvent et avec plus de passion qu'on ne l'a fait pour les matériaux inemployés, pour les *Pensées* telles que nous les avons ?

CHAPITRE IV

LES « PENSÉES » DEVANT LA CRITIQUE

§ 1. — *La critique au XVIIe siècle.*

Si les *Provinciales* sont célèbres dès leur apparition, les *Pensées* ne conquièrent que lentement l'admiration publique au XVIIe siècle ; et, chose curieuse, seulement en apparence, l'exemple de l'indifférence est donné par Port-Royal lui-même. Le Nain de Tillemont est à peu près le seul à regretter que Pascal n'ait pas eu le temps de terminer son ouvrage, « car il est aisé de juger que les fondements en auraient été établis sur la ruine du pélagianisme et de toutes ses branches. » D'après le *Recueil d'Utrecht*, Le Nain professe une admiration si vive pour notre auteur, qu'il n'hésite pas à le mettre sur le même rang que saint Augustin : il se demande presque si Pascal n'aurait pas dépassé le saint particulièrement vénéré à Port-Royal. Mais Le Nain ne peut être considéré comme le représentant du jansénisme au même titre que Nicole, et celui-ci ne cache pas son opinion, qui est peu favorable. On connaît son mot sur Pascal : *c'est un ramasseur de coquilles*. Si l'on trouve que l'abbé de Saint-Pierre, à qui Nicole aurait ainsi parlé, n'est pas une caution suffisante, il suffit de lire la lettre de Nicole lui-même au marquis de Sévigné,

lettre où nous le voyons protester nettement contre l'admiration naissante : « Après ce jugement si précis que Mme de La Fayette porte, que *c'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre*, nous voilà réduits à n'en oser dire notre sentiment, et à faire semblant de trouver admirable ce que nous n'entendrons pas. Pour vous dire la vérité, j'ai eu jusque ici quelque chose de ce *méchant signe*. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et capables d'orner un grand bâtiment, mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. » Même les beautés qui paraissent le plus incontestables à tout le monde, même l'admirable analyse de la misère humaine, rien de tout cela ne trouve grâce devant Nicole, qui juge cette psychologie plus subtile que solide. Quant au ton général du livre, il lui semble trop impérieux : Nicole s'insurge, n'aimant pas « à être régenté si fièrement ».

Ce qui est encore plus digne d'attention que ces critiques, c'est l'étrange silence des philosophes ou des théologiens célèbres alors. Cousin a remarqué que ni Fénelon, ni Malebranche, ni Bossuet, ni Arnauld, n'ont rien dit des *Pensées ;* le fait est incontestable, quoique puisse prétendre l'abbé Flottes, car les approbateurs de l'édition princeps ne sont pas des docteurs connus, et Le Nain de Tillemont, excellent historien, a peu de notoriété comme exégète. Sainte-Beuve reconnaît qu'il manque aux *Pensées* « ces suffrages imposants qui sont devenus comme des religions en France » : il prétend expliquer cette abstention par le fait que Pascal n'était pas théologien de son métier, que son livre n'était pas achevé, et que des évêques, qui n'avaient point d'attache particulière avec Port-Royal, n'avaient pas de rai-

sons pour s'appuyer sur un homme qui n'avait pas fait de la théologie sa profession. Il faut ajouter que les *Pensées* de Port-Royal, réduites à leur plus simple expression, n'avaient plus grand'chose qui pût forcer l'attention ; enfin que l'auteur des *Provinciales* était peut-être, pour des ecclésiastiques, un peu délicat à citer comme autorité.

§ 2. — *La critique au XVIIIe siècle.*

Il est dans l'étrange destinée de Pascal d'avoir ses plus grands admirateurs chez ceux qu'il aurait combattus avec acharnement. Ce n'est pas du reste avec le XVIIIe siècle que cette admiration va commencer à s'implanter solidement. Car ce temps a beau être, dans le domaine des faits, la revanche du jansénisme contre les jésuites qu'il réussit à faire expulser de France, dans le domaine des idées Pascal ne partage pas ce triomphe. On en parle beaucoup sans doute, mais surtout dans le parti philosophique, et ce n'est pas pour faire son éloge. Voltaire entame contre lui, de 1728 à 1741, une première campagne. Il reproche à Pascal de calomnier la nature humaine, en la peignant plus méchante et plus malheureuse qu'elle n'est en réalité. Il refuse de se laisser gagner par l'effroi où Pascal veut nous plonger pour nous sauver. On trouvera le vrai but qu'il visait indiqué dans sa lettre à Formont, de juin 1733 : « Il y a déjà longtemps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse. » Est-ce Pascal seul qu'il veut terrasser, ou le champion de l'Église ? « Je m'y prendrai, dit-il, avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne

seront point tellement liés avec notre sainte religion, qu'on ne puisse déchirer la peau de Pascal sans faire saigner le christianisme. » Il faudrait une certaine naïveté pour prendre cette déclaration au pied de la lettre. Condorcet ne s'y est pas trompé. A l'exemple de Voltaire, il critique avec passion tout le côté religieux de Pascal.

Il prétend que sa famille et ses amis ont publié des choses indignes de son génie. Il proteste contre leurs suppressions, et il en propose d'autres : Port-Royal n'avait laissé apparaître que le côté catholique des *Pensées ;* Condorcet s'efforce de déguiser Pascal en philosophe. Son édition a été traitée par Chateaubriand avec un dédain superbe : « On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte. » Il faut pourtant porter à l'actif de Condorcet la publication de ce document qu'il a eu tort de baptiser *l'Amulette mystique*, et que d'autres appellent plus justement : *le Ravissement.*

Mis en goût par l'édition de Condorcet, Voltaire recommence en 1777 sa campagne contre les *Pensées* avec une violence qui dépasse de beaucoup sa première attaque. Trop bon polémiste lui-même pour ne pas deviner au passage les sous-entendus moqueurs de Pascal, le premier il l'a montré laissant « couler dans ses pensées le fiel dont ses amis étaient dévorés ». Il critique ses théories, et sa personne même : pour Voltaire, Pascal n'est plus qu'un malade, un névrosé, un fou. Condillac lui conteste jusqu'à sa valeur artistique, et déclare qu'il écrit mal. Les gens du monde suivent docilement le mouvement commencé par les philosophes. La marquise de Créqui trouve Pascal amer

comme l'absinthe. En revanche, on observe un secret progrès de Pascal auprès des esprits simples ou des âmes sensibles. Vauvenargues, avec la divination du cœur, comprend Pascal mieux que les contemporains : il reconnaît sans doute que l'esprit de système a égaré quelquefois Pascal ; mais, à l'encontre de son ami Voltaire, il trouve que le plus grand mérite de l'auteur des *Pensées* est d'avoir été chrétien.

A la suite de Vauvenargues, une réaction se dessine en faveur de Pascal. Ses études psychologiques sur l'homme, sa formule « ni ange, ni bête », semblent avoir frappé une admiratrice passionnée de J.-J. Rousseau, la femme du général baron Thiébault. On serait plus frappé encore de voir à quel point le souvenir de Pascal apparaît dans le *Dialogue de Néarque et de Sosthène*, que Camille Desmoulins avait écrit en 1785, et que M. Charavay a publié en 1896 dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France :* sans doute, en fils du XVIIIe siècle, Desmoulins discute les arguments de Pascal, en particulier ses idées sur la valeur du témoignage des apôtres ; mais on voit qu'il en a été frappé, et que Pascal a ému son imagination. Pourtant Camille Desmoulins ne pouvait deviner Pascal qu'à travers l'édition de Port-Royal et les quelques adjonctions que le XVIIIe siècle avait faites à ce texte. Il était réservé à Victor Cousin de découvrir les véritables *Pensées*, et de renouveler la critique sur l'œuvre capitale de notre auteur.

§ 3. — *La critique au XIXe siècle.*

Dans son étude des *Pensées de Pascal*, Cousin commence par prononcer contre l'édition princeps un réquisitoire sévère dont je ne dirai plus rien, ayant

déjà traité plus haut cette question. Cette partie de son étude n'a pas vieilli. Mais dans le reste, il semble que Cousin ait manqué de l'audace nécessaire pour secouer les idées préconçues sur la véritable intention de Pascal en son *Apologie*. La rapidité avec laquelle Cousin a écrit son livre, précipitation attestée par d'assez fortes contradictions, l'a fait passer à côté de l'interprétation qui me paraît la plus vraisemblable. En lisant le manuscrit des *Pensées*, il n'a pas pu ne pas être frappé par la véhémence avec laquelle Pascal attaque les ennemis de Port-Royal ; il trouve dans l'*Apologie* un écho des *Provinciales*, prolongé, quoique affaibli ; il entrevoit l'importance du miracle de la sainte Épine dans le développement de la pensée religieuse de Pascal. Malheureusement, substituant une idée préconçue à l'antique préjugé, Cousin veut tirer Pascal à la philosophie, et, sans oser en faire un précurseur de l'éclectisme, il prétend nous montrer en lui un sceptique se jetant dans les bras de la foi pour fuir son scepticisme. L'*Apologie* terminée aurait été, d'après Cousin : « un monument qui aurait eu pour vestibule le scepticisme et pour sanctuaire une foi sombre et mal sûre d'elle-même. » Cela n'empêche pas Cousin d'ajouter que Pascal aurait essayé de nous montrer que le christianisme était « aimable ». Que le jansénisme de Pascal soit aimable, cela est probablement une affaire de goût : nous ne devrions donc pas en disputer. Pourtant Cousin me paraît vouloir nous faire croire une chose dont il ne serait pas autrement persuadé lui-même, car il ne semble pas avoir jamais aimé pour son propre compte la façon dont Pascal comprend la religion. Ce qui est autrement important pour l'intelligence du système de Pascal, c'est le fait que Cousin, tout en

bouleversant l'admiration consacrée pour l'édition de Port-Royal, a en somme suivi les intentions secrètes des jansénistes, et leurs indications erronées : il ne veut voir en Pascal que l'apologiste du christianisme, le guide qui nous entraîne à la religion catholique.

Après Cousin, dont il est plus facile de railler le système que de contester l'influence, on pourrait dire que, en France, la critique scientifique a son siège fait : elle cherche des preuves à l'appui de la thèse traditionnelle, ou en fait le point de départ d'études dirigées dans le même sens, ou cherche quelques autres ramifications de la pensée de Pascal, mais tout cela pousse sur ce tronc commun et difficile à déraciner.

Faugère, dont l'érudition n'est pas impeccable, mais dont l'autorité est encore grande pour tout ce qui touche à Pascal, est peut-être celui qui, après Cousin, a contribué le plus à affermir l'erreur traditionnelle, et à empêcher les chercheurs de découvrir la véritable intention des *Pensées*. Il insiste sur ce point, que Pascal ne savait pas encore lui-même, en mourant, quelle forme il aurait pu donner à son livre. C'est peut-être vrai, mais cela ne prouve pas du tout que Pascal n'ait pas visé un but très précis, qu'il connaissait parfaitement : les pensées agressives, les pensées de combat s'adressent à des adversaires qu'il a déjà combattus, ou à leurs alliés. Il est vrai que Faugère explique la présence de ces pensées dans le manuscrit de l'*Apologie*, d'une façon si ingénieuse qu'elle a été longtemps acceptée. Il est bon d'insister un instant sur cette interprétation ; car si nous pouvons démontrer qu'elle est irrecevable, du coup nous aurons prouvé que la seule façon raisonnable de comprendre l'*Apologie* est de suivre l'hypothèse que nous avons essayé

d'établir dans tout ce qui précède. Il ne me paraît y avoir que deux explications possibles des *Pensées* agressives : ou celle qui commence à prendre de l'autorité dans la critique religieuse, ou celle de Faugère. Suivant ce dernier, ces pensées seraient simplement des notes prises pour les *Provinciales*, et pourraient être considérées comme un appendice aux Petites Lettres. L'explication de Faugère me paraît insoutenable, pour un certain nombre de raisons. Elle est impossible à concilier avec le passage si clair, si net, que la famille a forcé les port-royalistes à accepter dans la préface, et dont nous avons déjà parlé. Les pensées présentées par Faugère comme un résidu des *Provinciales* sont au contraire les documents visés par l'assertion si formelle des héritiers de Pascal, la preuve qu'en effet il comptait renouveler dans les *Pensées* la polémique commencée dans les *Provinciales*. Ce qui le prouve mieux encore, ce sont les fragments sur la papauté, imprimés par Faugère : ils ne conviennent pas aux Petites Lettres, puisqu'ils ne sont plus écrits sur le ton respectueux que Pascal observe encore en 1656. Il s'agit là d'une campagne nouvelle, plus audacieuse encore que la précédente. Enfin, il arrive souvent que les fragments exclus par Faugère du plan général de l'*Apologie*, et attribués arbitrairement par lui aux *Provinciales*, ne peuvent se rattacher en rien aux théories soutenues par Pascal en 1656 : ils sembleraient même en contradiction complète avec les circonstances que nous connaissons. Prenons un exemple : devons-nous considérer comme une note pour les *Provinciales* ou comme une pensée pour l'*Apologie*, les paroles suivantes : « Le silence est la plus grande persécution : jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai

qu'il faut vocation, mais ce n'est pas des arrêts du Conseil qu'il faut apprendre si on est appelé, c'est de la nécessité de parler. Or, après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'il a condamné la vérité, et qu'ils l'ont écrit, et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice. » Il serait assez étrange que Pascal se plaignît en 1656 d'être réduit au supplice du silence, au moment où il crie si haut. On ne voit pas non plus à quoi pourraient s'appliquer, à cette date, ces paroles si graves : « après que Rome a parlé et *qu'on pense qu'il a condamné la vérité*, » puisque, bon gré mal gré, Port-Royal accepte la condamnation doctrinale des cinq propositions prononcée par Alexandre VII, le 16 octobre 1656, et ne fait de réserves que sur la question de fait, tandis qu'au contraire nous voyons Pascal à la fin de sa vie en arriver à défendre ce qui lui semble la vérité dogmatique, même contre la papauté. Quelques-unes des pensées semblent à vrai dire des références aux *Provinciales ;* et cela n'a rien qui doive nous étonner : car Pascal, pour préparer son *Apologie*, a dû plus d'une fois s'appuyer à ce qui lui semblait encore bon à prendre dans les *Provinciales.* Enfin on pourrait concéder à Faugère et à ceux qui partagent son opinion qu'un très petit nombre de passages tirés du manuscrit des *Pensées*, appartiennent, pour la date des opinions ou des événements auxquels ils font allusion, à l'époque où Pascal écrivait ses *Provinciales.* Tout le reste fait bien partie intégrante des matériaux réunis en vue de l'*Apologie.* Si l'on peut y

trouver une très réelle ressemblance avec les Petites Lettres, c'est que, comme nous l'avons montré, les *Pensées* sont une reprise, quelquefois même une aggravation des *Provinciales*.

La théorie de Faugère, si discutable qu'elle soit, a pourtant eu une influence directe et profonde sur Sainte-Beuve, dont le travail, plus répandu que celui de Faugère, a contribué à propager la même doctrine. Dans son *Port-Royal*, Sainte-Beuve essaye de terminer le monument projeté par Pascal, en s'appuyant sur l'Entretien avec M. de Saci et sur les *Pensées*. Il croit même avoir réussi, puisqu'il affirme n'avoir pas fait une reconstruction conjecturale, mais bien une restauration approximative. Sa conclusion, c'est que Pascal, s'il avait pu terminer son œuvre, aurait voulu amener l'âme d'un incrédule à la religion chrétienne. Nous ne sommes pas, on le voit, plus avancés qu'avec Faugère. Il y a même une sorte de recul, car pour rendre vraisemblable son explication, Sainte-Beuve est obligé de négliger toutes les pensées inédites récemment publiées, et de partir de cette hypothèse : — que, les dernières découvertes étant non avenues, il étudiera Pascal dans l'édition de Port-Royal; qu'il s'en tiendra sur lui « au degré de connaissance où étaient ses contemporains ». — Dans ce terrain, si arbitrairement restreint, Sainte-Beuve trace une nouvelle limite à ses investigations. Il s'arrête au point où Pascal en arrive à Jésus-Christ. Sans doute il reconnaît que Pascal aurait dû encore, pour mener son *Apologie* jusqu'au bout, étudier l'établissement de l'Église, puis nous décrire la vie intérieure du chrétien. Mais, pour cette dernière partie, la biographie même de l'auteur suffit, d'après Sainte-Beuve, pour nous faire com-

prendre ce que Pascal aurait pu dire de cette vie en général.

Pour l'histoire de l'Église, c'est une autre affaire : « On n'a pas toute la pensée de Pascal, dit Sainte-Beuve ; et peut-être lui-même quand il mourut, il la cherchait encore. Nous avons noté de lui des mots hardis sur le pape ; on en trouverait d'autres qui semblent un peu contradictoires. Ne pressons point ce côté resté obscur. » Quel étrange conseil ! Comment ! Ne pas chercher quel était l'aboutissement du livre ? Mais alors c'est se condamner à ignorer de parti pris le but visé par Pascal. Que Pascal fût chrétien, nul ne le conteste ; et qu'il ait voulu défendre son christianisme, c'est incontestable. Mais que cette religion fût le catholicisme, c'est ce qu'il importerait justement de savoir, et rien n'est moins prouvé. Pascal veut nous convertir, c'est fort bien : mais nous avons le droit de nous demander à quoi il veut nous convertir, si c'est du scepticisme au christianisme, ou du catholicisme au jansénisme ; nous parle-t-il au nom de l'Église, ou d'une petite chapelle, de l'orthodoxie ou de l'hérésie ? Pressons donc ce côté obscur, pour parler comme Sainte-Beuve, et pour ne pas faire comme lui. Ce juge si délicat, ce guide si sûr quand il s'agit d'art et de littérature, est évidemment inférieur à lui-même quand il parle de Pascal et de Port-Royal. Il est obligé de faire un tel effort pour comprendre des esprits si différents du sien, qu'il paraît quelquefois se battre les flancs pour les admirer, qu'il contourne sa pensée jusqu'à donner des entorses à la vérité, même pour de simples détails : il en arrive à soutenir que l'on pourrait assez facilement « montrer dans le style de Pascal la perfection du style chrétien selon Port-Royal. » Port-Royal, ayant justement fait subir les plus importantes

et les plus étranges corrections au style des *Pensées*, n'y retrouvait donc pas la perfection chrétienne. Ce n'est qu'une vétille sans doute, et pourtant cela montre que même pour des points qui ne touchent que de loin à la religion, Sainte-Beuve est mal à son aise, gêné par une doctrine générale qu'il développe bon gré mal gré, tout en se rendant compte qu'il n'est plus en pleine vérité. Trop grand pour ne pas apercevoir son erreur, même quand il s'y enfonce, il reconnaît qu'il y a du jansénisme dans les *Pensées*, et même de l'anti-jésuitisme par endroits ; mais, dans sa piété pour ces Messieurs, il ne peut admettre qu'ils nous aient trompés, ni même qu'ils se soient trompés : il croit que Pascal a exposé sa doctrine en deux fois, sa haine des jésuites dans les *Provinciales*, son amour du jansénisme dans l'*Apologie*, sans vouloir chercher si la synthèse complète des amours et des haines de Pascal ne se trouve pas dans son dernier livre.

Après Sainte-Beuve, plus d'un critique a vu, plus ou moins nettement, le jansénisme des *Pensées*, et aussi ce ton de polémique qui par instants rappelle les *Provinciales ;* et malgré cela, presque tous se sont, en fin de compte, inclinés plus ou moins profondément devant l'explication traditionnelle des *Pensées*, celle que Port-Royal a mise à la mode. E. Havet reconnaît très explicitement que Pascal réduisait la religion au jansénisme ; que la théorie des miracles paraît composée moins contre les incrédules que contre les ennemis de Port-Royal. Il pense d'autre part, avec Faugère, que les pensées les plus agressives sont des notes prises pour les *Provinciales*, ou pour les écrits de pure polémique qui s'y rattachent ; que Pascal a bien pu songer un instant à discuter avec les jésuites, au

moment où il écrivait ses *Pensées ;* mais que, dans l'ensemble, le livre s'adressait bien aux athées.

L'édition des Bibliophiles est un recul plus marqué encore vers l'erreur consacrée par Port-Royal. L'auteur anonyme de l'*Avant-propos*, très favorable du reste à ces Messieurs, blâme Faugère d'avoir publié dans son édition des fragments relatifs aux jésuites, au pape et à l'Église, sous prétexte que cela n'a rien à voir avec les *Pensées*. C'est en somme l'avis de l'éditeur suivant, M. Molinier ; sans doute il reconnaît que la théologie des *Pensées* est avant tout janséniste, et que, tout en combattant les incrédules, Pascal n'est pas fâché de voir quelques-uns de ses coups rejaillir sur ses anciens adversaires des *Provinciales*. Mais il pense que Pascal s'adressait véritablement aux réformés, aux juifs, surtout aux athées et aux indifférents ; que les pensées de polémique doivent être écartées du plan général de l'*Apologie ;* que les fragments sur le miracle de la sainte Épine ne font plus réellement partie de l'ouvrage préparé par Pascal, et que cet ouvrage est le plus chrétien que l'on connaisse (1). On trouverait, à peu de chose près, la même doctrine dans les études qui comptent sur les *Pensées :* celles de MM. Droz, Ravaisson, Faguet (2), Brunetière, Bertrand, Hémon, Sully-Prudhomme. Celui-ci a donné la forme la plus

(1) M. Molinier pense-t-il encore ainsi ? Son édition pouvait être considérée à bon droit comme la meilleure après celle d'Havet ; avec la bonne foi d'un travailleur pour qui la science est un perpétuel perfectionnement, M. Molinier vient d'écrire ceci, à propos de l'édition de M. Michaut : « Dans ce travail de reconstitution, chaque nouvel éditeur est..... influencé par les travaux antérieurs. En un mot, si j'avais aujourd'hui à refaire le travail que j'ai fait il y a déjà vingt ans, peut-être adopterais-je un plan tout autre. » *Revue critique d'histoire et de littérature*, n° du 5 avril 1897.

(2) Je ne parle que de sa critique imprimée ; car dans son excel-

neuve à l'antique théorie, lorsqu'il nous a montré les matériaux de l'œuvre préparée par Pascal, gisant à terre, « tous marqués du signe de la croix, qui en indique la commune destination. » Il y faudrait regarder de plus près, et chercher à voir si c'est bien la croix catholique ou le crucifix janséniste qui servent de marque distincte et de point de repère aux pierres de l'édifice.

Cette distinction indispensable a été nettement indiquée dans la critique scientifique par deux écrivains. Le continuateur de l'édition Faugère, dans la collection des Grands Écrivains, observe que si l'on hésite quelquefois à attribuer telle ou telle pensée aux *Provinciales* ou à l'*Apologie*, cela tient à ce que ces fragments conviennent aussi bien au second ouvrage qu'au premier ; que, si les Petites Lettres sont un pamphlet janséniste, les *Pensées* eussent été une apologie du jansénisme. M. Michaut accepte cette hypothèse avec un simple correctif : il suppose que Pascal, s'il avait eu le temps de rédiger son livre, aurait enlevé à ces fragments leur caractère agressif. Telle n'est pas mon opinion. J'ai essayé d'établir, ici et ailleurs (1), que, entraîné au genre pamphlet par les *Provinciales*, par les Factums, enfiévré par la lutte, exaspéré par les défections, Pascal s'enfonçait de plus en plus dans une lutte sans merci ; qu'il ne concevait plus les discussions religieuses que comme une polémique ardente, pleine de personnalités ; qu'il fallait expliquer ainsi tout ce qui paraît étrange dans son œuvre, ces beautés étincelantes, effrayantes même.

lent enseignement oral, M. Faguet repousse, en partie tout au moins, l'explication traditionnelle des *Pensées*.

(1) *Bulletin de la Faculté des Lettres de Caen*, n° de décembre 1887 ; *Revue internationale de l'enseignement*, n° de novembre 1896. M. G. Allais a répondu à ce dernier article dans la même revue, n° de mai 1897.

C'est peut-être pour cela que certains étrangers aiment peu Pascal, et sont plutôt tentés de le contredire. M. Caro nous a montré Léopardi retournant la fameuse théorie de Pascal sur le roseau pensant : le poète pessimiste magnifie au contraire le simple genêt qui pousse calme, heureux, sur les flancs d'un volcan : dominant les cités englouties, les générations surprises en pleine vie par une catastrophe, le genêt périra aussi, plus sage que l'homme parce qu'il ne s'est pas cru immortel. — Tout récemment un esprit sage, pondéré, une intelligence de premier ordre, M. John Morley, dans ses *Essais critiques*, déclarait bien haut qu'il préférait à la psychologie désolante de Pascal la foi sereine et lumineuse de Shakespeare en la grandeur humaine, en la noblesse de sa raison. De tels jugements doivent nous faire réfléchir : la critique française, purement scientifique, doit se demander si les étrangers ne doivent pas nous servir à mettre exactement au point notre admiration pour Pascal. Il a voulu, dit-on, appuyer sa démonstration sur la connaissance du cœur humain : en dehors de la France, l'humanité se reconnaît-elle dans le tableau qu'il a tracé ?

Et d'autre part, puisqu'il s'agit en somme d'une œuvre très religieuse quelles qu'en soient les tendances, ne devons-nous pas, sur les questions de fond, donner le dernier mot à la critique religieuse, à laquelle cette enquête paraît appartenir naturellement ?

La critique protestante a écrit sur les *Pensées* des pages intéressantes, où perce le plus souvent le désir de tirer Pascal au protestantisme. M. Astié le suit avec sympathie dans ses efforts pour penser librement sans rompre avec la tutelle de l'Église ; il le trouve du reste rarement catholique, et presque toujours chrétien,

dans le sens de la réforme. C'est bien également ce que prétend l'auteur d'une thèse protestante sur les *Pensées* « considérées comme apologie du christianisme », M. Gory, qui étudie l'œuvre de Pascal avec autant de sympathie et d'aisance que si elle était signée par un pasteur. Ces différentes études paraissent toutes provenir des pages qui ont été consacrées à Pascal par Vinet, à qui Sainte-Beuve a rendu ce superbe témoignage qu'il était « de la postérité et de la race de Pascal ».

L'œuvre de Vinet est d'une grande modération, fort respectueuse des opinions consacrées sur Pascal. Il va jusqu'à considérer l'édition princeps comme la plus sûre pour connaître la véritable religion de l'auteur : l'*Apologie* lui semble destinée à conduire l'homme au christianisme. Sauf dans un seul passage, où il voit que Pascal s'adresse non à un incrédule qu'il s'agirait de convertir, mais à un esprit déjà chrétien, Vinet accepte l'explication la plus communément admise sur le but de l'*Apologie :* les pensées qui contiennent quelque chose de mordant contre les anciens adversaires, peuvent être considérées, dit-il, comme un appendice aux *Provinciales :* Vinet, on le voit, reproduit comme valable l'explication de Faugère. Jusqu'ici son étude est relativement ordinaire, et ne s'élève pas au-dessus d'une forte moyenne. La supériorité du grand critique protestant se révèle dans l'analyse personnelle qu'il tente du génie de Pascal. Il montre que Chateaubriand lui-même, dans son *René*, ne trouvera pas, sur la mélancolie, un seul élément que l'on ne découvre déjà dans les *Pensées*. Après avoir ainsi décrit du dehors l'aspect général du système de Pascal, Vinet pénètre au cœur même de l'œuvre : il nous montre Pascal poussant le jansénisme jusqu'à un point où les plus audacieux du

parti hésitaient à aller ; pour caractériser ces choses assez obscures, il trouve une formule nette : « Pascal fut sectaire comme nous le sommes tous ; mais, sans se séparer de la secte à laquelle il appartenait, il la surpassa. » Tout en reconnaissant que Pascal s'efforçait de rester fidèle au catholicisme, Vinet le montre au fond révolté contre l'Église ; et l'on peut se demander si ce n'est pas pour d'autres raisons que le désir de revendiquer Pascal pour son parti, si ce n'est pas par une vue nette de la réalité objective, que Vinet a pu écrire ceci : « Croire, c'est comprendre avec le cœur, avec un nouveau cœur dont le Saint-Esprit nous pourvoit. Le Saint-Esprit, non l'Église, voilà l'autorité. Qu'on lise avec attention les *Pensées* et qu'on veuille bien répondre à cette seule question : l'Église-Autorité n'est-elle pas un hors-d'œuvre dans le système de Pascal ? »

Dans sa récente *Esquisse d'une philosophie de la religion*, après avoir développé cette idée que Jésus n'est pas le fils de Dieu, et que Strauss a raison de ne voir dans le Christ que le commencement de la perfection chrétienne, M. Sabatier ajoute que, pour corroborer cette théorie, le mieux est de relire attentivement la page de Pascal sur les trois ordres de grandeurs. N'est-il pas curieux de constater que des protestants peuvent emprunter tout naturellement à Pascal des formules et des arguments pour leurs théories les moins catholiques ?

Ainsi, d'après la critique protestante, Pascal serait un hérétique, un schismatique, pour le fond même de sa doctrine. Il convient de ne pas s'en tenir là : il faut voir si le clergé catholique pense ainsi.

Tout d'abord on doit faire une place à part à ce que disent actuellement de Pascal les écrivains de la Société de Jésus. Nous pourrions supposer *a priori* que l'on

trouve dans leurs études une certaine unité d'opinion; que le souvenir des *Provinciales* les met à l'aise pour condamner l'orthodoxie de leur éternel adversaire. Pourtant il ne semble pas qu'il y ait là-dessus de décision de parti. Dans un article sur le *Blaise Pascal* de M. Bertrand, publié dans les *Etudes religieuses*, le P. Chérot accepte cette assertion que Pascal fut « le plus éclairé après Bossuet des apologistes de la religion catholique. » Telle n'est pas du tout l'opinion de son confrère le P. Longhaye. Dans un article de cette même revue, et dans son histoire de la littérature française, il prononce un réquisitoire complet contre le jansénisme et contre Pascal, coupables d'avoir ameuté contre les jésuites le gallicanisme de l'État, le semi-calvinisme de certains magistrats, et les rancunes de l'Université. D'après le P. Longhaye, les catholiques ont essayé aussi de « tirer à eux » Pascal ; ils ont cédé au désir de garder dans les rangs de leurs défenseurs un si puissant génie ; la chose était possible jusqu'à la publication des éditions complètes : mais le chef-d'œuvre connu dans son intégrité relative, aurait perdu en utilité doctrinale ce qu'il a gagné en valeur littéraire. Cette ébauche, d'après le P. Longhaye, renferme des parties admirables : mais l'erreur apparaît trop souvent pour que, prise dans son ensemble, l'œuvre ne présente pas de danger. Partout, on voit la foi gâtée par des erreurs de dogme, la prédestination présentée avec une dureté toute janséniste, les miracles destinés à condamner autant qu'à convertir. Si le P. Longhaye voulait aller jusqu'au bout de sa conviction, il ajouterait que cette apologie terminée aurait encore été viciée par des attaques contre l'Église, contre l'autorité du pape. En conséquence, il ne peut que faire un vœu pour Pascal :

c'est qu'il ait été « assez complètement aveuglé pour ne s'entendre pas lui-même » ; qu'une « immense illusion » ait rendu sa faute moins lourde ; si je comprends bien, le P. Longhaye plaide l'irresponsabilité, c'est-à-dire, en termes crus, la folie de Pascal, localisée sur certains points, ou, si l'on préfère, la monomanie.

Le clergé séculier partage-t-il cette sévérité? Accepte-t-il Pascal complètement, ou sous bénéfice d'inventaire? Range t-il les *Pensées* parmi les livres dangereux ? Il n'y a point unanimité sur ce point. Deux opinions sont en présence. Leur importance numérique, impossible à établir, ne doit pas nous préoccuper, mais bien la valeur des arguments invoqués de part et d'autre. Un des deux groupes essaie de relier Pascal au catholicisme, bon gré mal gré. L'abbé Flottes, de son vivant vicaire général et professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, pense que Pascal voulait purement et simplement défendre la religion. Surtout, il ne voit pas en quoi l'auteur des *Pensées* peut être considéré comme un adversaire de la raison ; il nous laisse le choix entre l'une de ces trois conclusions : ou bien le jansénisme ne déclarait pas la raison absolument impuissante, ou bien Pascal n'était pas janséniste, ou bien il n'était pas janséniste conséquent. Si on lui objecte cette théorie de Pascal, que les prophéties sont rapportées pour nous éloigner de croire, il explique que, pour Pascal, cet effet, funeste d'ailleurs, n'a existé que pendant la vie humaine de Jésus-Christ. Cette première étude ne paraît pas renfermer d'antipathie très visible pour le jansénisme. Il n'en est pas de même pour les différents ouvrages que l'abbé Maynard a consacrés à Pascal.

L'abbé Maynard est d'une orthodoxie scrupuleuse, et même violente, puisqu'il traite les gallicans de « misé-

rables ». Il est de plus très favorable aux jésuites, et sévère pour les jansénistes, qu'il accuse d'avoir mis en pratique ce qu'ils critiquaient chez leurs adversaires, d'avoir transigé avec l'immoralité, de s'être montrés rigides avec les chrétiens sévères, complaisants avec les fidèles un peu tièdes ; d'avoir adouci, lorsqu'il y allait de leur intérêt, leurs « dogmes atroces ». Il malmène à l'occasion Pascal lui-même avec une réelle vigueur, mais, en somme, il le ramène au giron de l'Église. Il lui reproche de n'avoir voulu voir dans l'Évangile que les pages qui renferment des anathèmes au monde et à la nature humaine, d'avoir par conséquent assombri le christianisme en supprimant les rayons de lumière : le pardon, l'espérance. Mais il n'admet pas que les polémiques des *Provinciales* aient eu un retentissement sérieux dans les *Pensées ;* il montre au contraire leur auteur se reposant du combat « dans la méditation calme et sereine des vérités chrétiennes ». Pascal aurait su se surveiller, et se tenir en garde contre les exagérations auxquelles l'invitaient son génie et son jansénisme. Si Pascal a quelques torts, l'abbé Maynard les lui pardonnerait pour le Mystère de Jésus.

Enfin le chanoine Guthlin, le mieux informé parmi les amis de Pascal, atténue les audaces de son auteur avec la plus grande habileté, se refusant à prendre au pied de la lettre les exagérations de doctrine, où il ne veut voir que des expressions un peu trop fortes. Quant aux passages trop manifestement irréductibles à une pensée d'Apologie chrétienne, notamment les longs développements sur les miracles et l'affaire de la sainte Épine, Guthlin suppose que Pascal les destinait à un opuscule spécial, à une Provinciale même, et non à cette *Apologie* avec laquelle ils font pourtant si étroite-

ment corps. Certes, tout cela est ingénieux ; il est impossible de contester deux choses : la bonne foi d'abord de ceux qui veulent ainsi revendiquer Pascal, et d'autre part l'excessive ingéniosité avec laquelle ils veulent trop prouver.

Dans l'autre groupe, au contraire, les raisonnements paraissent plus nets, et l'argumentation plus décisive. Le chanoine Rocher pense qu'il faut faire surtout, conformément à une indication de Lacordaire, le départ entre les pensées orthodoxes et les assertions périlleuses. Il croit que le jansénisme de Pascal tient beaucoup à la nature même de son génie, et aux circonstances au milieu desquelles l'auteur s'est fait une doctrine. C'est ainsi que Rocher explique « ce ton d'amère ironie, cette joie sinistre en parlant de la faiblesse ou plutôt de l'écrasement de la raison. » Il trouve enfin Pascal très éloigné de la tendresse miséricordieuse des grands catholiques. — C'est de ce côté, du côté de la sévérité, que paraît s'orienter actuellement une partie de la critique ecclésiastique, chacun parlant de ces questions délicates suivant la nature de son esprit. « Les *Pensées* de Pascal, toujours sublimes, souvent fausses, sont presque un mauvais livre, » disait Mgr d'Hulst dans son introduction à l'*Exposé de la Doctrine catholique* de M. l'abbé Girodon. C'est à ce dernier ouvrage que je crois pouvoir demander une consultation théologique approfondie sur la valeur doctrinale des *Pensées*. M. l'abbé Girodon cite une trentaine de fois le nom de Pascal, et les deux tiers de ses citations sont des réfutations. Ce qu'il admet de Pascal, c'est bien peu de chose, des remarques de détail, et qui touchent plus à la psychologie qu'à la religion. C'est ainsi que Pascal lui semble utile pour stigmatiser les esprits tièdes qui vivent paisiblement dans le doute.

Pour sortir de cet état morbide, les *Pensées* peuvent être utiles : elles donnent de bons conseils de préparation : quand l'on ne peut augmenter en soi le nombre des raisons qu'on a de croire à Dieu, on peut parvenir au même but en diminuant ses passions. Si le mystère nous choque, si l'inconnaissable nous éloigne, Pascal peut servir à répondre à toutes ces difficultés avec son mot : « La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus, et non pas contre. » Même pour la théorie des miracles, il y a, selon M. l'abbé Girodon, du bon dans Pascal ; l'Église enseignait du reste longtemps avant l'auteur des *Pensées* que la doctrine discerne les miracles, et réciproquement. Le mérite original de Pascal consisterait surtout à avoir trouvé cet argument vainqueur, que l'on doit accepter les histoires dont les témoins se font égorger, Pascal tend à rendre l'existence du surnaturel acceptable pour la raison même. Il montre que nous avons en nous un irrésistible besoin de croire au surnaturel : c'est là ce qui paraît excellent au commentateur qui, partout ailleurs, critique nettement Pascal, et les erreurs de son jansénisme, qui sont surtout des exagérations.

Comme sur ces matières les mots habituels aux théologiens ont une précision rigoureuse, je me contenterai de transcrire les propres paroles de M. l'abbé Girodon : Pascal a eu grand tort, dit-il, de fournir un thème commode à ceux qui déclament contre l'enseignement de l'Église, avec sa formule de l'abêtissement ; le mot est si brutal, qu'on désirerait qu'il ne fût pas de Pascal ; mais ce n'est pas chez lui un lapsus, c'est la forme particulièrement vive de sa tendance habituelle à agrandir la foi aux dépens de la raison : « L'erreur, car

c'en est une, et quand il s'agit d'un homme comme Pascal on ne saurait trop le répéter, l'erreur dont je parle lui est ordinaire et reparaît à toutes les pages. » Pascal n'est qu'un fidéiste : or le Concile du Vatican a condamné le fidéisme ; l'Église s'est montrée sévère pour ceux qui penchaient vers cette doctrine, et c'est pour cela que Pascal, « malgré son génie, est peu en faveur parmi les théologiens. » Un exemple servira mieux à montrer pourquoi. Parmi les dogmes, celui qui frappe peut-être le plus l'imagination de tout le monde, et qui heurte plus durement la raison des libres penseurs, c'est le péché originel. M. l'abbé Girodon expose d'abord la doctrine de l'Église sur ce point, puis il montre quelle est l'explication de Pascal dans une de ses plus célèbres pages sur l'impossibilité où nous sommes de nous comprendre sans l'aide de ce mystère incompréhensible ; il conclut ainsi : « Pascal était infesté des erreurs de Jansénius et de Baïus : il en a gardé une façon de présenter le christianisme précisément faite pour éloigner les hommes intelligents. Seulement, je le répète encore à cause du grand nom de Pascal, ce christianisme est le christianisme de Port-Royal ; ce n'est pas celui de l'Église. » La foi de Pascal, tout en étant un amour profond, incontestable de Dieu, lui paraît mélangée de sentiments de haine pour ses adversaires. Je crois donc pouvoir résumer l'opinion de M. l'abbé Girodon en disant qu'il n'accepte comme bon chez Pascal que des idées particulières, et qu'il condamne sa doctrine générale. J'ai un peu longuement analysé ce livre, parce qu'il m'a paru jouir d'une certaine autorité. On trouverait presque autant de sévérité chez M. le chanoine Didiot. Il blâme Pascal d'avoir tenté de prouver deux choses contraires : la divinité de l'Église, et surtout la divinité

du jansénisme. Il lui reproche encore d'être un assez piètre théologien ; de commettre des erreurs de mot ou de fait ; de se rapprocher, avec Port-Royal, de Genève ; d'emprunter au calvinisme jusqu'à ce mot de « papiste », qui sonne mal aux oreilles catholiques.

Ainsi donc il se dessine en ce moment, semble-t-il, dans l'Église, un mouvement qui n'est pas favorable à Pascal, tandis qu'au contraire, dans le protestantisme, on parle avec sympathie du puissant évocateur d'idées, d'images religieuses, et aussi de doutes sur l'orthodoxie. Dans la critique scientifique, on continue à étudier Pascal avec une sorte de passion. Nul ne peut le lire avec indifférence : on éprouve pour lui de la sympathie ou de l'antipathie, on l'aime ou on le déteste ; mais, que ce soit à regret ou avec emportement, tout le monde l'admire. Dans ce livre, qui n'a qu'une ambition, réfuter l'erreur d'hier, dire ce qui est la vérité d'aujourd'hui et de demain sur Pascal, et le dire spécialement pour un public de jeunes gens dont l'âge doit être considéré, j'ai essayé de faire, aussi bien dans le récit de sa vie que dans l'exposé de ses découvertes ou l'analyse de ses ouvrages, une sorte de biographie morale de ce héros, m'appuyant sur les principaux travaux parus, cherchant à établir pour mon compte et par mes moyens, une explication des *Pensées* qui paraîtra peut-être nouvelle, paradoxale même dans son ensemble, et qui pourtant s'appuie sur un certain nombre d'idées et de faits mis en lumière par d'autres. Les *Pensées* dominent toute la vie morale, intellectuelle et religieuse de Pascal : elles en sont l'aboutissement, et on ne peut les comprendre que si on y arrive par une sorte de pèlerinage à la suite de ce génie mélancolique qui a été le martyre de sa pensée et de sa foi.

CONCLUSION

On voudrait pouvoir résumer dans une formule finale tout Pascal : l'entreprise est impossible. Il y a trop de choses en lui pour qu'une représentation nette, tranchée, de ce génie touffu et tourmenté ne perde pas en vérité ce qu'elle gagnerait en précision. Il y faudrait une image, comme cet aigle que la critique littéraire plaçait autrefois aux côtés de Bossuet, ce cygne aux pieds de Fénelon ; ou encore il faudrait trouver un symbole comme ceux que la statuaire dressait auprès des Évangélistes. Si La Bruyère a pu appeler Bossuet le dernier des Pères de l'Église, nous permettra-t-on de dire (uniquement pour caractériser l'originalité de son génie, et sans plus parler de la valeur essentielle de son système) que Pascal a été le dernier des évangélistes ? Quelle forme symbolique placerons-nous auprès de lui ? Il en faudrait une étrange, un peu effrayante. Ce haut et puissant esprit s'est élevé plus haut que nul homme ne l'avait fait jusqu'à lui : au delà des rumeurs mondaines, au delà aussi de la tendresse humaine, il plane, dans le silence de ces espaces infinis qui l'effraie d'abord, qui l'attire ensuite : il a le vertige de cet infini ; plus il s'éloigne de l'homme, plus il croit se rapprocher de Dieu ; il quitte les régions où

le cœur humain peut se dilater librement dans la joie et dans la chaleur, pour arriver aux espaces où la lumière n'est plus qu'un froid rayon qui glisse sans échauffer, où, tout près, l'obscurité glaciale commence ; il se baigne à plaisir dans un air que ne peut plus respirer la poitrine humaine ; il trouve son contentement là où nous n'éprouvons plus qu'angoisse, semblable au condor dont Leconte de Lisle a chanté l'essor du haut d'un pic ; la nuit a déjà couvert la mer et l'horizon :

Du continent muet elle s'est emparée :
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,
Le lourd débordement de sa haute marée.
Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
Elle arrive, déferle, et le couvre en entier.
Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé.
Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'élève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes !

CHAPITRE II. — La polémique. 184
§ 1. — Les jésuites 184
§ 2. — Le roi. 190
§ 3. — Le pape. 196

CHAPITRE III. — Le style des *Pensées*. 207

CHAPITRE IV. — Les *Pensées* devant la critique. 213
§ 1. — La critique au XVIIe siècle. 213
§ 2. — La critique au XVIIIe siècle 215
§ 3. — La critique au XIXe siècle : Cousin, la critique scientifique, la critique religieuse 217

CONCLUSION. 237

SOC. FRANÇ. D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE (OUDIN ET Cie).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos. 7-11

PREMIÈRE PARTIE

PASCAL DANS LE MONDE

Chapitre I. — L'enfance à Clermont (1623-1630). 13
Chapitre II. — La jeunesse à Paris (1631-1639). 19
Chapitre III. — Pascal à Rouen (1639-1647). 25
Chapitre IV. — Retour à Paris (1648-1654). 41

DEUXIÈME PARTIE

PASCAL ET PORT-ROYAL

Chapitre I. — L'influence du milieu. 63
Chapitre II. — Les *Provinciales*. 87
Chapitre III. — Des *Provinciales* aux *Pensées* 113

TROISIÈME PARTIE

LES « PENSÉES »

Chapitre I. — L'*Apologie*. 129
§ 1. — L'édition de Port-Royal 129
§ 2. — Le jansénisme des *Pensées*. 142
§ 3. — Protestantisme. Individualisme. Ténèbres. 163
§ 4. — Proportion de ces éléments avec les pensées orthodoxes, dans l'*Apologie*. 176

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

566/25

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

NOV 1 - 1961

SEP 10 2006

a39003 000994516b

B 1903 .S68 1898
SOURIAU, MAURICE ANATO
PASCAL.

CE B 1903
.S6E 1898
C02 SOURIAU, MAL PASCAL.
ACC# 1013472